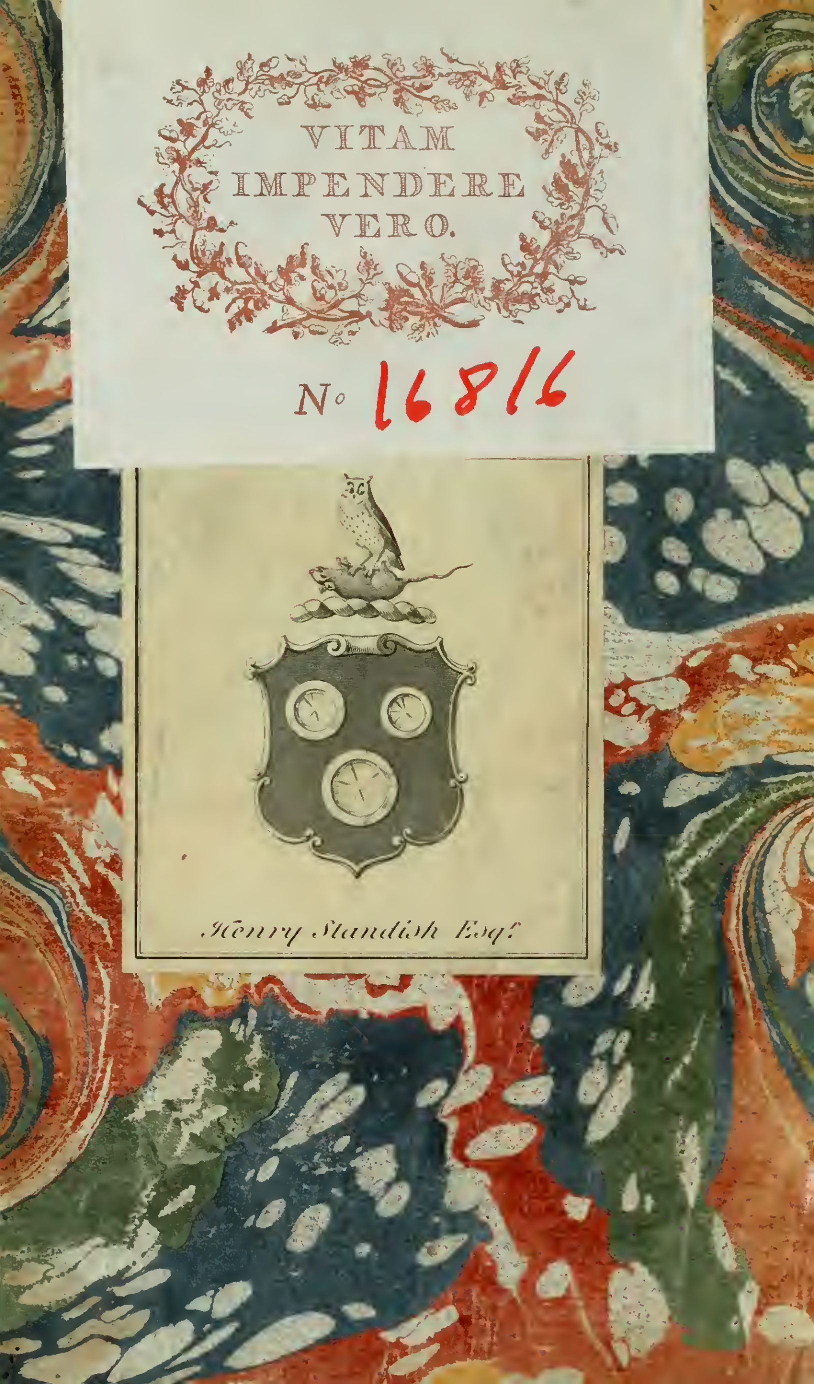



VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 16816
Henry Standish Esqr.



ŒUVRES
DE
M. ROUSSEAU
DE GENEVE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Pièces de différens Auteurs, dont partie en réponse à M. ROUSSEAU.

TOME VI.



A NEUFCHATEL.

M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT.

Le nombre d'Editions qui ont été faites de cette Lettre de M. Rouſſeau, eſt une preuve bien ſenſible de l'intérêt que tout le monde prend à cet illuſtre Ecrivain ; & notre empreſſement à la publier de nouveau, ne doit être attribué qu'au ſeul deſir de ſatisfaire le Public.

Cette Edition pourra être reçue des Amateurs du Genre critique, avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle eſt augmentée de beaucoup de Pièces analogues à cette même Lettre. On verra comment les Journaliſtes les plus accrédités en

ont parlé, & ſi leur ſentiment ne s'accorde pas toujours avec celui de notre Auteur, ils ſont au moins obligés de lui rendre les armes, en convenant de la ſupériorité de ſon génie.

ARREST
DE LA COUR
DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre, Emile, *ou* de l'Education, par J. J. Rouſſeau, *imprimé à la Haye...* M. DCC. LXII, *à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.*

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 Juin, 1762.

CE jour, les Gens du Roi ſont entrés, & Me Omer Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit :

Qu'ils déféroient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-Octavo*, intitulé: *Emile*, ou *de l'Education, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Genêve*, dit imprimé *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît composé que dans la vûe de ramener tout à la Religion naturelle, & que l'Auteur s'occupe, dans le plan de l'Education qu'il prétend donner à ſon Eleve, à développer ce ſyſtême criminel.

Qu'il ne prétend inſtruire cet Eleve que d'après la nature, qui eſt ſon unique guide, pour former en lui l'homme moral; qu'il regarde toutes les Religions comme également bonnes, & comme pouvant toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le Gouvernement, dans le génie du Peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les temps & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoiſſances que l'inſtinct porte à chercher, flatte les paſſions comme les principaux inſtrumens de notre conſervation, avance qu'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuſer l'homme; que, ſelon ſes principes, la ſeule raiſon eſt juge dans le choix d'une Religion, laiſſant à ſa diſpoſition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre ſuprême, que cet Auteur croit honorer en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la Religion, ou que l'Egliſe a preſcrit ſous la direction de l'Eſprit Saint qui la gouverne.

Que conſéquemment à ce ſyſtême, de n'admettre que la Religion naturelle, quelle qu'elle ſoit chez les différens Peu-

ples, il oſe eſſayer de détruire la vérité de l'Ecriture ſainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres ſaints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Egliſe; & que ramenant tout à cette Religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de juſtifier non-ſeulement toutes les Religions, prétendant qu'on s'y ſauve indiſtinctement, mais même l'infidélité & la réſiſtance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de J. C. & l'exiſtence de la Religion Chrétienne, qui ſeule a Dieu pour auteur, & à l'égard de laquelle il porte le blaſphême juſqu'à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à inſpirer une indifférence ſacrilége pour ſes myſteres & pour ſes dogmes, qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels ſont les principes impies & déteſtables que ſe propoſe d'établir dans ſon Ouvrage cet Ecrivain qui ſoumet la Religion à l'examen de la raiſon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matiere de Religion, qu'autant qu'il plaît à l'eſprit livré à ſes propres lumieres, ou

plutôt à ſes égaremens, de les recevoir où de les rejetter.

Qu'à ces impiétés il ajoûte des détails indécens, des explications qui bleſſent la bienſéance & la pudeur, des propoſitions qui tendent à donner un caractère faux & odieux à l'autorité ſouveraine, à détruire le principe de l'obéiſſance qui lui eſt dûe, & à affoiblir le reſpect & l'amour des Peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croient que ces traits ſuffiſent pour donner à la Cour une idée de l'Ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y ſont répandues, forment par leur réunion un ſyſtême chimérique, auſſi impraticable dans ſon exécution, qu'abſurde & condamnable dans ſon projet. Que feroient d'ailleurs des Sujets élevés dans de pareilles maximes, ſinon des hommes préoccupés du ſcepticiſme & de la tolérance, abandonnés à leurs paſſions, livrés aux plaiſirs des ſens, concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui, au noble deſir de la ſolide gloire, ſubſtitueroient la pernicieuſe manie de la ſingularité? Quelles regles pour les mœurs! Quels hommes pour la Reli-

gion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes, qui font également horreur au Chrétien & au Citoyen !

Que l'Auteur de ce Livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne sçauroit être trop promptement poursuivi ; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la Justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'Auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil Ouvrage, digne comme eux de toute sa sévérité.

Que c'est l'objet des Conclusions par écrit, qu'ils laissent à la Cour avec un Exemplaire du Livre ; & se sont les Gens du Roi retirés.

Eux retirés :

Vu le Livre en quatre Tomes in-8°. intitulé : *Emile*, ou *de l'Education*, *par J. J. Rousseau*, *Citoyen de Genève*. Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. Tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye*, *chez Jean Néaulme*, *Libraire*, *avec Privilége de Nosseigneurs les Etats de Hollande*.

& *Westfrise.* Conclusions du Procureur Général du Roi ; ouï le Rapport de Me Pierre-François le Noir, Conseiller ; la matiere mise en délibération :

LA COUR ordonne que ledit Livre imprimé, sera lacéré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand Escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Justice ; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires, de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés ; fait très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires d'imprimer, vendre & débiter ledit Livre, & à tous Colporteurs, Distributeurs ou autres de le colporter ou distribuer, à peine d'être poursuivis extraordinairement ; & punis suivant la rigueur des Ordonnances : Ordonne qu'à la Requête du Procureur Général du Roi, il sera informé par-devant le Conseiller-Rapporteur, pour les Témoins qui se trouveront à Paris ; & par-devant les Lieutenans Criminels des Baillages & Sénéchaussées du Ressort, pour les Témoins qui seront hors de ladite Ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Distributeurs dudit Livre ; pour, les informations faites, rapportées & com-

muniquées au Procureur Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rousseau, dénommé au Frontispice dudit Livre, sera pris & appréhendé au corps, & amené ès Prisons de la Conciergerie du Palais, pour être ouï & interrogé par-devant ledit Conseiller-Rapporteur, sur les faits dudit Livre, & répondre aux Conclusions que le Procureur Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rousseau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés; & à iceux Commissaires établis, jusqu'à ce qu'il ait obéi suivant l'Ordonnance; & à cet effet, ordonne qu'un Exemplaire dudit Livre sera déposé au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du Procès : Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché par-tout où besoin sera. Fait en Parlement, le neuf Juin mil sept soixante-deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 Juin 1762, ledit Ecrit, mentionné ci-dessus, a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne-Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand'Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.

Signé, YSABEAU.

MANDEMENT
DE MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE
DE PARIS ;

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre : EMILE, *ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève.* A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire, 1762.

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, *par la miséricorde Divine, & par la grace du Saint Siége Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint-Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c.* A tous les Fideles de notre Diocèse : SALUT ET BÉNÉDICTION.

Saint Paul a prédit, mes très-chers Freres, qu'il viendroit *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, ſuperbes, blaſphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu; des hommes d'un eſprit corrompu, & pervertis dans la Foi* (*a*). Et dans quels temps malheureux cette prédiction s'eſt-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres? L'incrédulité, enhardie par toutes les paſſions, ſe préſente ſous toutes les formes, afin de ſe proportionner, en quelque ſorte, à tous les âges, à tous les caractères, à tous les états. Tantôt, pour s'inſinuer dans des eſprits qu'elle trouve déja *enſorcelés par la bagatelle* (*b*), elle emprunte un ſtyle léger, agréable & frivole; de-là tant de Romans également

---

(*a*) In novifſimis diebus inſtabunt tempora periculoſa : erunt homines ſe ipſos amantes... elati, ſuperbi, blaſphemi..... ſceleſti..... criminatores.... tumidi & voluptatum amatores magis quam Dei... homines corrupti mente & reprobi circa fidem. 2. *Tim. c.* 3. *v.* 1, 4, 8.

(*b*) Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona. *Sap. c.* 4. *v.* 12.

obſcènes & impies, dont le but eſt d'amuſer l'imagination, pour ſéduire l'eſprit & corrompre le cœur. Tantôt, affectant un air de profondeur & de ſublimité dans ſes vûes, elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoiſſances, & prétend s'en autoriſer, pour ſecouer un joug qui, ſelon elle, déshonore l'Humanité, la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuſe contre le zele de la Religion, & prêche la tolérance univerſelle avec emportement. Tantôt enfin, réuniſſant tous ces divers langages, elle mêle le ſérieux à l'enjouement, des maximes pures à des obſcénités, de grandes vérités à de grandes erreurs, la Foi au blaſphême; elle entreprend, en un mot, d'accorder la lumiere avec les ténébres, Jeſus-Chriſt avec Bélial. Et tel eſt ſpécialement, M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être propoſé dans un Ouvrage récent, qui a pour titre : EMILE, ou DE L'EDUCATION. Du ſein de l'erreur, il s'eſt élevé un homme plein du langage de la Philoſophie; ſans être véritablement Philoſophe : eſprit doué d'une multitude de connoiſſances qui ne l'ont pas éclairé, & qui ont répandu des ténèbres dans les autres eſprits; caractère livré

aux paradoxes d'opinion & de conduite ; alliant la ſimplicité des mœurs avec le faſte des penſées, le zele des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obſcurité de la retraite avec le deſir d'être connu de tout le monde : on l'a vu invectiver contre les ſciences qu'il cultivoit ; préconiſer l'excellence de l'Evangile, dont il détruiſoit les dogmes ; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ſes Lecteurs. Il s'eſt fait le Précepteur du genre humain pour le tromper, le Moniteur public pour égarer tout le monde, l'Oracle du ſiecle pour achever de le perdre. Dans un Ouvrage ſur l'inégalité des conditions, il avoit abaiſſé l'homme juſqu'au rang des bêtes ; dans une autre production plus récente, il avoit inſinué le poiſon de la volupté en paroiſſant le proſcrire : dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'Irreligion.

Quelle entrepriſe, M. T. C. F. ! l'éducation de la Jeuneſſe eſt un des objets les plus importans de la ſollicitude & du zele des Paſteurs. Nous ſavons que, pour réformer le monde, autant que le

permettent la foibleſſe & la corruption de notre nature, il ſuffiroit d'obſerver, ſous la direction & l'impreſſion de la grace, les premiers rayons de la raiſon humaine, de les ſaiſir avec ſoin, & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par-là ces eſprits, encore exempts de préjugés, ſeroient pour toujours en garde contre l'erreur; ces cœurs, encore exempts de grandes paſſions, prendroient les impreſſions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos Coopérateurs dans le ſaint Miniſtere, de veiller ainſi ſur les premiers momens de la Jeuneſſe Chrétienne; de lui diſtribuer le lait ſpirituel de la Religion, *afin qu'elle croiſſe pour le Salut* (*c*); de préparer de bonne heure, par de ſalutaires leçons, des Adorateurs ſinceres au vrai Dieu, des Sujets fideles au Souverain, des Hommes dignes d'être la reſſource & l'ornement de la Patrie?

Or, M. T. C. F. l'Auteur d'EMILE

(*c*) Sint modò geniti infantes, rationabile ſinè dolo lac concupiſcite; ut in eo creſcatis in ſalutem. 1. *Pet.* c. 2.

propofe un plan d'éducation, qui, loin de s'accorder avec le Chriftianifme, n'eft pas même propre à former des Citoyens, ni des Hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même, & de faire de fon éleve l'éleve de la Nature, il met en principe une affertion démentie, non-feulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les Peuples, & de tous les temps. *Pofons*, dit-il, *pour maxime inconteftable, que les premiers mouvemens de la nature font toujours droits : il n'y a point de perverfité originelle dans le cœur humain.* A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des faintes Ecritures & de l'Eglife, touchant la révolution qui s'eft faite dans notre nature. On perd de vûe le rayon de lumiere qui nous fait connoître le myftere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F. il fe trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de baffeffe, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice : étonnant contrafte, qui, en déconcertant la Philofophie Payenne, la laiffe errer dans de vaines fpéculations! Contrafte dont la révélation nous découvre la fource dans la chûte déplorable

de notre premier Pere. L'homme ſe ſent entraîné par une pente funeſte, & comment ſe roidiroit-il contre elle, ſi ſon enfance n'étoit dirigée par des Maîtres pleins de vertu, de ſageſſe, de vigilance; & ſi, durant tout le cours de ſa vie, il ne faiſoit lui-même, ſous la protection & avec les graces de ſon Dieu, des efforts puiſſants & continuels? Hélas! M. T C. F. malgré les principes de l'éducation la plus ſainte & la plus vertueuſe; malgré les promeſſes les plus magnifiques de la Religio n & les menaces les plus terribles, les écarts de la Jeuneſſe ne ſont encore que trop fréquents, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même; ne ſe précipiteroit-elle donc pas! C'eſt un torrent qui ſe déborde malgré les digues puiſſantes qu'on lui avoit oppoſées: que ſeroit-ce donc, ſi nul obſtacle ne ſuſpendoit ſes flots, & ne rompoit ſes efforts?

L'Auteur d'EMILE, qui ne reconnoît aucune Religion, indique néanmoins, ſans y penſer, la voie qui conduit infailliblement à la vraie Religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité;*

nous, qui ne voulons rien enſeigner à notre EMILE, *qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle Religion l'éleverons-nous? A quelle Secte aggrégerons-nous l'éleve de la Nature? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là; nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de la raiſon doit le conduire.* Plût à Dieu, M. T. C. F. que cet objet eût été bien rempli! Si l'Auteur eût réellement *mis ſon éleve en état de choiſir, entre toutes les Religions, celle où le meilleur uſage de la raiſon doit conduire*, il l'eût immanquablement préparé aux leçons du Chriſtianiſme. Car, M. T. C. F. la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique; & le culte Chrétien eſt eſſentiellement *un culte raiſonnable* (*d*). En effet, *ſi le meilleur uſage de notre raiſon* ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre Foi ſeroit vaine, nos eſpérances ſeroient chimériques. Mais comment ce *meilleur uſage* de la raiſon nous conduit-il au bien ineſtimable de la

(*d*) Rationabile obſequium veſtrum. *Rom. c.* 12. *v.* 1.

Foi,

Foi, & de-là au terme précieux du ſalut ? C'eſt à la raiſon elle-même que nous en appellons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de ſçavoir s'il a daigné parler aux hommes autrement que par les impreſſions de la nature. Il faut donc examiner ſi les faits qui conſtatent la révélation, ne ſont pas ſupérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuſe. Cent fois l'Incrédulité a tâché de les détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves ; & cent fois ſa critique a été convaincue d'impuiſſance. Dieu, par la révélation, s'eſt rendu témoignage à lui-même, & ce témoignagne eſt évidemment *très-digne de foi* (*e*). Que reſte-t-il donc à l'homme qui fait *le meilleur uſage de la raiſon*, ſinon d'acquieſcer à ce témoignage ? C'eſt votre grace, ô mon Dieu ! qui conſomme cette œuvre de lumiere ; c'eſt elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame Chrétienne ; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement

---

(*e*) Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis. *Pſal.* 92. *v.* 5.

occupé, épuré la raiſon; & c'eſt dans ce travail, auſſi noble qu'indiſpenſable, que conſiſte ce *meilleur uſage de la raiſon*, dont l'Auteur d'EMILE entreprend de parler, ſans en avoir une notion fixe & véritable.

Pour trouver la Jeuneſſe plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle ſoit dénuée de tout principe de Religion. Et voilà pourquoi, ſelon lui, *connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant. . . . J'aimerois autant*, ajoûte-t-il, *exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

Sans doute, M. T. C. F. que le jugement humain a ſes progrès, & ne ſe forme que par degrés. Mais s'enſuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoiſſe point la différence du bien & du mal, qu'il confonde la ſageſſe avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne ſentira pas qu'obéir à ſon pere eſt un bien; que lui déſobéir eſt un mal! Le

prétendre, M. T. C. F. c'eſt calomnier la nature humaine, en lui attribuant une ſtupidité qu'elle n'a point.

» Tout enfant qui croit en Dieu, *dit* » *encore cet Auteur*, eſt Idolâtre ou An» thropomorphite. « Mais s'il eſt Idolâtre, il croit donc pluſieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des ſimulacres inſenſibles. S'il n'eſt qu'Anthropomorphite, en reconnoiſſant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut ſuppoſer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation Chrétienne. Que ſi l'éducation a été vicieuſe à cet égard, il eſt ſouverainement injuſte d'imputer à la Religion ce qui n'eſt que la faute de ceux qui l'enſeignent mal. Au ſurplus, l'âge de dix ans n'eſt point l'âge d'un Philoſophe : un enfant, quoique bien inſtruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'eſt rien de ce qui tombe, ou de ce qui peut tomber ſous les ſens; que c'eſt une intelligence infinie, qui, douée d'une Puiſſance ſuprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion aſſortie à la portée de ſon jugement. Il n'eſt pas douteux qu'un Athée, par ſes

Sophiſmes, viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune Croyant: mais toute l'adreſſe du Sophiſte ne fera certainement pas que cet enfant, lorſqu'il croit en Dieu, ſoit *Idolâtre* ou *Anthropomorphite*; c'eſt-à-dire, qu'il ne croye que l'exiſtence d'une chimere.

L'Auteur va plus loin, M. T. C. F. il n'*accorde pas même à un jeune homme de quinze ans, la capacité de croire en Dieu.* L'homme ne ſçaura donc pas même à cet âge, s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point. Toute la Nature aura beau annoncer la gloire de ſon Créateur, il n'entendra rien à ſon langage! Il exiſtera, ſans ſçavoir à quoi il doit ſon exiſtence! Et ce ſera la ſaine raiſon elle-même qui le plongera dans ces ténébres! C'eſt ainſi, M. T. C. F. que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obſcurcir de ſes noires vapeurs, le flambeau que la Religion préſente à tous les âges de la vie humaine. Saint Auguſtin raiſonnoit bien ſur d'autres principes, quand il diſoit, en parlant des premieres années de ſa jeuneſſe: » Je tombai dès ce temps-là, Seigneur, » entre les mains de quelques-uns de » ceux qui ont ſoin de vous invoquer;

» & je compris par ce qu'ils me difoient » de vous, & felon les idées que j'étois » capable de m'en former à cet âge-là, » que vous étiez quelque chofe de grand, » & qu'encore que vous fuffiez invifible, » & hors de la portée de nos fens, vous » pouviez nous exaucer & nous fecourir. » Auffi commençai-je dès mon enfance » à vous prier, & vous regarder comme » mon recours & mon appui; & à me- » fure que ma langue fe dénouoit, j'em- » ployois fes premiers mouvemens à » vous invoquer «. (*Lib.* I. *Confef.* *Chap.* IX.)

Continuons, M. T. C. F. de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'EMILE. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance fi profonde par rapport aux attributs & aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de fe connoître eux-mêmes? Sçauront-ils fi leur ame eft une fubftance abfolument diftinguée de la matiere? ou fe regarderont-ils comme des êtres purement matériels & foumis aux feules loix du méchanifme? L'Auteur d'EMILE doute qu'à dix-huit ans, il foit encore temps que fon éleve apprenne s'il a une

ame : il penſe que , *s'il l'apprend plutôt , il court riſque de ne le ſçavoir jamais.* Ne veut-il pas du moins que la Jeuneſſe ſoit ſuceptible de la connoiſſance de ſes devoirs ? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfants , ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité , & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.* Il veut, en conſéquence, que tous les ſoins de la premiere éducation ſoient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terreſtre : *Exercez*, dit il, *ſon corps , ſes organes , ſes ſens , ſes forces ; mais tenez ſon ame oiſive , autant qu'il ſe pourra.* C'eſt que cette oiſiveté lui a paru néceſſaire pour diſpoſer l'ame aux erreurs qu'il ſe propoſoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enſeigner la ſageſſe à l'homme que dans le temps où il ſera dominé par la fougue des paſſions naiſſantes, n'eſt-ce pas la lui préſenter dans le deſſein qu'il la rejette ?

Qu'une ſemblable éducation, M. T. C. F., eſt oppoſée à celle que preſcrivent de concert la vraie Religion & la ſaine raiſon, toutes deux veulent qu'un

Maître ſage & vigilant épie, en quelque ſorte, dans ſon éleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité; les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'eſt-il pas plus avantageux de prévenir les obſtacles, que d'avoir à les ſurmonter? Combien n'eſt-il pas à craindre que, ſi les impreſſions du vice précedent les leçons de la vertu, l'homme, parvenu à un certain âge, ne manque de courage, ou de volonté pour réſiſter au vice? Une heureuſe expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les déréglemens d'une Jeuneſſe imprudente & emportée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance?

Au reſte, M. T. C. F., ne ſoyons point ſurpris que l'Auteur d'Emile remette à un temps ſi reculé la connoiſſance de l'exiſtence de Dieu: il ne la croit pas néceſſaire au ſalut. *Il eſt clair*, dit-il, par l'organe d'un perſonnage chimérique, *il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe, ſans croire en*

Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie, ſi ſon aveuglement n'a point été volontaire; & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Remarquez, M. T. C. F. qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui ſeroit dépourvu de l'uſage de ſa raiſon, mais uniquement de celui dont la raiſon ne ſeroit point aidée de l'inſtruction. Or, une telle prétention eſt ſouverainement abſurde, ſur-tout dans le ſyſtême d'un Ecrivain qui ſoutient que la raiſon eſt abſolument ſaine. Saint Paul aſſure, qu'entre les Philoſophes Payens, pluſieurs ſont parvenus, par les ſeules forces de la raiſon, à la connoiſſance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu*, dit cet Apôtre, *leur a été manifeſté, Dieu le leur ayant fait connoître : la conſidération des choſes qui ont été faites dès la création du Monde leur ayant rendu viſible ce qui eſt inviſible en Dieu, ſa puiſſance même éternelle, & ſa divinité, en ſorte qu'ils ſont ſans excuſe; puiſqu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces; mais ils ſe ſont perdus dans la vanité de leurs raiſonnemens, & leur eſ-*

prit insensé a été obscurci : en se disant sages, ils sont devenus fous (*f*).

Or, si tel a été le crime de ces hommes, lesquels, bien qu'assujettis par les préjugés de leur éducation au culte des Idoles, n'ont pas laissé d'atteindre à la connoissance de Dieu ; comment ceux qui n'ont point de pareils obstacles à vaincre, seroient-ils innocens & justes, au point de mériter de jouir de la présence de Dieu dans l'autre vie ? Comment seroient-ils excusables, (avec une raison saine telle que l'Auteur la suppose) d'avoir joui durant cette vie du grand spectacle de la Nature, & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conserve & la gouverne ?

(*f*) Quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus & divinitas : ita ut sint inexcusabiles ; quia, cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt : sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom. c.* 1. *v.* 19. 22.

Le même Ecrivain, M. T. C. F. embraſſe ouvertement le Scepticiſme, par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je ſçais*, fait-il dire encore au perſonnage ſuppoſé qui lui ſert d'organe, *je ſçais que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage ; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſçavoir : mais ce même monde eſt-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes ? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature ? je n'en ſçais rien, & que m'importe ?..... je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite, & ſupérieures à ma raiſon.* Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? Il croit que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage : il avoue que cela lui importe à ſçavoir ; & cependant, *il ne ſçait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un ſeul principe des choſes*, ou s'il y en a pluſieurs ; & il prétend qu'il lui importe peu de le ſçavoir. S'il y a une volonté puiſſante & ſage qui gouverne le monde, eſt-il concevable qu'elle ne ſoit pas l'unique principe des choſes ? Et peut-il être plus im-

portant de sçavoir l'un que l'autre ? Quel langage contradictoire ! Il ne sçait *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine ? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu* (*g*). Admettre un Dieu, c'est admettre un Etre suprême & indépendant, auquel tous les autres Etres soient subordonnés. Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.

Il n'est pas étonnant, M. T. C. F. qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la Religion qu'Elle nous a révélée.

(*g*) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit : Deus si non unus est, non est. *Tertull. adversf. Marcionem, lib.* 1.

A l'entendre, toutes les Révélations en général *ne font que dégrader Dieu, en lui donnant des passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre*, poursuit-il, *je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que, loin de les ennoblir, ils les avilissent; qu'aux mysteres inconcevables qui les environnent, ils ajoûtent des contradictions absurdes.* C'est bien plutôt à cet Auteur, M. T. C. F. qu'on peut reprocher l'inconséquence & l'absurdité. C'est bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille, & qui avilit les notions du grand Etre, puisqu'il attaque directement son essence, en révoquant en doute son unité.

Il a senti que la vérité de la Révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette Révélation, & ces miracles nous ayant été transmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *Quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté! Que d'hommes entre Dieu & moi!* Pour que cette plainte fût sensée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir con-

clure que la Révélation eſt fauſſe dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier ; il faudroit pouvoir dire : Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'aſſure qu'il a dit, dès que ce n'eſt pas directement à moi qu'il a adreſſé la parole. Mais n'eſt-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la Révélation chrétienne, dont il ſeroit abſurde de douter ? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athènes, cette Rome dont il vante ſi ſouvent & avec tant d'aſſurance les loix, les mœurs, & les Héros ? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques ! que d'hommes entre lui & les Hiſtoriens qui ont conſervé la mémoire de ces événemens ! Son Scepticiſme n'eſt donc ici fondé que ſur l'intérêt de ſon incrédulité.

Qu'un homme, ajoûte-t-il plus loin, *vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce les volontés du Très-Haut : reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au Soleil de chan-*

ger ſa courſe, aux Etoiles de former un autre arrangement, aux Montagnes de s'applanir, aux Flots de s'élever, à la Terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le Maître de la Nature ? Qui ne croiroit, M. T. C. F. que celui qui s'exprime de la ſorte, ne demande qu'à voir des miracles, pour être Chrétien ? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoûte : *Reſte enfin*, dit-il, *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée.... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine .... Or, que faire en pareil cas ? Une ſeule choſe : revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir.* C'eſt dire : qu'on me montre des miracles, & je croirai : qu'on me montre des miracles, & je refuſerai encore de croire. Quelle inconſéquence, quelle abſurdité ! Mais apprenez donc une bonne fois, M. T. C. F. que, dans la queſtion des miracles, on ne ſe permet point le ſophiſme reproché par l'Auteur du Livre de l'Education. Quand une doctrine eſt reconnue vraie, divine, fondée ſur une Révélation certaine, on s'en ſert pour ju-

ger des miracles; c'eſt-à-dire, pour rejetter les prétendus prodiges, que des impoſteurs voudroient oppoſer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du ſein de Dieu, les miracles ſont produits en preuves; c'eſt-à-dire, que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-Haut, confirme ſa miſſion, ſa prédication par des miracles qui ſont le témoignage même de la Divinité. Ainſi la doctrine & les miracles ſont des argumens reſpectifs dont on fait uſage, ſelon les divers points de vûe où l'on ſe place dans l'étude & dans l'enſeignement de la Religion. Il ne ſe trouve là, ni abus du raiſonnement, ni ſophiſme ridicule, ni cercle vicieux. C'eſt ce qu'on a démontré cent fois; & il eſt probable que l'Auteur d'EMILE n'ignore point ces démonſtrations; mais, dans le plan qu'il s'eſt fait d'envelopper de nuages toute Religion révélée, toute opération ſurnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raiſon; il nous repréſente comme des enthouſiaſtes, qu'un faux zele aveugle au point de prouver deux principes l'un par l'autre, ſans diverſité d'objet, ni de mé-

thode. Où eſt donc, M. T. C. F. la bonne-foi Philoſophique dont ſe pare cet Ecrivain ?

On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui atteſtent la Révélation chrétienne, le même Auteur y défere cependant de la maniere la plus poſitive, la plus ſolemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F. & en même temps pour vous édifier, mettre ſous vos yeux cet endroit de ſon Ouvrage : *J'avoue que la majeſté de l'Ecriture m'étonne ; la ſainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philoſophes, avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois ſi ſublime & ſi ſimple ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte, ou d'un ambitieux Sectaire ? Quelle douceur ! Quelle pureté dans ſes mœurs ! Quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! Quelle élévation dans ſes maximes ! Quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe*

justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le Sage qui sçait agir, souffrir & mourir sans foiblesse, & sans ostentation?..... Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? ..... Ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ...... Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fournit le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros. Il seroit difficile, M. T. C. F. de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conséquence des témoignages humains. Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui ! Le voilà donc bien évidemment en

contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ses propres aveux. Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajoûter ? *Avec tout cela ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir, ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? être toujours modeste & circonspect.....respecter en silence ce qu'on ne sçauroit, ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre, qui seul sçait la vérité. Voilà le Scepticisme involontaire où je suis resté.* Mais le Scepticisme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorsqu'on refuse de se soumettre à la doctrine d'un Livre qui ne sçauroit être inventé par les hommes ? Lorsque ce Livre porte des caractères de vérité, si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros ? C'est bien ici qu'on peut dire que l'*iniquité a menti contre elle-même* (*h*).

(*h*) Mentita est iniquitas sibi. *Psal.* 26, v. 12.

Il ſemble, M. T. C. F. que cet Auteur n'a rejetté la Révélation que pour s'en tenir à la Religion naturelle. *Ce que Dieu veut qu'un homme faſſe*, dit-il, *il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit à lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.* Quoi donc! Dieu n'a-t-il pas écrit au fond de nos cœurs l'obligation de ſe ſoumettre à lui, dès que nous ſommes sûrs que c'eſt lui qui a parlé? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de ſa divine parole? Les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont de l'aveu même de l'Auteur d'Emile, moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. La Religion naturelle conduit donc elle-même à la Religion révélée. Mais eſt-il bien certain qu'il admette même la Religion naturelle, ou que du moins il en reconnoiſſe la néceſſité? Non, M. T. C. F. *Si je me trompe*, dit il, *c'eſt de bonne-foi. Cela me ſuffit, pour que mon erreur même ne me ſoit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à celà.* C'eſt-à-dire que, ſelon lui, il ſuffit de ſe perſuader qu'on eſt en poſſeſſion de la vérité; que cette per-

ſuaſion, fût-elle accompagnée des plus monſtrueuſes erreurs, ne peut jamais être un ſujet de reproche; qu'on doit toujours regarder comme un homme ſage & religieux, celui qui, adoptant les erreurs même de l'Athéiſme, dira qu'il eſt de bonne-foi. Or, n'eſt-ce pas là ouvrir la porte à toutes les ſuperſtitions, à tous les ſyſtêmes fanatiques, à tous les délires de l'eſprit humain ? N'eſt-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de Religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans ? Ah ! M. T. C. F. ne prenez point le change ſur ce Point. La bonne-foi n'eſt eſtimable, que quand elle eſt éclairée & docile. Il nous eſt ordonné d'étudier notre Religion, & de croire avec ſimplicité. Nous avons pour garant des promeſſes l'autorité de l'Egliſe : apprenons à la bien connoître, & jettons-nous enſuite dans ſon ſein. Alors nous pourrons compter ſur notre bonne-foi, vivre dans la paix, & attendre, ſans trouble, le moment de la lumiere éternelle.

Quelle inſigne mauvaiſe-foi n'éclate pas encore dans la maniere dont l'Incrédule que nous réfutons, fait raiſon-

ner le Chrétien & le Catholique ? Quels discours pleins d'ineptie ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre méprisables ? Il imagine un Dialogue entre un Chrétien, qu'il traite d'*Inspiré ;* & l'incrédule, qu'il qualifie de *Raisonneur* : & voici comme il fait parler le premier : *La raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie : mais moi, je vous apprends de la part de Dieu que c'est la partie qui est plus grande que le tout :* à quoi l'Incrédule répond : *Et qui êtes-vous pour m'oser dire que Dieu se contredit ? A qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raison des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité ?*

Mais de quel front, M. T. C. F. ose-t-on prêter au Chrétien un pareil langage ? Le Dieu de la Raison, disons-nous, est aussi le Dieu de la Révélation. La Raison & la Révélation sont les deux organes par lesquels il lui a plu de se faire entendre aux hommes, soit pour les instruire de la vérité, soit pour leur intimer ses ordres. Si l'un de ces deux organes étoit opposé à l'autre, il

eſt conſtant que Dieu ſeroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu ſe contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhenſibles ? Vous dites, ô Impies, que les dogmes, que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles : mais il ne ſuffit pas de le dire. S'il vous étoit poſſible de le prouver, il y a long-temps que vous l'auriez fait, & que vous auriez pouſſé des cris de victoire.

La mauvaiſe-foi de l'Auteur d'EMILE n'eſt pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un Catholique prétendu. *Nos Catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe : mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine ? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ?* Qui ne croiroit, M. T. C. F. à entendre cet Impoſteur, que l'autorité de l'Egliſe n'eſt prouvée que par ſes propres déciſions, & qu'elle procéde ainſi : *Je décide que je ſuis infaillible : donc je le ſuis* : imputation

calomnieuſe, M. T. C. F. La conſtitution du Chriſtianiſme, l'Eſprit de l'Evangile, les erreurs même & la foibleſſe de l'eſprit humain, tendent à démontrer que l'Egliſe, établie par Jéſus-Chriſt, eſt une Egliſe infaillible. Nous aſſurons que, comme ce divin Légiſlateur a toujours enſeigné la vérité, ſon Egliſe l'enſeigne auſſi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Egliſe, non par l'autorité de l'Egliſe, mais par celle de Jéſus-Chriſt : procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche eſt ridicule & inſenſé.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, M. T. C. F. que l'eſprit d'irréligion eſt un eſprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refuſent de ſe ſoumettre à l'autorité de Dieu même, reſpecteroient-ils celle des Rois, qui ſont les images de Dieu ; ou celle des Magiſtrats, qui ſont les images des Rois ? *Songe*, dit l'Auteur d'Emile à ſon Eleve, *qu'elle* (l'eſpece humaine) *eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples : que quand tous les Rois . . . . . . en ſeroient*

ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choſes n'en iroient pas plus mal..... Toujours, dit-il plus loin, *la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre : & l'intérêt public, à l'intérêt particulier : toujours ces noms ſpécieux de* juſtice *& de* ſubordination, *ſerviront d'inſtrumens à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il ſuit*, continue-t-il, *que les Ordres diſtingués, qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la conſidération qui leur eſt dûe, ſelon la juſtice & la raiſon?* Ainſi donc, M. T. C. F. l'Impiété oſe critiquer les intentions de celui *par qui regnent les Rois* (*i*) : ainſi elle ſe plaît à empoiſonner les ſources de la félicité publique, en ſoufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en ſont la ſuite. Mais, que vous dit la Religion? *Craignez Dieu : reſpectez le Roi* (*k*) ..... *que tout homme ſoit ſoumis aux Puiſſances ſupérieures :*

(*i*) Per me reges regnant. *Prov. c.* 8. *v.* 15.

(*k*) Deum timete : Regem honorificate. 1. *Pet. c.* 2. *v.* 17.

car il n'y a point de Puiſſance qui ne vienne de Dieu, & c'eſt lui qui a établi toutes celles qui ſont dans le monde. Quiconque réſiſte donc aux Puiſſances, réſiſte à l'ordre de Dieu : & ceux qui y réſiſtent, attirent la condamnation ſur eux-mêmes (*l*).

Oui, M. T. C. F. dans tout ce qui eſt de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, & à ceux qui exercent ſon autorité, comme à Dieu même. Les ſeuls intérêts de l'Etre ſuprême peuvent mettre des bornes à votre ſoumiſſion ; & ſi on vouloit vous punir de votre fidélité à ſes ordres, vous devriez encore ſouffrir avec patience & ſans murmure. Les Néron, les Domitien eux-mêmes, qui aimerent mieux être les fléaux de la Terre, que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'a-

---

(*l*) Omnis anima poteſtatibus ſublimioribus ſubdita ſit; non eſt enim poteſtas niſi à Deo : quæ autem ſunt, à Deo ordinatæ ſunt. Itaque, qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit. Qui autem reſiſtunt, ipſi ſibi damnationem acquirunt. *Rom. c.* 13. *v.* 1. 2.

bus de leur puiſſance. *Les Chrétiens*, dit ſaint Auguſtin, *leur obéiſſoient dans le temps, à cauſe du Dieu de l'Eternité* (*m*).

Nous ne vous avons expoſé, M. T. C. F. qu'une partie des impiétés contenues dans ce Traité de l'EDUCATION : Ouvrage également digne des Anathêmes de l'Egliſe, & de la ſévérité des Loix : & que faut-il de plus pour vous en inſpirer une juſte horreur ? Malheur à vous, malheur à la ſociété, ſi vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE. Comme il n'y a que la Religion qui nous ait appris à connoître l'homme, ſa grandeur, ſa miſere, ſa deſtinée future, il n'appartient auſſi qu'à elle ſeule de former ſa raiſon, de perfectionner ſes mœurs, de lui procurer un bonheur ſolide dans cette vie & dans l'autre. Nous ſçavons, M. T. C. F. combien une éducation vraiment chrétienne eſt délicate & laborieuſe : que de

---

(*m*) Subditi erant, propter Dominum æternum, etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Pſal.* 124.

lumieres & de prudence n'exige-t-elle pas ? Quel admirable mélange de douceur & de fermeté ! quelle ſagacité pour ſe proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens & des caractères, ſans s'écarter jamais en rien des regles du devoir ! quel zele & quelle patience pour faire fructifier, dans de jeunes cœurs, le germe précieux de l'innocence ; pour en déraciner, autant qu'il eſt poſſible, ces penchans vicieux qui ſont les triſtes effets de notre corruption héréditaire ; en un mot, pour leur apprendre, ſuivant la morale de S. Paul, à *vivre en ce monde avec tempérance, ſelon la juſtice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous eſpérons* (*n*). Nous diſons donc, à tous ceux qui ſont chargés du ſoin également pénible & honorable d'élever la Jeuneſſe : plantez & arroſez, dans la ferme eſpérance que le Seigneur, ſecondant votre travail, donnera l'accroiſſement ; *inſiſtez à temps &*

(*n*) Erudiens nos ut, abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria, ſobriè & juſtè & piè vivamus in hoc ſæculo, expectantes beatam ſpem. *Tit. c.* 2, *v.* 12, 13.

à contre-temps, ſelon le conſeil du même Apôtre; *uſez de réprimande, d'exhortation, de paroles ſéveres, ſans perdre patience & ſans ceſſer d'inſtruire* (*o*); ſur-tout, joignez l'exemple à l'inſtruction : l'inſtruction ſans l'exemple eſt un opprobre pour celui qui la donne, & un ſujet de ſcandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie ſoit votre modele; *recommandez avec ſoin à vos enfans, de faire des œuvres de juſtice & des aumônes, de ſe ſouvenir de Dieu, & de le bénir en tout temps dans la vérité, & de toutes leurs forces* (*p*); & votre poſtérité, comme celle de ce ſaint Patriarche, *ſera aimée de Dieu & des hommes* (*q*).

(*o*) Inſta opportunè, importunè : argue, obſecra, increpa in omni patientiâ, & doctrinâ. 2. *Timot. c.* 4. *v.* 1. 2.

(*p*) Filiis veſtris mandate ut faciant juſtitias & eleemoſynas, ut ſint memores Dei & benedicant eum in omni tempore, in veritate & in totâ virtute ſuâ. *Tob. c.* 14. *v.* 11.

(*q*) Omnis autem cognatio ejus, & omnis generatio ejus in bonâ vitâ & in ſanctâ converſatione permanſit, ita ut accepti eſſent tàm Deo, quàm hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v.* 17.

Mais en quel temps l'éducation doit-elle commencer? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons ſont quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de ſa voie*, dit le Sage ; *dans ſa vieilleſſe même il ne s'en écartera point* (*r*). Tel eſt en effet le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des paſſions, & dans le ſein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne ſont une lumiere qui ſe ranime par intervalles pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abîme où il eſt plongé, & lui en montrer les iſſues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeuneſſe licencieuſe, ſont rentrés, par l'impreſſion de cette lumiere, dans les routes de la ſageſſe, & ont honoré, par des vertus tardives, mais ſinceres, l'Humanité, la Patrie, & la Religion !

Il nous reſte, en finiſſant, M. T. C. F.

(*r*) Adoleſcens juxta viam ſuam, etiam cùm ſenuerit, non recedet ab eâ. *Prov. c.* 22. *v.* 6.

à vous conjurer, par les entrailles de la miféricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette Religion fainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés; de vous foutenir contre le débordement d'une Philofophie infenfée, qui ne fe propofe rien de moins que d'envahir l'héritage de Jéfus-Chrift, de rendre fes promeffes vaines, & de le mettre au rang de ces Fondateurs de Religion, dont la doctrine frivole ou pernicieufe a prouvé l'impofture. La Foi n'eft méprifée, abandonnée, infultée, que par ceux qui ne la connoiffent pas, ou dont elle gêne les défordres. Mais les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle. L'Eglife Chrétienne & Catholique eft le commencement de l'Empire éternel de Jéfus-Chrift : *Rien de plus fort qu'elle*, s'écrie faint Jean Damafcene; *c'eft un rocher que les flots ne renverfent point : c'eft une montagne que rien ne peut détruire* (*s*).

(*s*) Nihil Ecclefiâ valentius; rupe fortior eft.... femper viget. Cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non poteft. *Damafc. Tom.* 2. *p.* 462. 463.

A CES CAUSES, vû le Livre qui a pour titre : *EMILE*, ou *de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève. A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire*, 1762; après avoir pris l'avis de plusieurs personnes distinguées par leur piété & par leur sçavoir, le saint nom de Dieu invoqué, nous condamnons ledit Livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverser la Loi naturelle, & à détruire les fondemens de la Religion Chrétienne, établissant des maximes contraires à la Morale Evangélique, tendante à troubler la paix des Etats, à révolter les Sujets contre l'autorité de leurs Souverains: comme contenant un très-grand nombre de propositions respectivement fausses, scandaleuses, pleines de haîne contre l'Eglise & ses Ministres, dérogeantes au respect dû à l'Ecriture Sainte & à la Tradition de l'Eglise, erronées, impies, blasphématoires & hérétiques. En conséquence, Nous défendons très-expressément à toutes personnes de notre Diocèse de lire ou retenir ledit Livre, sous les peines de droit. Et sera notre présent Mandement lû au Prône des Messes Pa-

roiſſiales des Egliſes de la Ville, Faux-bourgs & Diocèſe de Paris, publié & affiché par-tout où beſoin ſera. DONNÉ à Paris en notre Palais Archiépiſcopal, le vingtiéme jour d'Août mil ſept cent ſoixante-deux.

Signé † CHRISTOPHE,
Archev. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR,
DE LA TOUCHE.

ŒUVRES DIVERSES.

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE,

A

CHRISTOPHE DE BEAUMONT,

ARCHEVESQUE DE PARIS.

POURQUOI faut-il, Monſeigneur, que j'aie quelque choſe à vous dire? Quelle langue commune pouvons-nous parler, comment pouvons-nous nous entendre, & qu'y a-t-il entre vous & moi?

Cependant, il faut vous répondre; c'eſt vous même qui m'y forcez. Si vous n'euſſiez attaqué que mon livre, je vous aurois laiſſé dire; mais vous at-

taquez auſſi ma perſonne ; &, plus vous avez d'autorité parmi les hommes, moins il m'eſt permis de me taire, quand vous voulez me déshonorer.

Je ne puis m'empêcher, en commençant cette Lettre, de réfléchir ſur les biſarreries de ma deſtinée. Elle en a qui n'ont été que pour moi.

J'étois né avec quelque talent ; le Public l'a jugé ainſi. Cependant j'ai paſſé ma jeuneſſe dans une heureuſe obſcurité, dont je ne cherchois point à ſortir. Si je l'avois cherché, cela même eût été une biſarrerie, que durant tout le feu du premier âge je n'euſſe pû réuſſir, & que j'euſſe trop réuſſi dans la ſuite, quand ce feu commença à paſſer. J'approchois de ma quarantième année, & j'avois, au lieu d'une fortune que j'ai toujours mépriſée, & d'un nom qu'on m'a fait payer ſi cher, le repos & des amis, les deux ſeuls biens dont mon cœur ſoit avide. Une miſérable queſtion d'Académie m'agitant l'eſprit magré moi, me jetta dans un métier pour lequel je n'étois point fait ; un ſuccès inattendu m'y montra des attraits qui me ſéduiſirent. Des foules d'adverſaires m'attaquèrent ſans

m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur, & avec un orgueil qui m'en inſpira peut-être. Je me défendis, &, de diſpute en diſpute, je me ſentis engagé dans la carrière, preſque ſans y avoir penſé. Je me trouvai devenu, pour ainſi dire, Auteur à l'âge où l'on ceſſe de l'être, & homme de Lettres par mon mépris même pour cet état. Dès-là, je fus dans le Public quelque choſe : mais auſſi le repos & les amis diſparurent. Quels maux ne ſouffris-je point avant de prendre une aſſiette plus fixe & des attachemens plus heureux ? Il fallut dévorer mes peines ; il fallut qu'un peu de réputation me tînt lieu de tout. Si c'eſt un dédommagement pour ceux qui ſont toujours loin d'eux-mêmes, ce n'en fut jamais un pour moi.

Si j'euſſe un moment compté ſur un bien ſi frivole, que j'aurois été promptement déſabuſé ! Quelle inconſtance perpétuelle n'ai-je pas éprouvée dans les jugemens du Public ſur mon compte ! J'étois trop loin de lui ; ne me jugeant que ſur le caprice ou ſur l'intérêt de ceux qui le mènent, à peine deux jours de ſuite avoit-il pour moi

les mêmes yeux. Tantôt j'étois un homme noir, tantôt un ange de lumière. Je me ſuis vû dans la même année vanté, fêté, recherché, même à la Cour; puis inſulté, menacé, déteſté, maudit. Les ſoirs on m'attendoit pour m'aſſaſſiner dans les rues; les matins on m'annonçoit une lettre de cachet. Le bien & le mal couloient à-peu-près de la même ſource; le tout me venoit pour des chanſons.

J'ai écrit ſur divers ſujets, mais toujours dans les mêmes principes: toujours la même morale, la même croyance, les mêmes maximes, &, ſi l'on veut, les mêmes opinions. Cependant on a porté des jugemens oppoſés de mes livres, ou plutôt de l'Auteur de mes livres; parce qu'on m'a jugé ſur les matières que j'ai traitées, bien plus que ſur mes ſentimens. Après mon premier diſcours, j'étois un homme à paradoxes, qui ſe faiſoit un jeu de prouver ce qu'il ne penſoit pas: après ma lettre ſur la muſique françoiſe, j'étois l'ennemi déclaré de la Nation; il s'en falloit peu qu'on ne m'y traitât en conſpirateur; on eût dit que le ſort de la Monarchie étoit

attaché à la gloire de l'Opéra : après mon discours sur l'inégalité, j'étois athée & misanthrope : après la lettre à M. d'Alembert, j'étois le défenseur de la morale chrétienne : après l'Héloïse, j'étois tendre & doucereux : maintenant je suis un impie ; bientôt peut-être serai-je un dévot.

Ainsi va flottant le sot public sur mon compte, sachant aussi peu pourquoi il m'abhorre, que pourquoi il m'aimoit auparavant. Pour moi, je suis toujours demeuré le même ; plus ardent qu'éclairé dans mes recherches, mais sincère en tout, même contre moi ; simple & bon, mais sensible & foible ; faisant souvent le mal, & toujours aimant le bien ; lié par l'amitié, jamais par les choses, & tenant plus à mes sentimens qu'à mes intérêts ; n'exigeant rien des hommes & n'en voulant point dépendre, ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leurs volontés, & gardant la mienne aussi libre que ma raison ; craignant Dieu sans peur de l'enfer ; raisonnant sur la Religion sans libertinage ; n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme, mais haïssant les intolérans encore plus que les es-

prits-forts ; ne voulant cacher mes façons de penſer à perſonne ; ſans fard, ſans artifice en toute choſe ; diſant mes fautes à mes amis, mes ſentimens à tout le monde, au public ſes vérités ſans flatterie & ſans fiel, & me ſouciant tout auſſi peu de le fâcher que de lui plaire. Voilà mes crimes, & voilà mes vertus.

Enfin laſſé d'une vapeur enivrante qui enfle ſans raſſaſier, excédé du tracas des oiſifs ſurchargés de leur tems & prodigues du mien, ſoupirant après un repos ſi cher à mon cœur & ſi néceſſaire à mes maux, j'avois poſé la plume avec joie. Content de ne l'avoir priſe que pour le bien de mes ſemblables, je ne leur demandois pour prix de mon zèle que de me laiſſer mourir en paix dans ma retraite, & de ne m'y point faire de mal. J'avois tort ; des huiſſiers ſont venus me l'apprendre : c'eſt à cette époque, où j'eſpérois qu'alloient finir les ennuis de ma vie, qu'ont commencé mes plus grands malheurs. Il y a déja dans tout cela quelques ſingularités ; ce n'eſt rien encore. Je vous demande pardon, Monſeigneur, d'abuſer de votre pa-

tience : mais avant d'entrer dans les diſcuſſions que je dois avoir avec vous, il faut parler de ma ſituation préſente, & des cauſes qui m'y ont réduit.

Un Gènevois fait imprimer un Livre en Hollande, & par Arrêt du Parlement de Paris ce Livre eſt brûlé ſans reſpect pour le Souverain dont il porte le privilége. Un Proteſtant propoſe en pays proteſtant des objections contre l'Egliſe Romaine, & il eſt décrété par le Parlement de Paris. Un Républicain fait dans une République des objections contre l'Etat Monarchique, & il eſt décrété par le Parlement de Paris. Il faut que le Parlement de Paris ait d'étranges idées de ſon empire, & qu'il ſe croye le légitime juge du genre-humain.

Ce même Parlement, toujours ſi ſoigneux pour les François de l'ordre des procédures, les néglige toutes dès qu'il s'agit d'un pauvre Etranger. Sans ſavoir ſi cet Etranger eſt bien l'Auteur du Livre qui porte ſon nom, s'il le reconnoît pour ſien, ſi c'eſt lui qui l'a fait imprimer ; ſans égard pour ſon triſte état, ſans pitié pour les maux qu'il ſouffre, on commence par le dé-

créter de prise de corps ; on l'eût arraché de son lit pour le traîner dans les mêmes prisons où pourrissent les scélérats ; on l'eût brûlé, peut-être même sans l'entendre : car qui sait si l'on eût poursuivi plus régulierement des procédures si violemment commencées & dont on trouveroit à peine un autre exemple, même en pays d'Inquisition ? Ainsi c'est pour moi seul qu'un tribunal si sage oublie sa sagesse ; c'est contre moi seul, qui croyois y être aimé, que ce peuple, qui vante sa douceur, s'arme de la plus étrange barbarie ; c'est ainsi qu'il justifie la préférence que je lui ai donnée sur tant d'asyles que je pouvois choisir au même prix ! Je ne sais comment cela s'accorde avec le droit des gens ; mais je sais bien qu'avec de pareilles procédures la liberté de tout homme, & peut-être sa vie, est à la merci du premier Imprimeur.

Le Citoyen de Genève ne doit rien à des Magistrats injustes & incompétens, qui, sur un réquisitoire calomnieux, ne le citent pas, mais le décrètent. N'étant point sommé de comparoître, il n'y est point obligé. L'on

n'emploie contre lui que la force, & il s'y soustrait. Il secoue la poudre de ses souliers, & sort de cette terre hospitaliere où l'on s'empresse d'opprimer le foible, & où l'on donne des fers à l'étranger avant de l'entendre, avant de savoir si l'acte dont on l'accuse est punissable, avant de savoir s'il l'a commis.

Il abandonne en soupirant sa chère solitude. Il n'a qu'un seul bien, mais précieux, des amis; il les fuit. Dans sa foiblesse il supporte un long voyage; il arrive & croit respirer dans une terre de liberté; il s'approche de sa Patrie, de cette Patrie dont il s'est tant vanté, qu'il a chérie & honorée : l'espoir d'y être accueilli le console de ses disgraces..... Que vais-je dire? Mon cœur se serre, ma main tremble, la plume en tombe; il faut se taire, & ne pas imiter le crime de Cham. Que ne puis-je dévorer en secret la plus amère de mes douleurs!

Et pourquoi tout cela? Je ne dis pas, sur quelle raison? Mais, sur quel prétexte? On ose m'accuser d'impiété! sans songer que le Livre où l'on la cherche est entre les mains de tout le

monde. Que ne donneroit-on point pour pouvoir ſupprimer cette pièce juſtificative, & dire qu'elle contient tout ce qu'on a feint d'y trouver ! Mais elle reſtera, quoi qu'on faſſe; & en y cherchant les crimes reprochés à l'Auteur, la poſtérité n'y verra dans ſes erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu.

J'éviterai de parler de mes contemporains; je ne veux nuire à perſonne. Mais l'Athée Spinoſa enſeignoit paiſiblement ſa doctrine; il faiſoit ſans obſtacle imprimer ſes Livres, on les débitoit publiquement; il vint en France, & il y fut bien reçu; tous les Etats lui étoient ouverts, par-tout il trouvoit protection ou du moins ſûreté; les Princes lui rendoient des honneurs, lui offroient des chaîres; il vécut & mourut tranquile, & même conſidéré. Aujourd'hui, dans le ſiècle tant célébré de la philoſophie, de la raiſon, de l'humanité; pour avoir propoſé avec circonſpection, même avec reſpect & pour l'amour du genre-humain, quelques doutes fondés ſur la gloire même de l'Etre ſuprême, le défenſeur de la cauſe de Dieu, flétri, proſcrit, pour-

ſuivi d'Etat en Etat, d'aſyle en aſyle, ſans égard pour ſon indigence, ſans pitié pour ſes infirmités, avec acharnement que n'éprouva jamais aucun malfaiteur, & qui ſeroit barbare, même contre un homme en ſanté, ſe voit interdire le feu & l'eau dans l'Europe preſque entière ; on le chaſſe du milieu des bois ; il faut toute la fermeté d'un Protecteur illuſtre & toute la bonté d'un Prince éclairé pour le laiſſer en paix au ſein des montagnes. Il eût paſſé le reſte de ſes malheureux jours dans les fers ; il eût péri, peut-être, dans les ſupplices, ſi, durant le premier vertige qui gagnoit les Gouvernemens, il ſe fût trouvé à la merci de ceux qui l'ont perſécuté.

Echappé aux bourreaux il tombe dans les mains des Prêtres ; ce n'eſt pas là ce que je donne pour étonnant : mais un homme vertueux qui a l'ame auſſi noble que la naiſſance, un illuſtre Archevêque qui devroit réprimer leur lâcheté, l'autoriſe ; il n'a pas honte, lui qui devroit plaindre les opprimés, d'en accabler un dans le fort de ſes diſgraces ; il lance, lui Prélat catholique un Mandement con-

tre un Auteur proteſtant ; il monte ſur ſon Tribunal pour examiner comme Juge la doctrine particuliere d'un hérétique ; & , quoiqu'il damne indiſtinctement quiconque n'eſt pas de ſon Egliſe, ſans permettre à l'accuſé d'errer à ſa mode , il lui preſcrit en quelque ſorte la route par laquelle il doit aller en Enfer. Auſſi-tôt le reſte de ſon Clergé s'empreſſe , s'évertue , s'acharne autour d'un ennemi qu'il croit terraſſé. Petits & grands , tout s'en mêle ; le dernier Cuiſtre vient trancher du capable ; il n'y a pas un ſot en petit collet, pas un chétif habitué de Paroiſſe qui, bravant à plaiſir celui contre qui ſont réunis leur Sénat & leur Evêque, ne veuille avoir la gloire de lui porter le dernier coup de pied.

Tout cela , Monſeigneur , forme un concours dont je ſuis le ſeul exemple ; & ce n'eſt pas tout ...... Voici, peut-être , une des ſituations les plus difficiles de ma vie ; une de celles où la vengeance & l'amour-propre ſont les plus aiſés à ſatisfaire , & permettent le moins à l'homme juſte d'être modéré. Dix lignes ſeulement , & je couvre mes perſécuteurs d'un ridicule

ineffaçable. Que le public ne peut-il ſavoir deux anecdotes, ſans que je les diſe ! Que ne connoît-il ceux qui ont médité ma ruine, & ce qu'ils ont fait pour l'exécuter ! Par quels mépriſables inſectes, par quels ténébreux moyens il verroit s'émouvoir les Puiſſances ! Quels levains il verroit s'échauffer par leur pourriture & mettre le Parlement en fermentation ! Par quelle riſible cauſe il verroit les Etats de l'Europe ſe liguer contre le fils d'un horloger ! Que je jouïrois avec plaiſir de ſa ſurpriſe, ſi je pouvois n'en être pas l'inſtrument !

Juſqu'ici ma plume, hardie à dire la vérité, mais pure de toute ſatyre, n'a jamais compromis perſonne ; elle a toujours reſpecté l'honneur des autres, même en défendant le mien. Irois-je, en la quittant, la ſouiller de médiſance, & la teindre des noirceurs de mes ennemis ? Non, laiſſons-leur l'avantage de porter leurs coups dans les ténèbres. Pour moi, je ne veux me défendre qu'ouvertement, & même je ne veux que me défendre. Il ſuffit pour cela de ce qui eſt ſû du public,

ou de ce qui peut l'être ſans que perſonne en ſoit offenſé.

Une choſe étonnante de cette eſpèce, & que je puis dire, eſt de voir l'intrépide Chriſtophe de Beaumont, qui ne ſait plier ſous aucune puiſſance ni faire aucune paix avec les Janſéniſtes, devenir, ſans le ſavoir, leur ſatellite & l'inſtrument de leur animoſité; de voir leur ennemi le plus irréconciliable ſévir contre moi pour avoir refuſé d'embraſſer leur parti, pour n'avoir point voulu prendre la plume contre les Jéſuites, que je n'aime pas, mais dont je n'ai point à me plaindre, & que je vois opprimés. Daignez, Monſeigneur, jetter les yeux ſur le ſixième Tome de la nouvelle Héloïſe, premiere édition; vous trouverez dans la note de la page 138 (*a*) la véritable ſource de tous mes malheurs. J'ai prédit dans cette note (car je me mêle auſſi quelquefois de prédire) qu'auſſi-tôt que les Janſéniſtes

---

(*a*) Page 282 de la nouvelle édition, faiſant le tome VI des Oeuvres; *note du Libraire.*

ſeroient les maîtres, ils ſeroient plus intolérans & plus durs que leurs ennemis. Je ne ſavois pas alors que ma propre hiſtoire vérifieroit ſi bien ma prédiction. Le fil de cette trame ne ſeroit pas difficile à ſuivre à qui ſauroit comment mon Livre a été déféré. Je n'en puis dire davantage ſans en trop dire, mais je pouvois au moins vous apprendre par quels gens vous avez été conduit ſans vous en douter.

Croira-t-on que, quand mon Livre n'eût point été déféré au Parlement, vous ne l'euſſiez pas moins attaqué? D'autres pourront le croire ou le dire; mais vous dont la conſcience ne ſait point ſouffrir le menſonge, vous ne le direz pas. Mon diſcours ſur l'inégalité a couru votre Diocèſe, & vous n'avez point donné de Mandement. Ma lettre à M. d'Alembert a couru votre Diocèſe, & vous n'avez point donné de Mandement. La nouvelle Héloïſe a couru votre Diocèſe, & vous n'avez point donné de Mandement. Cependant tous ces Livres, que vous avez lus, puiſque vous les jugez, reſpirent les mêmes maximes; les mêmes manières de penſer n'y ſont pas plus dé-

guiſées : ſi le ſujet ne les a pas rendu ſuſceptibles du même développement, elles gagnent en force ce qu'elles perdent en étendue, & l'on y voit la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard. Pourquoi donc n'avez-vous rien dit alors? Monſeigneur, votre troupeau vous étoit-il moins cher? Goûtoit-il moins mes Livres? Etoit-il moins expoſé à l'erreur? Non : mais il n'y avoit point alors de Jéſuites à proſcrire ; des traîtres ne m'avoient point encore enlacé dans leurs pièges ; la note fatale n'étoit point connue, & quand elle le fut, le Public avoit déja donné ſon ſuffrage au Livre : il étoit trop tard pour faire du bruit. On aima mieux différer, on attendit l'occaſion, on l'épia, on la ſaiſit, on s'en prévalut avec la fureur ordinaire aux dévots ; on ne parloit que de chaînes & de buchers ; mon Livre étoit le tocſin de l'Anarchie & la trompette de l'Athéiſme ; l'Auteur étoit un monſtre à étouffer ; on s'étonnoit qu'on l'eût ſi longtems laiſſé vivre. Dans cette rage univerſelle, vous eûtes honte de garder le ſilence : vous aimâtes mieux faire un acte de cruauté, que d'être accuſé de manquer de zèle,

&

& ſervir vos ennemis que d'eſſuyer leurs reproches. Voilà, Monſeigneur, convenez-en, le vrai motif de votre Mandement; & voilà, ce me ſemble, un concours de faits aſſez ſinguliers pour donner à mon ſort le nom de biſarre.

Il y a longtems qu'on a ſubſtitué des bienſéances d'état à la juſtice. Je ſais qu'il eſt des circonſtances malheureuſes qui forcent un homme public à ſévir malgré lui contre un bon Citoyen. Qui veut être modéré parmi des furieux s'expoſe à leur furie, & je comprends que, dans un déchaînement pareil à celui dont je ſuis la victime, il faut hurler avec les loups, ou riſquer d'être dévoré. Je ne me plains donc pas que vous ayez donné un Mandement contre mon Livre, mais je me plains que vous l'ayez donné contre ma perſonne avec auſſi peu d'honnêteté que de vérité; je me plains qu'autoriſant par votre propre langage celui que vous me reprochez d'avoir mis dans la bouche de l'inſpiré, vous m'accabliez d'injures qui, ſans nuire à ma cauſe, attaquent mon honneur ou plutôt le vôtre; je me

plains que de gaieté de cœur, ſans raiſon, ſans néceſſité, ſans reſpect, au moins pour mes malheurs, vous m'outragiez d'un ton ſi peu digne de votre caractère. Et que vous avois-je donc fait, moi qui parlai toujours de vous avec tant d'eſtime; moi qui tant de fois admirai votre inébranlable fermeté, en déplorant, il eſt vrai, l'uſage que vos préjugés vous en feſoient faire; moi qui toujours honorai vos mœurs, qui toujours reſpectai vos vertus, & qui les reſpecte encore, aujourd'hui que vous m'avez déchiré?

C'eſt ainſi qu'on ſe tire d'affaire quand on veut quereller & qu'on a tort. Ne pouvant réſoudre mes objections, vous m'en avez fait des crimes: vous avez cru m'avilir en me maltraitant, & vous vous êtes trompé; ſans affoiblir mes raiſons, vous avez intéreſſé les cœurs généreux à mes diſgraces; vous avez fait croire aux gens ſenſés qu'on pouvoit ne pas bien juger du Livre, quand on jugeoit ſi mal de l'Auteur.

Monſeigneur, vous n'avez été pour moi ni humain, ni généreux; &, non ſeulement vous pouviez l'être ſans

m'épargner aucune des choſes que vous avez dites contre mon ouvrage, mais elles n'en auroient fait que mieux leur effet. J'avoue auſſi que je n'avois pas droit d'exiger de vous ces vertus, ni lieu de les attendre d'un homme d'Egliſe. Voyons ſi vous avez été du moins équitable & juſte; car c'eſt un devoir étroit impoſé à tous les hommes, & les Sains mêmes n'en ſont pas diſpenſés.

Vous avez deux objets dans votre Mandement : l'un de cenſurer mon Livre; l'autre, de décrier ma perſonne. Je croirai vous avoir répondu, ſi je prouve que partout où vous m'avez réfuté, vous avez mal raiſonné, & que partout où vous m'avez inſulté, vous m'avez calomnié. Mais quand on ne marche que la preuve à la main; quand on eſt forcé par l'importance du ſujet & par la qualité de l'adverſaire à prendre une marche peſante & à ſuivre pied à pied toutes ſes cenſures, pour chaque mot il faut des pages; & tandis qu'une courte ſatyre amuſe, une longue défenſe ennuie. Cependant il faut que je me défende ou que je reſte chargé par vous des plus fauſſes

imputations. Je me défendrai donc: mais je défendrai mon honneur plûtôt que mon Livre. Ce n'eſt point la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard que j'examine, c'eſt le Mandement de l'Archevêque de Paris, & ce n'eſt que le mal qu'il dit de l'Editeur qui me force à parler de l'ouvrage. Je me rendrai ce que je me dois, parce que je le dois; mais ſans ignorer que c'eſt une poſition bien triſte que d'avoir à ſe plaindre d'un homme plus puiſſant que ſoi, & que c'eſt une bien fade lecture que la juſtification d'un innocent.

Le principe fondamental de toute morale, ſur lequel j'ai raiſonné dans tous mes Ecrits, & que j'ai développé dans ce dernier avec toute la clarté dont j'étois capable, eſt que l'homme eſt un être naturellement bon, aimant la juſtice & l'ordre; qu'il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain, & que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits. J'ai fait voir que l'unique paſſion qui naiſſe avec l'homme, ſavoir l'amour-propre, eſt une paſſion indifférente en elle-même au bien & au mal;

qu'elle ne devient bonne ou mauvaiſe que par accident & ſelon les circonſtances dans leſquelles elle ſe développe. J'ai montré que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui ſont point naturels ; j'ai dit la maniere dont ils naiſſent ; j'en ai, pour ainſi dire, ſuivi la généalogie, & j'ai fait voir comment, par l'altération ſucceſſive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils ſont.

J'ai encore expliqué ce que j'entendois par cette bonté originelle qui ne ſemble pas ſe déduire de l'indifférence au bien & au mal naturelle à l'amour de ſoi. L'homme n'eſt pas un être ſimple ; il eſt compoſé de deux ſubſtances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous & moi, & j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de ſoi n'eſt plus une paſſion ſimple ; mais elle a deux principes, ſavoir, l'être intelligent & l'être ſenſitif, dont le bien-être n'eſt pas le même. L'appétit des ſens tend à celui du corps, & l'amour de l'ordre à celui de l'ame. Ce dernier amour développé & rendu

actif porte le nom de confcience ; mais la confcience ne fe développe & n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'eft que par ces lumières qu'il parvient à connoître l'ordre , & ce n'eft que quand il le connoît que fa confcience le porte à l'aimer. La confcience eft donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé, & qui n'a point vû fes rapports. Dans cet état l'homme ne connoît que lui ; il ne voit fon bien-être oppofé ni conforme à celui de perfonne ; il ne hait ni n'aime rien ; borné au feul inftinct phyfique, il eft nul , il eft bête ; c'eft ce que j'ai fait voir dans mon difcours fur l'inégalité.

Quand , par un développement dont j'ai montré le progrès , les hommes commencent à jetter les yeux fur leurs femblables, ils commencent auffi à voir leurs rapports & les rapports des chofes , à prendre des idées de convenance, de juftice & d'ordre ; le beau moral commence à leur devenir fenfible & la confcience agit. Alors ils ont des vertus ; & s'ils ont auffi des vices, c'eft parce que leurs intérêts fe croifent & que leur ambition s'éveille, à mefure que leurs lumières s'étendent.

Mais tant qu'il y a moins d'oppoſition d'intérêts que de concours de lumières, les hommes ſont eſſentiellement bons. Voilà le ſecond état.

Quand enfin tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent, quand l'amour de ſoi mis en fermentation devient amour-propre, que l'opinion, rendant l'Univers entier néceſſaire à chaque homme, les rend tous ennemis nés les uns des autres & fait que nul ne trouve ſon bien que dans le mal d'autrui : alors la conſcience, plus foible que les paſſions exaltées, eſt étouffée par elles, & ne reſte plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour ſe tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir ſacrifier ſes intérêts à ceux du public, & tous mentent. Nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le ſien ; auſſi cet accord eſt-il l'objet du vrai politique qui cherche à rendre les peuples heureux & bons. Mais c'eſt ici que je commence à parler une langue étrangère, auſſi peu connue des Lecteurs que de vous.

Voilà, Monſeigneur, le troiſième & dernier terme, au-delà duquel rien

ne reſte à faire, & voilà comment, l'homme étant bon, les hommes deviennent méchans. C'eſt à chercher comment il faudroit s'y prendre pour les empêcher de devenir tels, que j'ai conſacré mon Livre. Je n'ai pas affirmé que dans l'ordre actuel la choſe fût abſolument poſſible; mais j'ai bien affirmé & j'affirme encore, qu'il n'y a, pour en venir à bout, d'autres moyens que ceux que j'ai propoſés.

Là-deſſus vous dites que mon plan d'éducation, (*b*) *loin de s'accorder avec le Chriſtianiſme, n'eſt pas même propre à faire des Citoyens ni des hommes;* & votre unique preuve eſt de m'oppoſer le péché originel. Monſeigneur, il n'y a d'autre moyen de ſe délivrer du péché originel & de ſes effets, que le baptême. D'où il ſuivroit, ſelon vous, qu'il n'y auroit jamais eu de Citoyens ni d'hommes que des Chrétiens. Ou niez cette conſéquence, ou convenez que vous avez trop prouvé.

Vous tirez vos preuves de ſi haut

(*b*) *Mandement* in-4°., page 5. in-12., pag. x.

que vous me forcez d'aller auſſi chercher loin mes réponſes. D'abord il s'en faut bien, ſelon moi, que cette doctrine du péché originel, ſujette à des difficultés ſi terribles, ſoit contenue dans l'Ecriture ni ſi clairement, ni ſi durement qu'il a plu au rhéteur Auguſtin & à nos Théologiens de la bâtir; & le moyen de concevoir que Dieu crée tant d'ames innocentes & pures, tout exprès pour les joindre à des corps coupables, pour leur y faire contracter la corruption morale, & pour les condamner toutes à l'enfer, ſans autre crime que cette union qui eſt ſon ouvrage? Je ne dirai pas ſi (comme vous vous en vantez) vous éclairciſſez par ce ſyſtême le myſtère de notre cœur, mais je vois que vous obſcurciſſez beaucoup la juſtice & la bonté de l'Etre ſuprême. Si vous levez une objection, c'eſt pour en ſubſtituer de cent fois plus fortes.

Mais au fond que fait cette doctrine à l'Auteur d'Emile? Quoiqu'il ait cru ſon livre utile au genre-humain, c'eſt à des Chrétiens qu'il l'a deſtiné; c'eſt à des hommes lavés du péché originel

& de ſes effets, du moins quant à l'ame, par le Sacrement établi pour cela. Selon cette même doctrine, nous avons tous dans notre enfance recouvré l'innocence primitive; nous ſommes tous ſortis du baptême auſſi ſaints de cœur qu'Adam ſortit de la main de Dieu. Nous avons, direz-vous, contracté de nouvelles ſouillures : mais puiſque nous avons commencé par en être délivrés, comment les avons-nous derechef contractées ? Le ſang de Chriſt n'eſt-il donc pas encore aſſez fort pour effacer entièrement la tache ? ou bien ſeroit-elle un effet de la corruption naturelle de notre chair ? comme ſi, même indépendemment du péché originel, Dieu nous eût créé corrompus, tout exprès pour avoir le plaiſir de nous punir ! Vous attribuez au péché originel les vices des peuples que vous avouez avoir été délivrés du péché originel; puis vous me blâmez d'avoir donné une autre origine à ces vices. Eſt-il juſte de me faire un crime de n'avoir pas auſſi mal raiſonné que vous ?

On pourroit, il eſt vrai, me dire

que ces effets que j'attribue au baptême (*c*) ne paroiſſent par nul ſigne extérieur ; qu'on ne voit pas les Chrétiens moins enclins au mal que les Infidèles ; au lieu que, ſelon moi, la malice infuſe du péché devroit ſe marquer dans ceux-ci par des différences ſenſibles. Avec les ſecours que vous avez dans la morale évangélique, outre le baptême, tous les Chrétiens, pourſuivroit-on, devroient être des Anges ; & les Infidèles, outre leur corruption originelle, livrés à leurs

---

(*c*) Si l'on diſoit, avec le Docteur Thomas Burnet, que la corruption & la mortalité de la race humaine, ſuite du péché d'Adam, fut un effet naturel du fruit défendu ; que cet aliment contenoit des ſucs venimeux qui dérangèrent toute l'économie animale, qui irritèrent les paſſions, qui affoiblirent l'entendement, & qui portèrent partout les principes du vice & de la mort : alors il faudroit convenir que la nature du remède devant ſe rapporter à celle du mal, le baptême devroit agir phyſiquement ſur le corps de l'homme, lui rendre la conſtitution qu'il avoit dans l'état d'innocence, &, ſinon l'immortalité qui en dépendoit, du moins tous les effets moraux de l'économie animale rétablie.

cultes erronés, devroient être des Démons. Je conçois que cette difficulté preſſée pourroit devenir embarraſſante: car que répondre à ceux qui me feroient voir que, relativement au genre-humain, l'effet de la rédemption faite à ſi haut prix, ſe réduit à-peu-près à rien ?

Mais, Monſeigneur, outre que je ne crois point qu'en bonne Théologie on n'ait pas quelque expédient pour ſortir de-là; quand je conviendrois que le baptême ne remédie point à la corruption de notre nature, encore n'en auriez-vous pas raiſonné plus ſolidement. Nous ſommes, dites-vous, pécheurs à cauſe du péché de notre premier père; mais notre premier père pourquoi fut-il pécheur lui-même ? Pourquoi la même raiſon par laquelle vous expliquerez ſon péché, ne ſeroit-elle pas applicable à ſes deſcendans ſans le péché originel, & pourquoi faut-il que nous imputions à Dieu une injuſtice, en nous rendant pécheurs & puniſſables par le vice de notre naiſſance, tandis que notre premier père fut pécheur & puni comme nous ſans cela ? Le péché originel explique tout,

excepté ſon principe, & c'eſt ce principe qu'il s'agit d'expliquer.

Vous avancez que, par mon principe à moi, (*d*) *l'on perd de vûe le rayon de lumière qui nous fait connoître le myſtère de notre propre cœur ;* & vous ne voyez pas que ce principe, bien plus univerſel, éclaire même la faute du premier homme (*e*), que le

---

(*d*) *Mandement*, in-4°., page 5. in-12., page xi.

(*e*) Regimber contre une défenſe inutile & arbitraire eſt un penchant naturel, mais qui, loin d'être vicieux en lui-même, eſt conforme à l'ordre des choſes & à la bonne conſtitution de l'homme ; puiſqu'il ſeroit hors d'état de ſe conſerver, s'il n'avoit un amour très-vif pour lui-même & pour le maintien de tous ſes droits, tels qu'il les a reçus de la nature. Celui qui pourroit tout, ne voudroit que ce qui lui ſeroit utile ; mais un être foible dont la loi reſtreint & limite encore le pouvoir, perd une partie de lui-même, & reclame en ſon cœur ce qui lui eſt ôté. Lui faire un crime de cela, ſeroit lui en faire un d'être lui & non pas un autre ; ce ſeroit vouloir en même tems qu'il fût & qu'il ne fût pas. Auſſi l'ordre enfreint par Adam me paroît-il moins une véritable défenſe qu'un avis paternel ; c'eſt un avertiſſement de s'abſtenir d'un fruit pernicieux qui donne la

vôtre laiſſe dans l'obſcurité. Vous ne ſavez voir que l'homme dans les mains du Diable, & moi je vois comment il y eſt tombé; la cauſe du mal eſt,

---

mort. Cette idée eſt aſſurément plus conforme à celle qu'on doit avoir de la bonté de Dieu & même au texte de la Genèſe, que celle qu'il plaît aux Docteurs de nous preſcrire : car quant à la menace de la double mort, on a fait voir que ce mot *morte morieris* n'a pas l'emphaſé qu'ils lui prêtent, & n'eſt qu'un hébraïſme employé en d'autres endroits où cette emphaſe ne peut avoir lieu.

Il y a, de plus, un motif ſi naturel d'indulgence & de commiſération dans la ruſe du tentateur & dans la ſéduction de la femme, qu'à conſidérer dans toutes ſes circonſtances le péché d'Adam, l'on n'y peut trouver qu'une faute des plus légères. Cependant, ſelon eux, quelle effroyable punition ! Il eſt même impoſſible d'en concevoir une plus terrible ; car quel châtiment eût pu porter Adam pour les plus grands crimes, que d'être condamné, lui & toute ſa race, à la mort, en ce monde, & à paſſer l'éternité dans l'autre dévorés des feux de l'enfer ? Eſt-ce là la peine impoſée par le Dieu de miſéricorde à un pauvre malheureux pour s'être laiſſé tromper ? Que je hais la décourageante doctrine de nos durs Théologiens ! Si j'étois un moment tenté de l'admettre, c'eſt alors que je croirois blaſphémer.

ſelon vous, la nature corrompue, & cette corruption même eſt un mal dont il falloit chercher la cauſe. L'homme fut créé bon; nous en convenons, je crois, tous les deux: mais vous dites qu'il eſt méchant, parce qu'il a été méchant; & moi je montre comment il a été méchant. Qui de nous, à votre avis, remonte le mieux au principe?

Cependant vous ne laiſſez pas de triompher à votre aiſe, comme ſi vous m'aviez terraſſé. Vous m'oppoſez comme une objection inſoluble (*f*) *ce mélange frappant de grandeur & de baſſeſſe, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice*, qui ſe trouve en nous. *Etonnant contraſte*, ajoûtez-vous, *qui déconcerte la philoſophie payenne, & la laiſſe errer dans de vaines ſpéculations!*

Ce n'eſt pas une vaine ſpéculation que la théorie de l'homme, lorſqu'elle ſe fonde ſur la nature, qu'elle marche à l'appui des faits par des con-

(*f*) *Mandement*, in-4°., pag. 6. in-12., p. xi.

séquences bien liées, & qu'en nous menant à la source des passions, elle nous apprend à régler leur cours. Que si vous appellez philosophie payenne la profession de foi du Vicaire Savoyard, je ne puis répondre à cette imputation, parce que je n'y comprends rien (g), mais je trouve plaisant que vous empruntiez presque ses propres termes, (h) pour dire qu'il n'explique pas ce qu'il a le mieux expliqué.

Permettez, Monseigneur, que je remette sous vos yeux la conclusion que vous tirez d'une objection si bien discutée, & successivement toute la tirade qui s'y rapporte.

(i) *L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de*

(g) A moins qu'elle ne se rapporte à l'accusation que m'intente M de Beaumont dans la suite, d'avoir admis plusieurs Dieux.

(h) Emile, *Tome III*, *pag. 68 & 69*, *première édition.*

(i) *Mandement*, in-4°., p. 6. in-12., p. xi.

vertu,

vertu, de ſageſſe, de vigilance, & ſi, durant tout le cours de ſa vie, il ne faiſoit lui-même, ſous la protection & avec les graces de ſon Dieu, des efforts puiſſans & continuels ?

C'eſt-à-dire : *nous voyons que les hommes ſont méchans, quoiqu'inceſſamment tyranniſés dès leur enfance. Si donc on ne les tyranniſoit pas dès ce tems-là, comment parviendroit-on à les rendre ſages ; puiſque, même en les tyranniſant ſans ceſſe, il eſt impoſſible de les rendre tels ?*

Nos raiſonnemens ſur l'éducation pourront devenir plus ſenſibles, en les appliquant à un autre ſujet.

Suppoſons, Monſeigneur, que quelqu'un vînt tenir ce diſcours aux hommes.

» Vous vous tourmentez beaucoup
» pour chercher des Gouvernemens
» équitables, & pour vous donner de
» bonnes loix. Je vais premièrement
» vous prouver que ce ſont vos Gou-
» vernemens-mêmes qui font les maux
» auxquels vous prétendez remédier
» par eux. Je vous prouverai, de plus,
» qu'il eſt impoſſible que vous ayez
» jamais ni de bonnes loix ni des Gou-

» vernemens équitables ; & je vais
» vous montrer enſuite le vrai moyen
» de prévenir, ſans Gouvernemens &
» ſans Loix, tous ces maux dont vous
» vous plaignez. «

Suppoſons qu'il expliquât après cela ſon ſyſtême & propoſât ſon moyen prétendu. Je n'examine point ſi ce ſyſtême ſeroit ſolide & ce moyen praticable. S'il ne l'étoit pas, peut-être ſe contenteroit-on d'enfermer l'Auteur avec les foux, & on lui rendroit juſtice : mais ſi malheureuſement il l'étoit, ce ſeroit bien pis, & vous concevez, Monſeigneur, ou d'autres concevront pour vous, qu'il n'y auroit pas aſſez de buchers & de roues pour punir l'infortuné d'avoir eu raiſon. Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici.

Quel que fût le ſort de cet homme, il eſt ſûr qu'un déluge d'écrits viendroit fondre ſur le ſien. Il n'y auroit pas un Grimaud qui, pour faire ſa cour aux Puiſſances, & tout fier d'imprimer avec privilége du Roi, ne vînt lancer ſur lui ſa brochure & ſes injures, & ne ſe vantât d'avoir réduit au ſilence celui qui n'auroit pas daigné répondre, ou qu'on auroit empêché de parler.

Mais ce n'eſt pas encore de cela qu'il s'agit.

Suppoſons, enfin, qu'un homme grave, & qui auroit ſon intérêt à la choſe, crût devoir auſſi faire comme les autres, & parmi beaucoup de déclamations & d'injures s'aviſât d'argumenter ainſi : *Quoi, malheureux ! vous voulez anéantir les Gouvernemens & les Loix, tandis que les Gouvernemens & les Loix ſont le ſeul frein du vice, & ont bien de la peine encore à le contenir. Que ſeroit-ce, grand Dieu ! ſi nous ne les avions plus ? Vous nous ôtez les gibets & les roues ; vous voulez établir un brigandage public. Vous êtes un homme abominable.*

Si ce pauvre homme oſoit parler, il diroit, ſans doute : » Très-Excellent » Seigneur, votre Grandeur fait une » pétition de principe. Je ne dis point » qu'il ne faut pas réprimer le vice, » mais je dis qu'il vaut mieux l'em- » pêcher de naître. Je veux pourvoir » à l'inſuffiſance des Loix, & vous » m'alléguez l'inſuffiſance des Loix. » Vous m'accuſez d'établir les abus, » parce qu'au-lieu d'y remédier j'aime » mieux qu'on les prévienne. Quoi !

» s'il étoit un moyen de vivre tou-
» jours en ſanté, faudroit-il donc le
» proſcrire, de peur de rendre les
» Médecins oiſifs? Votre Excellence
» veut toujours voir des gibets & des
» roues, & moi je voudrois ne plus
» voir de malfaiteurs : avec tout le
» reſpect que je lui dois, je ne crois
» pas être un homme abominable «.

Hélas ! M. T. C. F. malgré les principes de l'éducation la plus ſaine & la plus vertueuſe, malgré les promeſſes les plus magnifiques de la Religion & les menaces les plus terribles, les écarts de la Jeuneſſe ne ſont encore que trop fréquens, trop multipliés. J'ai prouvé que cette éducation, que vous appellez la plus ſaine, étoit la plus inſenſée; que cette éducation, que vous appellez la plus vertueuſe, donnoit aux enfans tous leurs vices; j'ai prouvé que toute la gloire du paradis les tentoit moins qu'un morceau de ſucre, & qu'ils craignoient beaucoup plus de s'ennuyer à Vêpres que de brûler en enfer; j'ai prouvé que les écarts de la Jeuneſſe qu'on ſe plaint de ne pouvoir réprimer par ces moyens, en étoient l'ouvrage. *Dans quelles erreurs, dans quels excès,*

abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas ? La Jeunesse ne s'égare jamais d'elle-même : toutes ses erreurs lui viennent d'être mal conduite. Les camarades & les maitresses achevent ce qu'ont commencé les Prêtres & les Précepteurs ; j'ai prouvé cela. *C'est un torrent qui se déborde malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées : que seroit-ce donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots, & ne rompoit ses efforts ?* Je pourrois dire : *c'est un torrent qui renverse vos impuissantes digues & brise tout. Elargissez son lit & le laissez courir sans obstacle ; il ne fera jamais de mal.* Mais j'ai honte d'employer dans un sujet aussi sérieux ces figures de Collége, que chacun applique à sa fantaisie, & qui ne prouvent rien d'aucun côté.

Au reste, quoique, selon vous, les écarts de la Jeunesse ne soient encore que trop fréquens, trop multipliés, à cause de la pente de l'homme au mal, il paroît qu'à tout prendre vous n'êtes pas trop mécontent d'elle ; que vous vous complaisez assez dans l'éducation saine & vertueuse que lui donnent ac-

tuellement vos maîtres pleins de vertu, de ſageſſe & de vigilance ; que, ſelon vous, elle perdroit beaucoup à être élevée d'une autre manière ; & qu'au fond vous ne penſez pas de ce ſiècle, *la lie des ſiècles*, tout le mal que vous affectez d'en dire à la tête de vos Mandemens.

Je conviens qu'il eſt ſuperflu de chercher de nouveaux plans d'éducation, quand on eſt ſi content de celle qui exiſte : mais convenez auſſi, Monſeigneur, qu'en ceci vous n'êtes pas difficile. Si vous euſſiez été auſſi coulant en matière de doctrine, votre Diocèſe eût été agité de moins de troubles ; l'orage que vous avez excité, ne fût point retombé ſur les Jéſuites ; je n'en aurois point été écraſé par compagnie ; vous fuſſiez reſté plus tranquille, & moi auſſi.

Vous avouez que, pour réformer le monde autant que le permettent la foibleſſe, &, ſelon vous, la corruption de notre nature, il ſuffiroit d'obſerver, ſous la direction & l'impreſſion de la grace, les premiers rayons de la raiſon humaine, de les ſaiſir avec ſoin, & de

les diriger vers la route qui conduit à la vérité. (*k*) *Par-là*, continuez-vous, *ces esprits, encore exempts de préjugés, seroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs, encore exempts des grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus.* Nous sommes donc d'accord sur ce point ; car je n'ai pas dit autre chose. Je n'ai pas ajoûté, j'en conviens, qu'il fallût faire élever les enfans par des Prêtres ; même je ne pensois pas que cela fût nécessaire pour en faire des Citoyens & des hommes ; & cette erreur, si c'en est une, commune à tant de Catholiques, n'est pas un si grand crime à un Protestant. Je n'examine pas si dans votre pays les Prêtres eux-mêmes passent pour de si bons Citoyens ; mais comme l'éducation de la génération présente est leur ouvrage, c'est entre vous d'un côté, & vos anciens Mandemens de l'autre, qu'il faut décider si leur lait spirituel lui a si bien profité, s'il en a fait de si grands saints, (*l*) *vrais adorateurs de Dieu*, &

(*k*) *Mandement*, in-4°., p. 5., in-12., p. x.
(*l*) *Ibid.*

de ſi grands hommes, *dignes d'être la reſſource & l'ornement de la patrie.* Je puis ajoûter une obſervation qui devroit frapper tous les bons François, & vous-même comme tel; c'eſt que de tant de Rois qu'a eu votre Nation, le meilleur eſt le ſeul que n'ont point élevé les Prêtres.

Mais qu'importe tout cela, puiſque je ne leur ai point donné l'excluſion? qu'ils élevent la Jeuneſſe, s'ils en ſont capables; je ne m'y oppoſe pas: & ce que vous dites là-deſſus (*m*) ne fait rien contre mon Livre. Prétendriez-vous que mon plan fût mauvais, par cela ſeul qu'il peut convenir à d'autres qu'aux gens d'Egliſe?

Si l'homme eſt bon par ſa nature, comme je crois l'avoir démontré, il s'enſuit qu'il demeure tel tant que rien d'étranger à lui ne l'altere; & ſi les hommes ſont méchans, comme ils ont pris peine à me l'apprendre, il s'enſuit que leur méchanceté leur vient d'ailleurs: fermez donc l'entrée au vice, & le cœur humain ſera toujours bon.

(*m*) *Mandement*, in-4°., p. 5., in-12., p. x.

Sur ce principe, j'établis l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt la ſeule bonne ; je fais voir comment toute éducation poſitive ſuit, de quelque manière qu'on s'y prenne, une route oppoſée à ſon but ; & je montre comment on tend au même but, & comment on y arrive par le chemin que j'ai tracé.

J'appelle éducation poſitive celle qui tend à former l'eſprit avant l'âge, & à donner à l'enfant la connoiſſance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les organes, inſtrumens de nos connoiſſances, avant de nous donner ces connoiſſances & qui prépare à la raiſon par l'exercice des ſens. L'éducation négative n'eſt pas oiſive, tant s'en faut. Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices ; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préſerve de l'erreur. Elle diſpoſe l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai quand il eſt en état de l'entendre, & au bien quand il eſt en état de l'aimer.

Cette marche vous déplaît & vous choque ; il eſt aiſé de voir pourquoi. Vous commencez par calomnier les in-

tentions de celui qui la propoſe. Selon vous, cette oiſiveté de l'ame m'a paru néceſſaire pour la diſpoſer aux erreurs que je lui voulois inculquer. On ne ſait pourtant pas trop quelle erreur veut donner à ſon éleve celui qui ne lui apprend rien avec plus de ſoin qu'à ſentir ſon ignorance & à ſavoir qu'il ne ſait rien. Vous convenez que le jugement a ſes progrès & ne ſe forme que par degrès. *Mais s'enſuit-il*, (*n*) ajoûtez-vous, *qu'à l'age de dix ans un enfant ne connoiſſe pas la différence du bien & du mal, qu'il confonde la ſageſſe avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice?* Tout cela s'enſuit, ſans doute, ſi à cet age le jugement n'eſt pas développé. *Quoi!* pourſuivez-vous, *il ne ſentira pas qu'obéir à ſon père eſt un bien, que lui déſobéir eſt un mal?* Bien-loin de-là; je ſoutiens qu'il ſentira, au contraire, en quittant le jeu pour aller étudier ſa leçon, qu'obéir à ſon père eſt un mal, & que lui déſobéir eſt un bien, en volant quelque fruit défendu. Il ſentira auſſi, j'en con-

(*n*) *Mandement*, in-4°., p. 7., in-12., p. xiv.

viens, que c'eſt un mal d'être puni & un bien d'être récompenſé; & c'eſt dans la balance de ces biens & de ces maux contradictoires que ſe regle ſa prudence enfantine. Je crois avoir démontré cela mille fois dans mes deux premiers volumes, & ſurtout dans le dialogue du maître & de l'enfant ſur ce qui eſt mal (*o*). Pour vous, Monſeigneur, vous réfutez mes deux volumes en deux lignes, & les voici. (*p*) *Le prétendre, M. T. C. F. c'eſt calomnier la nature humaine, en lui attribuant une ſtupidité qu'elle n'a point.* On ne ſauroit employer une réfutation plus tranchante, ni conçue en moins de mots. Mais cette ignorance, qu'il vous plaît d'appeller ſtupidité, ſe trouve conſtamment dans tout eſprit gêné dans des organes imparfaits, ou qui n'a pas été cultivé; c'eſt une obſervation facile à faire & ſenſible à tout le monde. Attribuer cette ignorance à la nature humaine, n'eſt donc pas la calomnier; & c'eſt vous qui l'avez calomniée en lui im-

---

[*o*] Emile, *Tome* I, *pag.* 189.
(*p*) *Mandement*, in-4°., p. 7., in-12., p. xiv.

putant une malignité qu'elle n'a point.

Vous dites encore ; (*q*) *Ne vouloir enſeigner la ſageſſe à l'homme que dans le tems qu'il ſera dominé par la fougue des paſſions naiſſantes, n'eſt-ce pas la lui préſenter dans le deſſein qu'il la rejette?* Voilà derechef une intention que vous avez la bonté de me prêter, & qu'aſſurément nul autre que vous ne trouvera dans mon Livre. J'ai montré, premièrement, que celui qui ſera élevé comme je veux ne ſera pas dominé par les paſſions dans le tems que vous dites. J'ai montré encore comment les leçons de la ſageſſe pouvoient retarder le développement de ces mêmes paſſions. Ce ſont les mauvais effets de votre éducation que vous imputez à la mienne, & vous m'objectez les défauts que je vous apprends à prévenir. Juſqu'à l'adoleſcence j'ai garanti des paſſions le cœur de mon éleve, & quand elles ſont prêtes à naître, j'en recule encore le progrès par des ſoins propres à les réprimer. Plutôt, les leçons de la ſageſſe ne ſignifient rien

(*q*) *Mandement*, in-4°., p. 9., in-12., p. xvii.

pour l'enfant, hors d'état d'y prendre intérêt & de les entendre; plus tard, elles ne prennent plus ſur un cœur déja livré aux paſſions. C'eſt au ſeul moment que j'ai choiſi qu'elles ſont utiles: ſoit pour l'armer ou pour le diſtraire, il importe également qu'alors le jeune homme en ſoit occupé.

Vous dites: (r) *Pour trouver la Jeuneſſe plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle ſoit dénuée de tout principe de Religion.* La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que je veux qu'elle ait une Religion, & que je ne lui veux rien apprendre dont ſon jugement ne ſoit en état de ſentir la vérité. Mais moi, Monſeigneur, ſi je diſois: *Pour trouver la Jeuneſſe plus docile aux leçons qu'on lui prépare, on a grand ſoin de la prendre avant l'âge de raiſon*; ferois-je un raiſonnement plus mauvais que le vôtre, & feroit-ce un préjugé bien favorable à ce que vous faites apprendre aux enfans? Selon vous, je choiſis l'âge de raiſon pour inculquer l'erreur;

(r) *Mandement*, in-4°., pag. 7., in-12. pag. xiv.

& vous, vous prévenez cet âge pour enſeigner la vérité. Vous vous preſſez d'inſtruire l'enfant avant qu'il puiſſe diſcerner le vrai du faux ; & moi j'attends, pour le tromper, qu'il ſoit en état de le connoître. Ce jugement eſt-il naturel ? Et lequel paroît chercher à ſéduire, de celui qui ne veut parler qu'à des hommes, ou de celui qui s'adreſſe aux enfans ?

Vous me cenſurez d'avoir dit & montré que tout enfant qui croit en Dieu eſt idolâtre ou anthropomorphite, & vous combattez cela en diſant (ſ) qu'on ne peut ſuppoſer ni l'un ni l'autre d'un enfant qui a reçu une éducation Chrétienne. Voilà ce qui eſt en queſtion ; reſte à voir la preuve. La mienne eſt que l'éducation la plus Chrétienne ne ſauroit donner à l'enfant l'entendement qu'il n'a pas, ni détacher ſes idées des Etres matériels, au deſſus deſquels tant d'hommes ne ſauroient élever les leurs. J'en appelle, de plus, à l'expérience : j'exhorte chacun des lecteurs

---

[ſ] *Mandement*, in-4°., pag. 7., in-12., pag. xiv.

à consulter sa mémoire, & à se rappeller si, lorsqu'il a cru en Dieu étant enfant, il ne s'en est pas toujours fait quelque image. Quand vous lui dites que *la Divinité n'est rien de ce qui peut tomber sous les sens*; ou son esprit troublé n'entend rien, ou il entend qu'elle n'est rien. Quand vous lui parlez d'*une intelligence infinie*, il ne sait ce que c'est qu'*intelligence*, & il sait encore moins ce que c'est qu'*infini*. Mais vous lui ferez répéter après vous les mots qu'il vous plaira de lui dire; vous lui ferez même ajoûter, s'il le faut, qu'il les entend; car cela ne coûte guère, & il aime encore mieux dire qu'il les entend que d'être grondé ou puni. Tous les Anciens, sans excepter les Juifs, se sont représenté Dieu corporel, & combien de Chrétiens, sur-tout de Catholiques, sont encore aujourd'hui dans ce cas-là! Si vos enfans parlent comme des hommes, c'est parce que les hommes sont encore enfans. Voilà pourquoi les mystères entassés ne coûtent plus rien à personne; les termes en sont tout aussi faciles à prononcer que d'autres. Une des commodités du Christianisme moderne est de s'être

fait un certain jargon de mots ſans idées, avec leſquels on ſatisfait à tout, hors à la raiſon.

Par l'examen de l'intelligence qui mène à la connoiſſance de Dieu, je trouve qu'il n'eſt pas raiſonnable de croire cette connoiſſance (*t*) *toujours néceſſaire au ſalut*. Je cite en exemple les inſenſés, les enfans, & je mets dans la même claſſe les hommes dont l'eſprit n'a pas acquis aſſez de lumières pour comprendre l'exiſtence de Dieu. Vous dites là-deſſus : (*u*) *Ne ſoyons point ſurpris que l'Auteur d'Emile remette à un tems ſi reculé la connoiſſance de l'exiſtence de Dieu ; il ne la croit pas néceſſaire au ſalut*. Vous commencez, pour rendre ma propoſition plus dure, par ſupprimer charitablement le mot *toujours*, qui non ſeulement la modifie, mais qui lui donne un autre ſens, puiſque, ſelon ma phraſe, cette connoiſſance eſt ordinairement néceſſaire au ſalut ; & qu'elle ne le feroit jamais, ſelon la

[*t*] Emile, *Tome II*, *pag.* 352, 353.

[*u*] *Mandement*, in-4°., pag. 9., in-12., pag. xviii.

phraſe

phrase que vous me prêtez. Après cette petite falsification, vous poursuivez ainsi.

» Il est clair «, *dit-il par l'organe* » *d'un personnage chimérique*, « il est » clair que tel homme parvenu jusqu'à » la vieillesse sans croire en Dieu, ne » sera pas pour cela privé de sa pré- » sence dans l'autre «, (vous avez omis le mot de *vie* ;) » si son aveu- » glement n'a pas été volontaire ; & » je dis qu'il ne l'est pas toujours. »

Avant de transcrire ici votre remarque, permettez que je fasse la mienne. C'est que ce personnage prétendu chimérique, c'est moi-même, & non le Vicaire ; que ce passage que vous avez cru être dans la profession de foi n'y est point, mais dans le corps même du Livre. Monseigneur, vous lisez bien légèrement, vous citez bien négligemment les Ecrits que vous flétrissez si durement ; je trouve qu'un homme en place qui censure devroit mettre un peu plus d'examen dans ses jugemens. Je reprends à présent votre texte.

Remarquez, M. T. C. F. qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvû de l'usage de sa raison ; mais

uniquement de celui dont la raiſon ne ſeroit point aidée de l'inſtruction. Vous affirmez enſuite (*x*) qu'*une telle prétention eſt ſouverainement abſurde. St. Paul aſſure qu'entre les Philoſophes payens pluſieurs ſont parvenus par les ſeules forces de la raiſon à la connoiſſance du vrai Dieu ;* & là-deſſus vous tranſcrivez ſon paſſage.

Monſeigneur, c'eſt ſouvent un petit mal de ne pas entendre un Auteur qu'on lit, mais c'en eſt un grand quand on le réfute, & un très-grand quand on le diffame. Or vous n'avez point entendu le paſſage de mon Livre que vous attaquez ici, de même que beaucoup d'autres. Le Lecteur jugera ſi c'eſt ma faute ou la vôtre quand j'aurai mis le paſſage entier ſous ſes yeux.

» Nous tenons « (Les Réformés) »
» que nul enfant mort avant l'âge de
» raiſon ne ſera privé du bonheur éter-
» nel. Les Catholiques croient la mê-
» me choſe de tous les enfans qui ont
» reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient

(*x*) *Mandement*, in-4°., pag. 10., in-12., pag. xviij.

» jamais entendu parler de Dieu. Il y
» a donc des cas où l'on peut être ſauvé
» ſans croire en Dieu, & ces cas ont
» lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la
» démence, quand l'eſprit humain eſt
» incapable des opérations néceſſaires
» pour reconnoître la Divinité. Toute
» la différence que je vois ici entre vous
» & moi, eſt que vous prétendez que
» les enfans ont à ſept ans cette capa-
» cité, & que je ne la leur accorde pas
» même à quinze. Que j'aye tort ou
» raiſon, il ne s'agit pas ici d'un ar-
» ticle de foi, mais d'une ſimple ob-
» ſervation d'hiſtoire naturelle.

» Par le même principe, il eſt clair
» que tel homme, parvenu juſqu'à la
» vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera
» pas pour cela privé de ſa préſence
» dans l'autre vie, ſi ſon aveuglement
» n'a pas été volontaire; & je dis qu'il
» ne l'eſt pas toujours. Vous en con-
» venez pour les inſenſés qu'une ma-
» ladie prive de leurs facultés ſpirituel-
» les, mais non de leur qualité d'hom-
» mes, ni, par conſéquent, du droit
» aux bienfaits de leur créateur. Pour-
» quoi donc n'en pas convenir auſſi
» pour ceux qui, ſéqueſtrés de toute

» ſociété dès leur enfance, auroient
» mené une vie abſolument ſauvage,
» privés des lumières qu'on n'acquiert
» que dans le commerce des hommes?
» Car il eſt d'une impoſſibilité démon-
» trée qu'un pareil ſauvage pût jamais
» élever ſes réflexions juſqu'à la con-
» noiſſance du vrai Dieu. La raiſon
» nous dit qu'un homme n'eſt puniſ-
» ſable que pour les fautes de ſa vo-
» lonté, & qu'une ignorance invin-
» cible ne lui ſauroit être imputée à
» crime. D'où il ſuit que devant la juſ-
» tice éternelle, tout homme qui croi-
» roit s'il avoit les lumières néceſſaires
» eſt réputé croire, & qu'il n'y aura
» d'incrédules punis que ceux dont le
» cœur ſe ferme à la vérité «. *Emile T. II. pag. 352 & ſuiv.*

Voilà mon paſſage entier, ſur lequel votre erreur ſaute aux yeux. Elle conſiſte en ce que vous avez entendu ou fait entendre que, ſelon moi, il falloit avoir été inſtruit de l'exiſtence de Dieu pour y croire. Ma penſée eſt fort différente. Je dis qu'il faut avoir l'entendement développé & l'eſprit cultivé juſqu'à certain point pour être en état de comprendre les preuves de l'exiſ-

tence de Dieu, & ſurtout pour les trouver de ſoi-même ſans en avoir jamais entendu parler. Je parle des hommes barbares ou ſauvages ; vous m'alléguez des Philoſophes : je dis qu'il faut avoir acquis quelque philoſophie pour s'élever aux notions du vrai Dieu ; vous citez Saint Paul qui reconnoît que quelques Philoſophes payens ſe ſont élevés aux notions du vrai Dieu : je dis que tel homme groſſier n'eſt pas toujours en état de ſe former de lui-même une idée juſte de la Divinité; vous dites que les hommes inſtruits ſont en état de ſe former une idée juſte de la Divinité; & ſur cette unique preuve, mon opinion vous paroît *ſouverainement abſurde*. Quoi ! parce qu'un Docteur en droit doit ſavoir les loix de ſon pays, eſt-il abſurde de ſuppoſer qu'un enfant qui ne ſçait pas lire a pu les ignorer ?

Quand un Auteur ne veut pas ſe répéter ſans ceſſe, & qu'il a une fois établi clairement ſon ſentiment ſur une matière, il n'eſt pas tenu de rapporter toujours les mêmes preuves en raiſonnant ſur le même ſentiment. Ses Ecrits s'expliquent alors les uns par les autres, & les derniers, quand il a de la mé-

thode, ſuppoſent toujours les premiers. Voilà ce que j'ai toujours tâché de faire, & ce que j'ai fait, ſur-tout, dans l'occaſion dont il s'agit.

Vous ſuppoſez, ainſi que ceux qui traitent de ces matières, que l'homme apporte avec lui ſa raiſon toute formée, & qu'il ne s'agit que de la mettre en œuvre. Or cela n'eſt pas vrai; car l'une des acquiſitions de l'homme, & même des plus lentes, eſt la raiſon. L'homme apprend à voir des yeux de l'eſprit ainſi que des yeux du corps; mais le premier apprentiſſage eſt bien plus long que l'autre, parce que les rapports des objets intellectuels ne ſe meſurant pas comme l'étendue, ne ſe trouvent que par eſtimation, & que nos premiers beſoins, nos beſoins phyſiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets ſi intéreſſant. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois; il faut apprendre à les comparer entre eux, il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par degrés aux cauſes, à les ſuivre dans leurs effets; il faut avoir combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion,

d'harmonie & d'ordre. L'homme qui, privé du ſecours de ſes ſemblables & ſans ceſſe occupé de pourvoir à ſes beſoins, eſt réduit en toute choſe à la ſeule marche de ſes propres idées, fait un progrès bien lent de ce côté-là : il vieillit & meurt avant d'être ſorti de l'enfance de la raiſon. Pouvez-vous croire de bonne foi que d'un million d'hommes élevés de cette manière, il y en eût un ſeul qui vînt à penſer à Dieu ?

L'ordre de l'Univers, tout admirable qu'il eſt, ne frappe pas également tous les yeux. Le peuple y fait peu d'attention, manquant des connoiſſances qui rendent cet ordre ſenſible, & n'ayant point appris à réfléchir ſur ce qu'il apperçoit. Ce n'eſt ni endurciſſement ni mauvaiſe volonté : c'eſt ignorance, engourdiſſement d'eſprit. La moindre méditation fatigue ces gens-là, comme le moindre travail des bras fatigue un homme de cabinet. Ils ont ouï parler des œuvres de Dieu & des merveilles de la nature. Ils répétent les mêmes mots ſans y joindre les mêmes idées, & ils ſont peu touchés de tout ce qui peut élever le ſage à ſon Créateur. Or

ſi parmi nous le peuple, à portée de tant d'inſtructions, eſt encore ſi ſtupide; que feront ces pauvres gens abandonnés à eux-mêmes dès leur enfance, & qui n'ont jamais rien appris d'autrui? Croyez-vous qu'un Caffre ou un Lapon Philoſophe beaucoup ſur la marche du monde & ſur la génération des choſes? Encore les Lapons & les Caffres, vivant en corps de Nation, ont-ils des multitudes d'idées acquiſes & communiquées, à l'aide deſquelles ils acquièrent quelques notions groſſières d'une Divinité : ils ont, en quelque façon, leur catéchiſme : mais l'homme ſauvage errant ſeul dans les bois n'en a point du tout. Cet homme n'exiſte pas, direz-vous; ſoit. Mais il peut exiſter par ſuppoſition. Il exiſte certainement des hommes qui n'ont jamais eu d'entretien philoſophique en leur vie, & dont tout le tems ſe conſume à chercher leur nourriture, la dévorer, & dormir. Que ferons-nous de ces hommes-là, des Eskimaux, par exemple? En ferons-nous des Théologiens?

Mon ſentiment eſt donc que l'eſprit de l'homme, ſans progrès, ſans inſtruction, ſans culture, & tel qu'il ſort des

mains de la nature, n'eſt pas en état de s'élever de lui-même aux ſublimes notions de la Divinité; mais que ces notions ſe préſentent à nous à meſure que notre eſprit ſe cultive; qu'aux yeux de tout homme qui a penſé, qui a réfléchi, Dieu ſe manifeſte dans ſes ouvrages; qu'il ſe révele aux gens éclairés, dans le ſpectacle de la nature; qu'il faut, quand on a les yeux ouverts, les fermer pour ne l'y pas voir; que tout Philoſophe Athée eſt un raiſonneur de mauvaiſe foi, ou que ſon orgueil aveugle; mais qu'auſſi tel homme ſtupide & groſſier, quoique ſimple & vrai, tel eſprit ſans erreur & ſans vice, peut, par une ignorance involontaire, ne pas remonter à l'Auteur de ſon Etre, & ne pas concevoir ce que c'eſt que Dieu; ſans que cette ignorance le rende puniſſable d'un défaut auquel ſon cœur n'a point conſenti. Celui-ci n'eſt pas éclairé, & l'autre refuſe de l'être: cela me paroît fort différent.

Appliquez à ce ſentiment votre paſſage de Saint Paul, & vous verrez qu'au-lieu de le combattre, il le favoriſe; vous verrez que ce paſſage tombe uniquement ſur ces ſages pré-

tendus à qui *ce qui peut être connu de Dieu a été manifesté*, à qui *la considération des choses qui ont été faites dès la création du monde, a rendu visible ce qui est invisible en Dieu*, mais qui *ne l'ayant point glorifié & ne lui ayant point rendu graces, se sont perdus dans la vanité de leur raisonnement*, &, ainsi demeurés sans excuse, *en se disant sages, sont devenus foux*. La raison sur laquelle l'Apôtre reproche aux Philosophes de n'avoir pas glorifié le vrai Dieu, n'étant point applicable à ma supposition, forme une induction toute en ma faveur; elle confirme ce que j'ai dit moi-même, que tout (*y*) *Philosophe qui ne croit pas, a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette*; elle montre, enfin, par le passage même, que vous ne m'avez point entendu; & quand vous m'imputez d'avoir dit ce que je n'ai ni dit ni pensé, savoir que l'on ne croit en Dieu que sur l'autorité d'autrui (*z*),

(*y*) Emile, *Tom. II*, *pag.* 350.

(*z*) M de Beaumont ne dit pas cela en propres termes; mais c'est le seul sens raison-

vous avez tellement tort, qu'au contraire je n'ai fait que diſtinguer les cas où l'on peut connoître Dieu par ſoi-même, & les cas où l'on ne le peut que par le ſecours d'autrui.

Au reſte, quand vous auriez raiſon dans cette critique; quand vous auriez ſolidement réfuté mon opinion, il ne s'en-ſuivroit pas de cela ſeul qu'elle fût ſouverainement abſurde, comme il vous plaît de la qualifier : on peut ſe tromper ſans tomber dans l'extravagance, & toute erreur n'eſt pas une abſurdité. Mon reſpect pour vous me rendra moins prodigue d'épithètes, & ce ne ſera pas ma faute ſi le Lecteur trouve à les placer.

Toujours avec l'arrangement de cenſurer ſans entendre, vous paſſez d'une imputation grave & fauſſe à une autre qui l'eſt encore plus, & après m'avoir injuſtement accuſé de nier l'évidence de la Divinité, vous m'accuſez plus in-

nable qu'on puiſſe donner à ſon texte, appuyé du paſſage de Saint Paul; & je ne puis répondre qu'à ce que j'entends. (*Voyez ſon Mandement in-4°., pag.* 10., *in-*12. *pag.*xviij.)

justement d'en avoir révoqué l'unité en doute. Vous faites plus ; vous prenez la peine d'entrer là-dessus en discussion, contre votre ordinaire, & le seul endroit de votre Mandement où vous avez raison, est celui où vous réfutez une extravagance que je n'ai pas dite.

Voici le passage que vous attaquez, ou plutôt votre passage où vous rapportez le mien ; car il faut que le Lecteur me voye entre vos mains.

» (*a*) Je sais «, *fait-il dire au personnage supposé qui lui sert d'organe ;*
» je sais que le monde est gouverné
» par une volonté puissante & sage ;
» je le vois, ou plutôt je le sens, &
» cela m'importe à savoir : mais ce
» même monde est-il éternel, ou créé ?
» Y a-t-il un principe unique des
» choses ? Y en a-t-il deux ou plu-
» sieurs, & quelle est leur nature ? Je n'en
» sais rien, & que m'importe ? ...... (*b*)
» je renonce à des questions oi-

(*a*) *Mandement*, in-4°., pag. 10., in-12., pag. xix.

(*b*) Ces points indiquent une lacune de deux lignes par lesquelles le passage est tempéré, &

» ſeuſes qui peuvent inquietter mon
» amour-propre, mais qui ſont inutiles
» à ma conduite & ſupérieures à ma
» raiſon «.

J'obſerve, en paſſant, que voici la ſeconde fois que vous qualifiez le Prêtre Savoyard de perſonnage chimérique ou ſuppoſé. Comment êtes-vous inſtruit de cela, je vous ſupplie ? J'ai affirmé ce que je ſavois ; vous niez ce que vous ne ſavez pas : qui des deux eſt le téméraire ? On ſait, j'en conviens, qu'il y a peu de Prêtres qui croient en Dieu : mais encore n'eſt-il pas prouvé qu'il n'y en ait point du tout. Je reprends votre texte.

(c) *Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? ...... l'unité de Dieu lui paroît une queſtion oiſeuſe & ſupérieure à ſa raiſon, comme ſi la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande des abſurdités !* » La pluralité des Dieux «, *dit énergiquement Tertullien*, » eſt une

---

que M. de Beaumont n'a pas voulu tranſcrire. (*Voyez Emile*, Tom. III, pag. 61.)

(c) *Mandement*, in-4°., pag. 11., in-12, pag. xx.

nullité de Dieu : « *admettre un Dieu ; c'eſt admettre un Etre ſuprême & indépendant, auquel tous les autres Etres ſoient ſubordonnés* (*d*). *Il implique donc qu'il y ait pluſieurs Dieux.*

Mais qui eſt-ce qui dit qu'il y a pluſieurs Dieux ? Ah ! Monſeigneur, vous voudriez bien que j'euſſe dit de pareilles folies ; vous n'auriez ſûrement pas pris la peine de faire un Mandement contre moi.

Je ne ſais ni pourquoi ni comment ce qui eſt eſt, & bien d'autres qui ſe piquent de le dire ne le ſavent pas mieux que moi. Mais je vois qu'il n'y a qu'une premiere cauſe motrice, puiſque tout concourt ſenſiblement aux mêmes fins. Je reconnois donc une volonté unique & ſuprême qui dirige

---

(*d*) Tertullien fait ici un ſophiſme très-familier aux Pères de l'Egliſe Il définit le mot *Dieu* ſelon les Chrétiens, & puis il accuſe les Payens de contradiction, parce que contre ſa définition ils admettent pluſieurs Dieux. Ce n'étoit pas la peine de m'imputer une erreur que je n'ai pas commiſe, uniquement pour citer ſi hors de propos un ſophiſme de Tertullien.

tout, & une puiſſance unique & ſuprême qui exécute tout. J'attribue cette puiſſance & cette volonté au même Etre, à cauſe de leur parfait accord qui ſe conçoit mieux dans un que dans deux, & parce qu'il ne faut pas ſans raiſon multiplier les Etres : car le mal même que nous voyons n'eſt point un mal abſolu, &, loin de combattre directement le bien, il concourt avec lui à l'harmonie univerſelle.

Mais ce par quoi les choſes ſont, ſe diſtingue très-nettement ſous deux idées ; ſavoir, la choſe qui fait & la choſe qui eſt faite ; même ces deux idées ne ſe réuniſſent pas dans le même Etre ſans quelque effort d'eſprit, & l'on ne conçoit guère une choſe qui agit, ſans en ſuppoſer une autre ſur laquelle elle agit. De plus, il eſt certain que nous avons l'idée de deux ſubſtances diſtinctes ; ſavoir, l'eſprit & la matière ; ce qui penſe, & ce qui eſt étendu : & ces deux idées ſe conçoivent très-bien l'une ſans l'autre.

Il y a donc deux manières de concevoir l'origine des choſes : ſavoir, ou dans deux cauſes diverſes, l'une vive & l'autre morte, l'une motrice & l'au-

tre mue, l'une active & l'autre passive, l'une efficiente & l'autre instrumentale; ou dans une cause unique qui tire d'elle seule tout ce qui est, & tout ce qui se fait. Chacun de ces deux sentimens, débattus par les Métaphysiciens depuis tant de siècles, n'en est pas devenu plus croyable à la raison humaine: & si l'existence éternelle & nécessaire de la matière a pour nous ses difficultés, sa création n'en a pas de moindres; puisque tant d'hommes & de Philosophes, qui dans tous les tems ont médité sur ce sujet, ont tous unanimement rejetté la possibilité de la création, excepté peut-être un très-petit nombre qui paroissent avoir sincèrement soumis leur raison à l'autorité; sincérité que les motifs de leur intérêt, de leur sûreté, de leur repos, rendent fort suspecte, & dont il sera toujours impossible de s'assurer, tant que l'on risquera quelque chose à parler vrai.

Supposé qu'il y ait un principe éternel & unique des choses, ce principe étant simple dans son essence n'est pas composé de matière & d'esprit, mais il est matière ou esprit seulement. Sur les raisons déduites par le Vicaire, il

ne

ne ſauroit concevoir que ce principe ſoit matière, & s'il eſt eſprit, il ne ſauroit concevoir que par lui la matière ait reçu l'Etre : car il faudroit pour cela concevoir la création ; or l'idée de création, l'idée ſous laquelle on conçoit que par un ſimple acte de volonté rien devient quelque choſe, eſt, de toutes les idées qui ne ſont pas clairement contradictoires, la moins compréhenſible à l'eſprit humain.

Arrêté des deux côtés par ces difficultés, le bon Prêtre demeure indécis, & ne ſe tourmente point d'un doute de pure ſpéculation, qui n'influe en aucune manière ſur ſes devoirs en ce monde ; car enfin que m'importe d'expliquer l'origine des Etres, pourvû que je ſache comment ils ſubſiſtent, quelle place j'y dois remplir, & en vertu de quoi cette obligation m'eſt impoſée ?

Mais ſuppoſer deux principes (*e*) des choſes, (ſuppoſition que pourtant

(*e*) Celui qui ne connoît que deux ſubſtances, ne peut non plus imaginer que deux principes, & le terme, *ou plusieurs*, ajoûté dans

le Vicaire ne fait point,) ce n'eſt pas pour cela ſuppoſer deux Dieux ; à moins que, comme les Manichéens, on ne ſuppoſe auſſi ces principes tous deux actifs ; doctrine abſolument contraire à celle du Vicaire, qui, très-poſitivement, n'admet qu'une intelligence premiere, qu'un ſeul principe actif, & par conſéquent qu'un ſeul Dieu.

J'avoue bien que la création du monde étant clairement énoncée dans nos traductions de la Geneſe, la rejetter poſitivement, feroit à cet égard rejetter l'autorité, ſinon des Livres Sacrés, au moins des traductions qu'on nous en donne ; & c'eſt auſſi ce qui tient le Vicaire dans un doute qu'il n'auroit peut-être pas ſans cette autorité : car d'ailleurs la coexiſtence des deux principes (*f*) ſemble expliquer

---

l'endroit cité, n'eſt là qu'une eſpèce d'explétif, ſervant tout-au-plus à faire entendre que le nombre de ces principes n'importe pas plus à connoître que leur nature,

(*f*) Il eſt bon de remarquer que cette queſtion de l'éternité de la matière, qui effarouche ſi fort nos Théologiens, effarouchoit aſſez peu

mieux la conſtitution de l'Univers & lever des difficultés qu'on a peine à réſoudre ſans elle, comme, entre autres, celle de l'origine du mal. De plus, il faudroit entendre parfaitement l'Hébreu, & même avoir été contemporain de Moïſe, pour ſavoir certainement quel ſens il a donné au mot qu'on nous rend par le mot *créa*. Ce terme eſt trop philoſophique, pour avoir eu dans ſon origine l'acception connue & populaire que nous lui donnons maintenant ſur la foi de nos Docteurs. Cette acception a pu changer & tromper même les Septante, déja imbus des queſtions de la philoſophie grecque ; rien n'eſt

---

nos Pères de l'Egliſe, moins éloignés des ſentimens de Platon. Sans parler de Juſtin martyr, d'Origène, & d'autres, Clément Alexandrin prend ſi bien l'affirmative dans ſes Hypotypoſes, que Photius veut, à cauſe de cela, que ce Livre ait été falſifié. Mais le même ſentiment reparoît encore dans les Stromates, où Clément rapporte celui d'Héraclite ſans l'improuver. Ce Père, *Livre IV.*, tâche, à la vérité, d'établir un ſeul principe : mais c'eſt parce qu'il refuſe ce nom à la matière, même en admettant ſon éternité.

moins rare que des mots dont le ſens change par trait de tems, & qui font attribuer aux Anciens Auteurs qui s'en ſont ſervis, des idées qu'ils n'ont point eues. Il eſt très-douteux que le mot Grec ait eu le ſens qu'il nous plaît de lui donner, & il eſt très-certain que le mot Latin n'a point eu ce même ſens, puiſque Lucrece, qui nie formellement la poſſibilité de toute création, ne laiſſe pas d'employer ſouvent le même terme pour exprimer la formation de l'Univers & de ſes parties. Enfin M. de Beauſobre a prouvé (g) que la notion de la création ne ſe trouve point dans l'ancienne Théologie Judaïque, & vous êtes trop inſtruit, Monſeigneur, pour ignorer que beaucoup d'hommes pleins de reſpect pour nos Livres Sacrés, n'ont cependant point reconnu dans le récit de Moïſe l'abſolue création de l'Univers. Ainſi le Vicaire, à qui le deſpotiſme des Théologiens n'en impoſe pas, peut très-bien, ſans en être moins orthodoxe, douter s'il y a deux prin-

---

(g) Hiſtoire du Manichéïſme, *Tom. II.*

cipes éternels des choses, ou s'il n'y en a qu'un. C'est un débat purement grammatical ou philosophique, où la révélation n'entre pour rien.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous, & sans soutenir les sentimens du Vicaire, je n'ai rien à faire ici qu'à montrer vos torts.

Or vous avez tort d'avancer que l'unité de Dieu me paroît une question oiseuse & supérieure à la raison; puisque dans l'Ecrit que vous censurez, cette unité est établie & soutenue par le raisonnement; & vous avez tort de vous étayer d'un passage de Tertullien pour conclurre contre moi qu'il implique qu'il y ait plusieurs Dieux : car, sans avoir besoin de Tertullien, je concluds aussi de mon côté qu'il implique qu'il y ait plusieurs Dieux.

Vous avez tort de me qualifier pour cela d'Auteur téméraire, puisqu'où il n'y a point d'assertion, il n'y a point de témérité. On ne peut concevoir qu'un Auteur soit un téméraire, uniquement pour être moins hardi que vous.

Enfin vous avez tort de croire avoir bien justifié les dogmes particuliers qui

donnent à Dieu les paſſions humaines, & qui, loin d'éclaircir les notions du Grand Etre, les embrouillent & les aviliſſent, en m'accuſant fauſſement d'embrouiller & d'avilir moi-même ces notions; d'attaquer directement l'eſſence Divine, que je n'ai point attaquée; & de révoquer en doute ſon unité, que je n'ai point révoquée en doute. Si je l'avois fait, que s'enſuivroit-il? Récriminer n'eſt pas ſe juſtifier: mais celui qui, pour toute défenſe, ne ſait que récriminer à faux, a bien l'air d'être ſeul coupable.

La contradiction que vous me reprochez dans le même lieu eſt tout auſſi bien fondée que la précédente accuſation. *Il ne ſait*, dites-vous, *quelle eſt la nature de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre ſuprême eſt doué d'intelligence, de puiſſance, de volonté, & de bonté. N'eſt-ce donc pas là avoir une idée de la nature Divine?*

Voici, Monſeigneur, là-deſſus ce que j'ai à vous dire.

» Dieu eſt intelligent; mais com-
» ment l'eſt-il? L'homme eſt intelligent
» quand il raiſonne, & la ſuprême
» intelligence n'a pas beſoin de raiſon-

» ner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, » ni conſéquences, il n'y a pas même » de propoſition : elle eſt purement in- » tuitive, elle voit également tout ce » qui eſt & tout ce qui peut être; toutes » les vérités ne ſont pour elle qu'une » ſeule idée, comme tous les lieux un » ſeul point & tous les temps un ſeul » moment. La puiſſance humaine agit » par des moyens, la puiſſance divine » agit par elle-même : Dieu peut parce » qu'il veut, ſa volonté fait ſon pou- » voir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus » manifeſte; mais la bonté dans l'hom- » me eſt l'amour de ſes ſemblables, & » la bonté de Dieu eſt l'amour de l'or- » dre ; car c'eſt par l'ordre qu'il main- » tient ce qui exiſte, & lie chaque par- » tie avec le tout. Dieu eſt juſte, j'en » ſuis convaincu ; c'eſt une ſuite de ſa » bonté ; l'injuſtice des hommes eſt » leur œuvre & non pas la ſienne : le » déſordre moral qui dépoſe contre la » Providence aux yeux des Philoſo- » phes, ne fait que la démontrer aux » miens. Mais la juſtice de l'homme eſt » de rendre à chacun ce qui lui ap- » partient, & la juſtice de Dieu eſt de

» demander compte à chacun de ce
» qu'il lui a donné.

» Que ſi je viens à découvrir ſuc-
» ceſſivement ces attributs dont je n'ai
» nulle idée abſolue, c'eſt par des con-
» ſéquences forcées, c'eſt par le bon
» uſage de ma raiſon : mais je les af-
» firme ſans les comprendre, &, dans
» le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai
» beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le
» ſens, je me le prouve : je n'en con-
» çois pas mieux comment Dieu peut
» être ainſi.

» Enfin plus je m'efforce de contem-
» pler ſon eſſence infinie, moins je la
» conçois ; mais elle eſt, cela me ſuf-
» fit ; moins je la conçois, plus je l'a-
» dore. Je m'humilie & lui dis : Etre
» des Etres, je ſuis parce que tu es ;
» c'eſt m'élever à ma ſource que de te
» méditer ſans ceſſe. Le plus digne
» uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir
» devant toi : c'eſt mon raviſſement
» d'eſprit, c'eſt le charme de ma foi-
» bleſſe de me ſentir accablé de ta
» grandeur. «

Voilà ma réponſe, & je la crois pé-
remptoire. Faut-il vous dire à préſent

où je l'ai prise ? Je l'ai tirée mot à mot de l'endroit même que vous accusez de contradiction (*h*). Vous en usez comme tous mes adversaires, qui, pour me réfuter, ne font qu'écrire les objections que je me suis faites, & supprimer mes solutions. La réponse est déja toute prête ; c'est l'ouvrage qu'ils ont réfuté.

Nous avançons, Monseigneur, vers les discussions les plus importantes.

Après avoir attaqué mon systême & mon Livre, vous attaquez aussi ma Religion ; & parce que le Vicaire Catholique fait des objections contre son Eglise, vous cherchez à me faire passer pour ennemi de la mienne ; comme si proposer des difficultés sur un sentiment, c'étoit y renoncer ; comme si toute connoissance humaine n'avoit pas les siennes ; comme si la Géométrie elle-même n'en avoit pas, ou que les Géomètres se fissent une loi de les taire pour ne pas nuire à la certitude de leur art.

La réponse que j'ai d'avance à vous

(*h*) Emile, *Tom. III, pag.* 94 *& suiv.*

faire eſt de vous déclarer avec ma franchiſe ordinaire mes ſentimens en matière de Religion ; tels que je les ai profeſſés dans tous mes Ecrits, & tels qu'ils ont toujours été dans ma bouche & dans mon cœur. Je vous dirai, de plus, pourquoi j'ai publié la profeſſion de foi du Vicaire, & pourquoi, malgré tant de clameurs, je la tiendrai toujours pour l'Ecrit le meilleur & le plus utile dans le ſiècle où je l'ai publié. Les buchers ni les décrets ne me feront point changér de langage ; les Théologiens, en m'ordonnant d'être humble, ne me feront point être faux ; & les Philoſophes, en me taxant d'hypocriſie, ne me feront point profeſſer l'incrédulité. Je dirai ma Religion, parce que j'en ai une ; & je la dirai hautement, parce que j'ai le courage de la dire, & qu'il feroit à deſirer pour le bien des hommes que ce fût celle du genre-humain.

Monſeigneur, je ſuis Chrétien, & ſincèrement Chrétien, ſelon la doctrine de l'Evangile. Je ſuis Chrétien, non comme un Diſciple des Prêtres, mais comme un Diſciple de Jéſus-Chriſt. Mon Maître a peu ſubtiliſé ſur le dogme, & beaucoup inſiſté ſur les de-

voirs ; il prefcrivoit moins d'articles de foi que de bonnes œuvres ; il n'ordonnoit de croire que ce qui étoit néceffaire pour être bon ; quand il réfumoit la Loi & les Prophêtes, c'étoit bien plus dans des actes de vertu que dans des formules de croyance (*i*), & il m'a dit par lui-même & par fes Apôtres que celui qui aime fon frere a accompli la Loi (*k*).

Moi, de mon côté, très-convaincu des vérités effencielles au Chriftianifme, lefquelles fervent de fondement à toute bonne morale, cherchant au furplus à nourrir mon cœur de l'efprit de l'Evangile, fans tourmenter ma raifon de ce qui m'y paroît obfcur, enfin perfuadé que quiconque aime Dieu par-deffus toute chofe & fon prochain comme foi-même, eft un vrai Chrétien, je m'efforce de l'être, laiffant à part toutes ces fubtilités de doctrine, tous ces importans galimathias dont les Pharifiens embrouillent nos devoirs & offufquent notre foi ; & met-

---

(*i*) Matth. VII. 12.

(*k*) 1. Cor. XIII, 2., 13.

tant avec Saint-Paul la ſoi-même au-deſſous de la charité (*l*).

Heureux d'être né dans la Religion la plus raiſonnable & la plus ſainte qui ſoit ſur la terre, je reſte inviolablement attaché au culte de mes Pères : comme eux je prends l'Ecriture & la raiſon pour les uniques régles de ma croyance ; comme eux je récuſe l'autorité des hommes, & n'entends me ſoumettre à leurs formules qu'autant que j'en apperçois la vérité ; comme eux je me réunis de cœur avec les vrais ſerviteurs de Jéſus-Chriſt & les vrais adorateurs de Dieu, pour lui offrir dans la Communion des Fideles les hommages de ſon Egliſe. Il m'eſt conſolant & doux d'être compté parmi ſes membres, de participer au culte public qu'ils rendent à la Divinité, & de me dire au milieu d'eux ; je ſuis avec mes freres.

Pénétré de reconnoiſſance pour le digne Paſteur qui, reſiſtant au torrent de l'exemple, & jugeant dans la vérité, n'a point exclus de l'Egliſe un défenſeur de la cauſe de Dieu, je con-

---

(*l*) Galat. V. 14.

ſerverai toute ma vie un tendre ſouvenir de ſa charité vraiment Chrétienne. Je me ferai toujours une gloire d'étre compté dans ſon troupeau, & j'eſpère n'en point ſcandaliſer les membres ni par mes ſentimens ni par ma conduite; mais lorſque d'injuſtes Prêtres, s'arrogeant des droits qu'ils n'ont pas, voudront ſe faire les arbitres de ma croyance, & viendront me dire arrogamment; rétractez-vous, déguiſez-vous, expliquez ceci, déſavouez cela; leurs hauteurs ne m'en imposeront point; ils ne me feront point mentir pour être orthodoxe, ni dire, pour leur plaire, ce que je ne penſe pas. Que ſi ma véracité les offenſe, & qu'ils veuillent me retrancher de l'Egliſe, je craindrai peu cette menace dont l'exécution n'eſt pas en leur pouvoir. Ils ne m'empêcheront pas d'être uni de cœur avec les Fideles; ils ne m'ôteront pas du rang des Elus ſi j'y ſuis inſcrit. Ils peuvent m'en ôter les conſolations dans cette vie, mais non l'eſpoir dans celle qui doit la ſuivre, & c'eſt-là que mon vœu le plus ardent & le plus ſincère eſt d'avoir Jéſus-Chriſt même pour arbitre & pour Juge entre eux & moi.

Tels ſont, Monſeigneur, mes vrais ſentimens, que je ne donne pour régle à perſonne, mais que je déclare être les miens, & qui reſteront tels tant qu'il plaîra, non aux hommes, mais à Dieu, ſeul maître de changer mon cœur & ma raiſon : car auſſi long-tems que je ſerai ce que je ſuis & que je penſerai comme je penſe, je parlerai comme je parle. Bien différent, je l'avoue, de vos Chrétiens en effigie, toujours prêts à croire ce qu'il faut croire ou à dire ce qu'il faut dire pour leur intérêt ou pour leur repos ; & toujours ſûrs d'être aſſez bons Chrétiens, pourvû qu'on ne brûle pas leurs Livres & qu'ils ne ſoient pas décrétés. Ils vivent en gens perſuadés que non ſeulement il faut confeſſer tel & tel article ; mais que cela ſuffit pour aller en paradis : & moi je penſe, au contraire, que l'eſſenciel de la Religion conſiſte en pratique ; que non ſeulement il faut être homme de bien, miſéricordieux, humain, charitable ; mais que quiconque eſt vraiment tel en croit aſſez pour être ſauvé. J'avoue, au reſte, que leur doctrine eſt plus commode que la mienne, & qu'il en coûte bien moins de ſe mettre au

nombre des Fideles par des opinions que par des vertus.

Que ſi j'ai dû garder ces ſentimens pour moi ſeul, comme ils ne ceſſent de le dire; ſi, lorſque j'ai eu le courage de les publier & de me nommer, j'ai attaqué les Loix & troublé l'ordre public, c'eſt ce que j'examinerai tout-à-l'heure. Mais qu'il me ſoit permis, auparavant, de vous ſupplier, Monſeigneur, vous & tous ceux qui liront cet écrit, d'ajoûter quelque foi aux déclarations d'un ami de la vérité, & de ne pas imiter ceux qui, ſans preuve, ſans vraiſemblance, & ſur le ſeul témoignage de leur propre cœur, m'accuſent d'athéiſme & d'irreligion contre des proteſtations ſi poſitives & que rien de ma part n'a jamais démenties. Je n'ai pas trop, ce me ſemble, l'air d'un homme qui ſe déguiſe, & il n'eſt pas aiſé de voir quel intérêt j'aurois à me déguiſer ainſi. L'on doit préſumer que celui qui s'exprime ſi librement ſur ce qu'il ne croit pas, eſt ſincère en ce qu'il dit croire, & quand ſes diſcours, ſa conduite & ſes écrits ſont toujours d'accord ſur ce point, quiconque oſe af-

firmer qu'il ment, & n'eſt pas un Dieu ; ment infailliblement lui-même.

Je n'ai pas toujours eu le bonheur de vivre ſeul. J'ai fréquenté des hommes de toute eſpèce. J'ai vû des gens de tous les partis, des croyans de toutes les ſectes, des eſprits-forts de tous les ſyſtêmes : j'ai vû des grands, des petits, des libertins, des Philoſophes. J'ai eu des amis ſûrs & d'autres qui l'étoient moins : j'ai été environné d'eſpions, de malveuillans, & le monde eſt plein de gens qui me haïſſent à cauſe du mal qu'ils m'ont fait. Je les adjure tous, quels qu'ils puiſſent être, de déclarer au public ce qu'ils ſavent de ma croyance en matière de Religion : ſi dans le commerce le plus ſuivi, ſi dans la plus étroite familiarité, ſi dans la gaieté des repas, ſi dans les confidences du tête-à-tête ils m'ont jamais trouvé différent de moi-même ; ſi, lorſqu'ils ont voulu diſputer ou plaiſanter, leurs argumens ou leurs railleries m'ont un moment ébranlé ; s'ils m'ont ſurpris à varier dans mes ſentimens ; ſi dans le ſecret de mon cœur ils en ont pénétré que je cachois au public ; ſi dans quelque

que tems que ce ſoit ils ont trouvé en moi une ombre de fauſſeté ou d'hypocriſie, qu'ils le diſent, qu'ils révelent tout, qu'ils me dévoilent; j'y conſens, je les en prie, je les diſpenſe du ſecret de l'amitié ; qu'ils diſent hautement, non ce qu'ils voudroient que je fuſſe, mais ce qu'ils ſavent que je ſuis : qu'ils me jugent ſelon leur conſcience ; je leur confie mon honneur ſans crainte, & je promets de ne les point récuſer.

Que ceux qui m'accuſent d'être ſans Religion parce qu'ils ne conçoivent pas qu'on en puiſſe avoir une, s'accordent au moins, s'ils peuvent, entre eux. Les uns ne trouvent dans mes Livres qu'un ſyſtême d'athéiſme, les autres diſent que je rends gloire à Dieu dans mes Livres ſans y croire au fond de mon cœur Ils taxent mes écrits d'impiété, & mes ſentimens d'hypocriſie. Mais ſi je prêche en public l'athéiſme, je ne ſuis donc pas un hypocrite, & ſi j'affecte une foi que je n'ai point, je n'enſeigne donc pas l'impiété. En entaſſant des imputations contradictoires, la calomnie ſe découvre elle-même ; mais la malignité eſt aveugle, & la paſſion ne raiſonne pas.

Je n'ai pas, il eſt vrai, cette foi dont j'entends ſe vanter tant de gens d'une probité ſi médiocre, cette foi robuſte qui ne doute jamais de rien, qui croit ſans façon tout ce qu'on lui préſente à croire, & qui met à part ou diſſimule les objections qu'elle ne ſait pas réſoudre. Je n'ai pas le bonheur de voir dans la révélation l'évidence qu'ils y trouvent, & ſi je me détermine pour elle, c'eſt parce que mon cœur m'y porte, qu'elle n'a rien que de conſolant pour moi, & qu'à la rejetter les difficultés ne ſont pas moindres; mais ce n'eſt pas parce que je la vois démontrée, car très-ſûrement elle ne l'eſt pas à mes yeux. Je ne ſuis pas même aſſez inſtruit à beaucoup près pour qu'une démonſtration qui demande un ſi profond ſavoir, ſoit jamais à ma portée. N'eſt-il pas plaiſant que moi qui propoſe ouvertement mes objections & mes doutes, je ſois l'hypocrite, & que tous ces gens ſi décidés, qui diſent ſans ceſſe croire fermement ceci & cela, que ces gens ſi ſûrs de tout, ſans avoir pourtant de meilleures preuves que les miennes, que ces gens, enfin, dont la plûpart ne ſont guères plus ſavans que moi, &

qui, ſans lever mes difficultés, me reprochent de les avoir propoſées, ſoient les gens de bonne foi ?

Pourquoi ſerois-je un hypocrite, & que gagnerois-je à l'être ? J'ai attaqué tous les intérêts particuliers, j'ai ſuſcité contre moi tous les partis, je n'ai ſoutenu que la cauſe de Dieu & de l'humanité, & qui eſt-ce qui s'en ſoucie ? Ce que j'en ai dit n'a pas même fait la moindre ſenſation, & pas une ame ne m'en a ſu gré. Si je me fuſſe ouvertement déclaré pour l'athéiſme, les dévots ne m'auroient pas fait pis, & d'autres ennemis non moins dangereux ne me porteroient point leurs coups en ſecret. Si je me fuſſe ouvertement déclaré pour l'athéiſme, les uns m'euſſent attaqué avec plus de réſerve en me voyant défendu par les autres, & diſpoſé moi-même à la vengeance : mais un homme qui craint Dieu n'eſt guère à craindre ; ſon parti n'eſt pas redoutable, il eſt ſeul ou à-peu-près, & l'on eſt ſûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal avant qu'il ſonge à le rendre. Si je me fuſſe ouvertement déclaré pour l'athéiſme, en me ſéparant ainſi de l'Egliſe, j'aurois ôté tout d'un

coup à ſes Miniſtres le moyen de me harceler ſans ceſſe, & de me faire endurer toutes leurs petites tyrannies ; je n'aurois point eſſuyé tant d'ineptes cenſures, & au lieu de me blâmer ſi aigrement d'avoir écrit, il eût fallu me réfuter ; ce qui n'eſt pas tout-à-fait ſi facile. Enfin ſi je me fuſſe ouvertement déclaré pour l'athéiſme, on eût d'abord un peu clabaudé ; mais on m'eût bientôt laiſſé en paix comme tous les autres ; le peuple du Seigneur n'eût point pris inſpection ſur moi, chacun n'eût point cru me faire grace en ne me traitant pas en excommunié ; & j'euſſe été quitte-à-quitte avec tout le monde : les Saintes en Iſraël ne m'auroient point écrit des lettres anonymes, & leur charité ne ſe fût point exhalée en dévotes injures ; elles n'euſſent point pris la peine de m'aſſurer humblement que j'étois un ſcélérat, un monſtre exécrable, & que le monde eût été trop heureux ſi quelque bonne ame eût pris le ſoin de m'étouffer au berceau : d'honnêtes-gens, de leur côté, me regardant alors comme un réprouvé, ne ſe tourmenteroient & ne me tourmenteroient point pour me ramener dans la bonne voie ; ils ne

me tirailleroient pas à droite & à gauche, ils ne m'étoufferoient pas ſous le poids de leurs ſermons, ils ne me forceroient pas de bénir leur zèle en maudiſſant leur importunité, & de ſentir avec reconnoiſſance qu'ils ſont appellés à me faire périr d'ennui.

Monſeigneur, ſi je ſuis un hypocrite, je ſuis un fou; puiſque, pour ce que je demande aux hommes, c'eſt une grande folie de ſe mettre en fraix de fauſſeté: ſi je ſuis un hypocrite, je ſuis un ſot; car il faut l'être beaucoup pour ne pas voir que le chemin que j'ai pris ne mène qu'à des malheurs dans cette vie, & que quand j'y pourrois trouver quelque avantage, je n'en puis profiter ſans me démentir. Il eſt vrai que j'y ſuis à tems encore; je n'ai qu'à vouloir un moment tromper les hommes; & je mets à mes pieds tous mes ennemis. Je n'ai point encore atteint la vieilleſſe; je puis avoir long-tems à ſouffrire; je puis voir changer derechef le public ſur mon compte: mais ſi jamais j'arrive aux honneurs & à la fortune, par quelque route que j'y parvienne, alors je ſerai un hypocrite; cela eſt ſûr.

La gloire de l'ami de la vérité n'eſt point attachée à telle opinion plutôt qu'à telle autre ; quoi qu'il diſe, pourvû qu'il le penſe, il tend à ſon but. Celui qui n'a d'autre intérêt que d'être vrai n'eſt point tenté de mentir, & il n'y a nul homme ſenſé qui ne préfére le moyen le plus ſimple, quand il eſt auſſi le plus ſûr. Mes ennemis auront beau faire avec leurs injures ; ils ne m'ôteront point l'honneur d'être un homme véridique en toute choſe, d'être le ſeul Auteur de mon ſiècle & de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne foi, & qui n'ait dit que ce qu'il a cru : ils pourront un moment ſouiller ma réputation à force de rumeurs & de calomnies ; mais elle en triomphera tôt ou tard ; car tandis qu'ils varieront dans leurs imputations ridicules, je reſterai toujours le même ; & ſans autre art que ma franchiſe, j'ai de quoi les déſoler toujours.

Mais cette franchiſe eſt déplacée avec le public ! Mais toute vérité n'eſt pas bonne à dire ! Mais bien que tous les gens ſenſés penſent comme vous, il n'eſt pas bon que le vulgaire penſe ainſi ! Voilà ce qu'on me crie de toutes

parts ; voilà, peut être, ce que vous me diriez vous-même, ſi nous étions tête-à tête dans votre cabinet. Tels ſont les hommes. Ils changent de langage comme d'habit ; ils ne diſent la vérité qu'en robe de chambre ; en habit de parade ils ne ſavent plus que mentir, & non ſeulement ils ſont trompeurs & fourbes à la face du genre-humain, mais ils n'ont pas honte de punir, contre leur conſcience, quiconque oſe n'être pas fourbe & trompeur public comme eux. Mais ce principe eſt-il bien vrai que toute vétité n'eſt pas bonne à dire ? Quand il le feroit, s'enſuivroit-il que nulle erreur ne fût bonne à détruire, & toutes les folies des hommes ſont-elles ſi ſaintes qu'il n'y en ait aucune qu'on ne doive reſpecter ? Voilà ce qu'il conviendroit d'examiner avant de me donner pour loi une maxime ſuſpecte & vague, qui, fût-elle vraie en elle-même, peut pécher par ſon application.

J'ai grande envie, Monſeigneur, de prendre ici ma méthode ordinaire, & de donner l'hiſtoire de mes idées pour toute réponſe à mes accuſateurs. Je

crois ne pouvoir mieux juſtifier tout ce que j'ai oſé dire, qu'en diſant encore tout ce que j'ai penſé.

Sitôt que je fus en état d'obſerver les hommes, je les regardois faire, & je les écoutois parler; puis, voyant que leurs actions ne reſſembloient point à leurs diſcours, je cherchai la raiſon de cette diſſemblance, & je trouvai qu'être & paroître étant pour eux deux choſes auſſi différentes qu'agir & parler, cette deuxiéme différence étoit la cauſe de l'autre, & avoit elle-même une cauſe qui me reſtoit à chercher.

Je la trouvai dans notre ordre ſocial, qui, de tout point contraire à la nature que rien ne détruit, la tyranniſe ſans ceſſe, & lui fait ſans ceſſe réclamer ſes droits. Je ſuivis cette contradiction dans ſes conſéquences, & je vis qu'elle expliquoit ſeule tous les vices des hommes & tous les maux de la ſociété. D'où je conclus qu'il n'étoit pas néceſſaire de ſuppoſer l'homme méchant par ſa nature, lorſqu'on pouvoit marquer l'origine & le progrès de ſa méchanceté. Ces réflexions me conduiſirent à de nouvelles recherches ſur l'eſprit humain

conſidéré dans l'état civil, & je trouvai qu'alors le développement des lumières & des vices ſe faiſoit toujours en même raiſon, non dans les individus, mais dans les peuples; diſtinction que j'ai toujours ſoigneuſement faite, & qu'aucun de ceux qui m'ont attaqué n'a jamais pu concevoir.

J'ai cherché la vérité dans les Livres; je n'y ai trouvé que le menſonge & l'erreur. J'ai conſulté les Auteurs; je n'ai trouvé que des Charlatans qui ſe font un jeu de tromper les hommes, ſans autre Loi que leur intérêt, ſans autre Dieu que leur réputation; prompts à décrier les chefs qui ne les traitent pas à leur gré, plus prompts à louer l'iniquité qui les paye. En écoutant les gens à qui l'on permet de parler en public, j'ai compris qu'ils n'oſent ou ne veulent dire que ce qui convient à ceux qui commandent, & que, payés par le fort pour prêcher le foible, ils ne ſavent parler au dernier que de ſes devoirs, & à l'autre que de ſes droits. Toute l'inſtruction publique tendra toujours au menſonge tant que ceux qui la dirigent trouveront leur intérêt à mentir; & c'eſt pour eux ſeulement que la vérité

n'eſt pas bonne à dire. Pourquoi ſerois-je le complice de ces gens-là ?

Il y a des préjugés qu'il faut reſpecter. Cela peut être : mais c'eſt quand d'ailleurs tout eſt dans l'ordre, & qu'on ne peut ôter ces préjugés ſans ôter auſſi ce qui les rachète ; on laiſſe alors le mal pour l'amour du bien. Mais lorſque tel eſt l'état des choſes que rien ne ſauroit plus changer qu'en mieux, les préjugés ſont-ils ſi reſpectables qu'il faille leur ſacrifier la raiſon, la vertu, la juſtice, & tout le bien que la vérité pourroit faire aux hommes ? Pour moi, j'ai promis de la dire en toute choſe utile, autant qu'il ſeroit en moi ; c'eſt un engagement que j'ai dû remplir ſelon mon talent, & que ſûrement un autre ne remplira pas à ma place, puiſque chacun ſe devant à tous, nul ne peut payer pour autrui. *La divine vérité*, dit Auguſtin, *n'eſt ni à moi, ni à vous, ni à lui, mais à nous tous qu'elle appelle avec force à la publier de concert, ſous peine d'être inutiles à nous-mêmes ſi nous ne la communiquons aux autres : car quiconque s'approprie à lui ſeul un bien dont Dieu veut que tous jouïſſent, perd par cette uſurpation ce qu'il dérobe*

au public, & ne trouve qu'erreur en lui-même, pour avoir trahi la vérité (m).

Les hommes ne doivent point être inſtruits à demi. S'ils doivent reſter dans l'erreur, que ne les laiſſiez-vous dans l'ignorance? A quoi bon tant d'Ecoles & d'Univerſités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à ſavoir? Quel eſt donc l'objet de vos Colléges, de vos Académies, de tant de fondations ſavantes? Eſt-ce de donner le change au Peuple, d'altérer ſa raiſon d'avance, & de l'empêcher d'aller au vrai? Profeſſeurs de menſonge, c'eſt pour l'abuſer que vous feignez de l'inſtruire, &, comme ces brigands qui mettent des fanaux ſur les écueils, vous l'éclairez pour le perdre.

Voilà ce que je penſois en prenant la plume, & en la quittant je n'ai pas lieu de changer de ſentiment. J'ai toujours vû que l'inſtruction publique avoit deux défauts eſſenciels qu'il étoit impoſſible d'en ôter. L'un eſt la mauvaiſe foi de ceux qui la donnent, & l'autre l'aveuglement de ceux qui la

(m) Auguſt. Confeſſ. *Liv. III, ch.* 25.

reçoivent. Si des hommes ſans paſſions inſtruiſoient des hommes ſans préjugés, nos connoiſſances reſteroient plus bornées, mais plus ſûres, & la raiſon régneroit toujours. Or, quoi qu'on faſſe, l'intérêt des hommes publics ſera toujours le même : mais les préjugés du peuple n'ayant aucune baſe fixe ſont plus variables ; ils peuvent être altérés, changés, augmentés ou diminués. C'eſt donc de ce côté ſeul que l'inſtruction peut avoir quelque priſe, & c'eſt-là que doit tendre l'ami de la vérité. Il peut eſpèrer de rendre le peuple plus raiſonnable, mais non ceux qui le mènent plus honnêtes-gens.

J'ai vû dans la Religion la même fauſſeté que dans la politique, & j'en ai été beaucoup plus indigné : car le vice du Gouvernement ne peut rendre les ſujets malheureux que ſur la terre ; mais qui ſait juſqu'où les erreurs de la conſcience peuvent nuire aux infortunés mortels ? J'ai vû qu'on avoit des profeſſions de foi, des doctrines, des cultes qu'on ſuivoit ſans y croire, & que rien de tout cela ne pénétrant ni le cœur ni la raiſon, n'influoit que très-peu ſur la conduite. Monſeigneur, il faut vous

parler ſans détour. Le vrai Croyant ne peut s'accommoder de toutes ces ſimagrées : il ſent que l'homme eſt un être intelligent auquel il faut un culte raiſonnable, & un être ſociable auquel il faut une morale faite pour l'humanité. Trouvons premièrement ce culte & cette morale ; cela ſera de tous les hommes : & puis quand il faudra des formules nationales, nous en examinerons les fondemens, les rapports, les convenances ; & après avoir dit ce qui eſt de l'homme, nous dirons enſuite ce qui eſt du Citoyen. Ne faiſons pas, ſurtout, comme votre Monſieur Joli de Fleuri, qui, pour établir ſon Janſéniſme, veut déraciner toute loi naturelle & toute obligation qui lie entre eux les humains ; de ſorte que, ſelon lui, le Chrétien & l'Infidèle qui contractent entre eux, ne ſont tenus à rien du tout l'un envers l'autre ; puiſqu'il n'y a point de loi commune à tous les deux.

Je vois donc deux manières d'examiner & comparer les Religions diverſes ; l'une ſelon le vrai & le faux qui s'y trouvent, ſoit quant aux faits naturels ou ſurnaturels ſur leſquels elles ſont établies, ſoit quant aux notions

que la raiſon nous donne de l'Etre ſuprême & du culte qu'il veut de nous; l'autre ſelon leurs effets temporels & moraux ſur la terre, ſelon le bien ou le mal qu'elles peuvent faire à la ſociété & au genre-humain. Il ne faut pas, pour empêcher ce double examen, commencer par décider que ces deux choſes vont toujours enſemble, & que la Religion la plus vraie eſt auſſi la plus ſociale; c'eſt préciſément ce qui eſt en queſtion; & il ne faut pas d'abord crier que celui qui traite cette queſtion eſt un impie, un athée; puiſque autre choſe eſt de croire, & autre choſe d'examiner l'effet de ce que l'on croit.

Il paroît pourtant certain, je l'avoue, que ſi l'homme eſt fait pour la ſociété, la Religion la plus vraie eſt auſſi la plus ſociale & la plus humaine; car Dieu veut que nous ſoyons tels qu'il nous a faits, & s'il étoit vrai qu'il nous eût fait méchans, ce ſeroit lui déſobéir que de vouloir ceſſer de l'être. De plus la Religion conſidérée comme une relation entre Dieu & l'homme, ne peut aller à la gloire de Dieu que par le bien-être de l'homme, puiſque l'autre terme de la relation, qui eſt

Dieu, eſt par ſa nature au-deſſus de tout ce que peut l'homme pour ou contre lui.

Mais ce ſentiment, tout probable qu'il eſt, eſt ſujet à de grandes difficultés, par l'hiſtorique & les faits qui le contrarient. Les Juifs étoient les ennemis nés de tous les autres Peuples, & ils commencerent leur établiſſement par détruire ſept nations, ſelon l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu : tous les Chrétiens ont eu des guerres de Religion, & la guerre eſt nuiſible aux hommes : tous les partis ont été perſécuteurs & perſécutés, & la perſécution eſt nuiſible aux hommes : pluſieurs ſectes vantent le célibat, & le célibat eſt ſi nuiſible (*n*) à l'eſpèce humaine,

---

(*n*) La continence & la pureté ont leur uſage, même pour la population ; il eſt toujours beau de ſe commander à ſoi-même, & l'état de virginité eſt, par ces raiſons, trés-digne d'eſtime ; mais il ne s'en-ſuit pas qu'il ſoit beau, ni bon, ni louable de perſévérer toute la vie dans cet état, en offenſant la Nature & en trompant ſa deſtination. L'on a plus de reſpect pour une jeune Vierge nubile, que pour une jeune femme ; mais on en a plus pour une

que s'il étoit ſuivi par-tout, elle périroit. Si cela ne fait pas preuve pour décider, cela fait raiſon pour examiner; & je ne demandois autre choſe ſinon qu'on permît cet examen.

Je ne dis ni ne penſe qu'il n'y ait aucune bonne Religion ſur la terre; mais je dis, & il eſt trop vrai, qu'il

---

mère de famille que pour une vieille fille, & cela me paroît très-ſenſé. Comme on ne ſe marie pas en naiſſant, & qu'il n'eſt pas même à propos de ſe marier fort jeune, la virginité, que tous ont dû porter & honorer, a ſa néceſſité, ſon utilité, ſon prix & ſa gloire; mais c'eſt pour aller, quand il convient, dépoſer toute ſa pureté dans le mariage. Quoi! diſent-ils, de leur air bêtement triomphant, des celibataires prêchent le nœud conjugal! pourquoi donc ne ſe marient-ils pas? Ah! pourquoi? Parce qu'un état ſi ſaint & ſi doux en lui-même eſt devenu, par vos ſottes inſtitutions, un état malheureux & ridicule, dans lequel il eſt déſormais preſque impoſſible de vivre ſans être un fripon ou un ſot. Sceptre de fer, loix inſenſées! c'eſt à vous que nous reprochons de n'avoir pû remplir nos devoirs ſur la terre, & c'eſt par nous que le cri de la Nature s'élève contre votre barbarie. Comment oſez-vous la pouſſer juſqu'à nous reprocher la miſère où vous nous avez réduits?

n'y

n'y en a aucune parmi celles qui ſont ou qui ont été dominantes, qui n'ait fait à l'humanité des plaies cruelles. Tous les partis ont tourmenté leurs frères ; tous ont offert à Dieu des ſacrifices de ſang humain. Quelle que ſoit la ſource de ces contradictions, elles exiſtent : eſt-ce un crime de vouloir les ôter ?

La charité n'eſt point meurtrière. L'amour du prochain ne porte point à le maſſacrer. Ainſi le zèle du ſalut des hommes n'eſt point la cauſe des perſécutions ; c'eſt l'amour-propre & l'orgueil qui en eſt la cauſe. Moins un culte eſt raiſonnable, plus on cherche à l'établir par la force : celui qui profeſſe une doctrine inſenſée ne peut ſouffrir qu'on oſe la voir telle qu'elle eſt : la raiſon devient alors le plus grand des crimes ; à quelque prix que ce ſoit, il faut l'ôter aux autres, parce qu'on a honte d'en manquer à leurs yeux. Ainſi l'intolérance & l'inconſéquence ont la même ſource. Il faut ſans ceſſe intimider, effrayer les hommes. Si vous les livrez un moment à leur raiſon, vous êtes perdu.

De cela ſeul, il ſuit que c'eſt un grand bien à faire aux peuples dans ce délire, que de leur apprendre à raiſonner ſur la Religion : car c'eſt ôter le poignard à l'intolérance ; c'eſt rendre à l'humanité tous ſes droits. Mais il faut remonter à des principes généraux & communs à tous les hommes; car ſi, voulant raiſonner, vous laiſſez quelque priſe à l'autorité des Prêtres, vous rendez au fanatiſme ſon arme, & vous lui fourniſſez de quoi devenir plus cruel.

Celui qui aime la paix ne doit point recourir à des Livres ; c'eſt le moyen de ne rien finir. Les Livres ſont des ſources de diſputes intariſſables ; parcourez l'hiſtoire des Peuples : ceux qui n'ont point de Livres ne diſputent point. Voulez-vous aſſervir les hommes à des autorités humiliantes ? L'un ſera plus près, l'autre plus loin de la preuve ; ils en ſeront diverſement affectés : avec la bonne-foi la plus entière, avec le meilleur jugement du monde, il eſt impoſſible qu'ils ſoient jamais d'accord. N'argumentez point ſur des argumens, & ne vous fondez point

ſur des diſcours. Le langage humain n'eſt pas aſſez clair. Dieu lui-même, s'il daignoit nous parler dans nos langues, ne nous diroit rien ſur quoi l'on ne pût diſputer.

Nos langues ſont l'ouvrage des hommes ; & les hommes ſont bornés. Nos langues ſont l'ouvrage des hommes, & les hommes ſont menteurs. Comme il n'y a point de vérité ſi clairement énoncée où l'on ne puiſſe trouver quelque chicane à faire, il n'y a point de ſi groſſier menſonge qu'on ne puiſſe étayer de quelque fauſſe raiſon.

Suppoſons qu'un particulier vienne à minuit nous crier qu'il eſt jour ; on ſe moquera de lui : mais laiſſez à ce particulier le tems & les moyens de ſe faire une ſecte, tôt ou tard ſes partiſans viendront à bout de vous prouver qu'il diſoit vrai. Car enfin, diront-ils, quand il a prononcé qu'il étoit jour, il étoit jour en quelque lieu de la terre ; rien n'eſt plus certain. D'autres ayant établi qu'il y a toujours dans l'air quelques particules de lumière, ſoutiendront qu'en un autre ſens encore, il eſt très-vrai qu'il eſt jour la nuit. Pourvû que des gens ſubtils s'en

mêlent, bien-tôt on vous fera voir le ſoleil en plein minuit. Tout le monde ne ſe rendra pas à cette évidence. Il y aura des débats qui dégénéreront, ſelon l'uſage, en guerres & en cruautés. Les uns voudront des explications, les autres n'en voudront point; l'un voudra prendre la propoſition au figuré, l'autre au propre. L'un dira: il a dit à minuit qu'il étoit jour; & il étoit nuit. L'autre dira: il a dit à minuit qu'il étoit jour, & il étoit jour. Chacun taxera de mauvaiſe foi le parti contraire, & n'y verra que des obſtinés. On finira par ſe battre, ſe maſſacrer; les flots de ſang couleront de toutes parts; & ſi la nouvelle ſecte eſt enfin victorieuſe, il reſtera démontré qu'il eſt jour la nuit. C'eſt à-peu-près l'hiſtoire de toutes les querelles de Religion.

La plûpart des cultes nouveaux s'établiſſent par le fanatiſme, & ſe maintiennent par l'hypocriſie : de-là vient qu'ils choquent la raiſon & ne mènent point à la vertu. L'enthouſiaſme & le délire ne raiſonnent pas; tant qu'ils durent, tout paſſe & l'on marchande peu ſur les dogmes: cela eſt d'ailleurs

ſi commode! la doctrine coûte ſi peu à ſuivre, & la morale coûte tant à pratiquer, qu'en ſe jettant du côté le plus facile, on rachete les bonnes œuvres par le mérite d'une grande foi. Mais, quoi qu'on faſſe, le fanatiſme eſt un état de criſe qui ne peut durer toujours. Il a ſes accès plus ou moins longs, plus ou moins fréquens, & il a auſſi ſes relâches, durant leſquels on eſt de ſang-froid. C'eſt alors qu'en revenant ſur ſoi-même, on eſt tout ſurpris de ſe voir enchaîné par tant d'abſurdités. Cependant le culte eſt reglé, les formes ſont preſcrites, les loix ſont établies, les tranſgreſſeurs ſont punis. Ira-t-on proteſter ſeul contre tout cela, recuſer les loix de ſon pays, & renier la Religion de ſon père? Qui l'oſeroit? On ſe ſoumet en ſilence; l'intérêt veut qu'on ſoit de l'avis de celui dont on hérite. On fait donc comme les autres; ſauf à rire à ſon aiſe en particulier de ce qu'on feint de reſpecter en public. Voilà, Monſeigneur, comme penſe le gros des hommes dans la plûpart des Religions, & ſur-tout dans la vôtre; & voilà la clef

des inconséquences qu'on remarque entre leur morale & leurs actions. Leur croyance n'est qu'apparence, & leurs mœurs sont comme leur foi.

Pourquoi un homme a-t-il inspection sur la croyance d'un autre, & pourquoi l'Etat a-t-il inspection sur celle des Citoyens? C'est parce qu'on suppose que la croyance des hommes détermine leur morale, & que des idées qu'ils ont de la vie à venir dépend leur conduite en celle-ci. Quand cela n'est pas, qu'importe ce qu'ils croient, ou ce qu'ils font semblant de croire? L'apparence de la Religion ne sert plus qu'à les dispenser d'en avoir une.

Dans la société chacun est en droit de s'informer si un autre se croit obligé d'être juste, & le Souverain est en droit d'examiner les raisons sur lesquelles chacun fonde cette obligation. De plus, les formes nationales doivent être observées; c'est sur quoi j'ai beaucoup insisté. Mais quant aux opinions qui ne tiennent point à la morale, qui n'influent en aucune manière sur les actions, & qui ne tendent point à transgresser les loix, chacun n'a là-dessus

que ſon jugement pour maître, & nul n'a ni droit ni intérêt de preſcrire à d'autres ſa façon de penſer. Si, par exemple, quelqu'un, même conſtitué en autorité, venoit me demander mon ſentiment ſur la fameuſe queſtion de l'hypoſtaſe dont la Bible ne dit pas un mot, mais pour laquelle tant de grands enfans ont tenu des Conciles & tant d'hommes ont été tourmentés; après lui avoir dit que je ne l'entends point & ne me ſoucie point de l'entendre, je le prierois le plus honnêtement que je pourrois de ſe mêler de ſes affaires, & s'il inſiſtoit, je le laiſſerois là.

Voilà le ſeul principe ſur lequel on puiſſe établir quelque choſe de fixe & d'équitable ſur les diſputes de Religion; ſans quoi, chacun poſant de ſon côté ce qui eſt en queſtion, jamais on ne conviendra de rien, l'on ne s'entendra de la vie, & la Religion, qui devroit faire le bonheur des hommes, fera toujours leurs plus grands maux.

Mais plus les Religions vieilliſſent, plus leur objet ſe perd de vûe; les ſubtilités ſe multiplient, on veut tout expliquer, tout décider, tout entendre; inceſſamment la doctrine ſe rafine & la

morale dépérit toujours plus. Assurément il y a loin de l'esprit du Deutéronome à l'esprit du Talmud & de la Misna, & de l'esprit de l'Evangile aux querelles sur la Constitution. Saint-Thomas demande (*n*) si par la succession des tems les articles de foi se sont multipliés, & il se déclare pour l'affirmative. C'est-à-dire que les Docteurs, renchérissant les uns sur les autres, en savent plus que n'en ont dit les Apôtres & Jésus-Christ. Saint-Paul avoue ne voir qu'obscurément & ne connoître qu'en partie (*o*). Vraiment nos Théologiens sont bien plus avancés que cela ; ils voient tout, ils savent tout : ils nous rendent clair ce qui est obscur dans l'Ecriture ; ils prononcent sur ce qui étoit indécis : ils nous font sentir avec leur modestie ordinaire que les Auteurs Sacrés avoient grand besoin de leur secours pour se faire entendre, & que le Saint-Esprit n'eût pas su s'expliquer clairement sans eux.

Quand on perd de vûe les devoirs de

(*n*) *Secunda secundæ*, *Quæst. I. Art.* VII.
(*o*) I Cor. XIII. 9. 12.

l'homme pour ne s'occuper que des opinions des Prêtres & de leurs frivoles disputes, on ne demande plus d'un Chrétien s'il craint Dieu, mais s'il est orthodoxe; on lui fait signer des formulaires sur les questions les plus inutiles & souvent les plus inintelligibles, & quand il a signé, tout va bien; l'on ne s'informe plus du reste. Pourvû qu'il n'aille pas se faire pendre, il peut vivre au surplus comme il lui plaira; ses mœurs ne font rien à l'affaire, la doctrine est en sûreté. Quand la Religion en est-là, quel bien fait-elle à la société, de quel avantage est-elle aux hommes? Elle ne sert qu'à exciter entre eux des dissensions, des troubles, des guerres de toute espèce; à les faire entre-égorger pour des Logogryphes: il vaudroit mieux alors n'avoir point de Religion que d'en avoir une si mal entendue. Empêchons-la, s'il se peut, de dégénérer à ce point, & soyons sûrs, malgré les buchers & les chaînes, d'avoir bien mérité du genre-humain.

Supposons que, las des querelles qui le déchirent, il s'assemble pour les terminer & convenir d'une Religion commune à tous les Peuples. Chacun com-

mencera, cela eſt ſûr, par propoſer la ſienne comme la ſeule vraie, la ſeule raiſonnable & démontrée, la ſeule agréable à Dieu & utile aux hommes; mais ſes preuves ne répondant pas là-deſſus à ſa perſuaſion, du moins au gré des autres ſectes, chaque parti n'aura de voix que la ſienne; tous les autres ſe réuniront contre lui; cela n'eſt pas moins ſûr: la délibération fera le tour de cette manière, un ſeul propoſant, & tous rejettant; ce n'eſt pas le moyen d'être d'accord. Il eſt croyable qu'après bien du tems perdu dans ces altercations puériles, les hommes de ſens chercheront des moyens de conciliation. Ils propoſeront, pour cela, de commencer par chaſſer tous les Théologiens de l'aſſemblée, & il ne leur ſera pas difficile de faire voir combien ce préliminaire eſt indiſpenſable. Cette bonne œuvre faite, ils diront aux Peuples: tant que vous ne conviendrez pas de quelque principe, il n'eſt pas poſſible même que vous vous entendiez, & c'eſt un argument qui n'a jamais convaincu perſonne que de dire; vous avez tort, car j'ai raiſon.

» Vous parlez de ce qui eſt agréable

» à Dieu. Voilà précisément ce qui » est en question. Si nous savions quel » culte lui est le plus agréable, il n'y » auroit plus de dispute entre nous. » Vous parlez aussi de ce qui est utile » aux hommes : c'est autre chose ; les » hommes peuvent juger de cela. Pre» nons donc cette utilité pour regle, » & puis établissons la doctrine qui s'y » rapporte le plus. Nous pourrons » espérer d'approcher ainsi de la vé» rité autant qu'il est possible à des » hommes : car il est à présumer que » ce qui est le plus utile aux créa» tures est le plus agréable au Créa» teur.

» Cherchons d'abord s'il y a quel» que affinité naturelle entre nous, si » nous sommes quelque chose les uns » aux autres. Vous Juifs, que pensez» vous sur l'origine du genre humain?... » Nous pensons qu'il est sorti d'un » même père. Et vous, Chrétiens ?... » Nous pensons là-dessus comme les » Juifs. Et vous, Turcs ?... Nous pen» sons comme les Juifs & les Chré» tiens.... Cela est déjà bon : puisque » les hommes sont tous frères, ils doi» vent s'aimer comme tels.

» Dites-nous maintenant de qui leur » père commun avoit reçû l'Etre ? Car » il ne s'étoit pas fait tout ſeul.... Du » Créateur du Ciel & de la terre..Juifs, » Chrétiens & Turcs ſont d'accord auſſi » ſur cela ; c'eſt encore un très-grand » point.

» Et cet homme, ouvrage du Créa- » teur, eſt-il un être ſimple ou mixte ? » Eſt-il formé d'une ſubſtance unique, » ou de pluſieurs? Chrétiens, répondez... » Il eſt compoſé de deux ſubſtances, » dont l'une eſt mortelle, & dont l'au- » tre ne peut mourir...Et vous, Turcs?.. » Nous penſons de même... Et vous, » Juifs ?... Autrefois nos idées là-deſſus » étoient fort confuſes, comme les ex- » preſſions de nos Livres Sacrés ; mais » les Eſſéniens nous ont éclairés, & nous » penſons encore ſur ce point comme » les Chrétiens. «

En procédant ainſi d'interrogations en interrogations, ſur la Providence Divine, ſur l'économie de la vie à venir, & ſur toutes les queſtions eſſencielles au bon ordre du genre-humain, ces mêmes hommes ayant obtenu de tous des réponſes preſque uniformes, leur diront : (on ſe ſouviendra que les

Théologiens n'y ſont plus :) » Mes amis » de quoi vous tourmentez-vous? Vous » voilà tous d'accord ſur ce qui vous » importe ; quand vous différerez de » ſentiment ſur le reſte, j'y vois peu » d'inconvénient. Formez de ce petit » nombre d'articles une Religion uni- » verſelle, qui ſoit, pour ainſi-dire, la » Religion humaine & ſociale, que tout » homme vivant en ſociété ſoit obligé » d'admettre. Si quelqu'un dogmatiſe » contre elle, qu'il ſoit banni de la » ſociété, comme ennemi de ſes loix » fondamentales. Quant au reſte ſur » quoi vous n'êtes pas d'accord, formez » chacun de vos croyances particulieres » autant de Religions nationales, & » ſuivez-les en ſincérité de cœur. Mais » n'allez point vous tourmentant pour » les faire admettre aux autres Peuples, » & ſoyez aſſurés que Dieu n'exige pas » cela. Car il eſt auſſi injuſte de vouloir » les ſoumettre à vos opinions qu'à vos » loix, & les miſſionnaires ne me ſem- » blent guères plus ſages que les con- » quérans.

» En ſuivant vos diverſes doctrines, » ceſſez de vous les figurer ſi démon- » trées que quiçonque ne les voit pas

» telles ſoit coupable à vos yeux de
» mauvaiſe foi. Ne croyez point que
» tous ceux qui péſent vos preuves &
» les rejettent, ſoient pour cela des
» obſtinés que leur incrédulité rende
» puniſſables ; ne croyez point que la
» raiſon, l'amour du vrai, la ſincérité
» ſoient pour vous ſeuls. Quoi qu'on
» faſſe, on ſera toujours porté à traiter
» en ennemis ceux qu'on accuſera de
» ſe refuſer à l'évidence. On plaint l'er-
» reur, mais on hait l'opiniâtreté.
» Donnez la préférence à vos raiſons,
» à la bonne heure ; mais ſachez que
» ceux qui ne s'y rendent pas, ont les
» leurs.

» Honorez en général tous les fon-
» dateurs de vos cultes reſpectifs. Que
» chacun rende au ſien ce qu'il croit
» lui devoir, mais qu'il ne mépriſe
» point ceux des autres. Ils ont eu de
» grands génies & de grandes vertus :
» cela eſt toujours eſtimable. Ils ſe ſont
» dits les Envoyés de Dieu, cela peut
» être & n'être pas : c'eſt de quoi la
» pluralité ne ſauroit juger d'une ma-
» niere uniforme, les preuves n'étant
» pas également à ſa portée. Mais
» quand cela ne ſeroit pas, il ne faut

» point les traiter ſi légèrement d'im-
» poſteurs. Qui ſait juſqu'où les mé-
» ditations continuelles ſur la Divinité,
» juſqu'où l'enthouſiaſme de la vertu
» ont pû, dans leurs ſublimes ames,
» troubler l'ordre didactique & rem-
» pant des idées vulgaires ? Dans une
» trop grande élévation la tête tourne,
» & l'on ne voit plus les choſes comme
» elles ſont. Socrate à cru avoir un eſ-
» prit familier, & l'on n'a point oſé
» l'accuſer pour cela d'être un fourbe.
» Traiterons-nous les fondateurs des
» Peuples, les bienfaiteurs des nations,
» avec moins d'égards qu'un particu-
» lier ?

» Du reſte, plus de diſpute entre
» vous ſur la préférence de vos cultes.
» Ils ſont tous bons, lorſqu'ils ſont
» preſcrits par les loix, & que la Re-
» ligion eſſencielle s'y trouve ; ils ſont
» mauvais, quand elle ne s'y trouve pas.
» La forme du culte eſt la police des
» Religions & non leur eſſence, & c'eſt
» au Souverain qu'il appartient de ré-
» gler la police dans ſon pays. «

J'ai penſé, Monſeigneur, que celui qui raiſonneroit ainſi ne ſeroit point un blaſphémateur, un impie; qu'il pro-

poseroit un moyen de paix juste, raisonnable, utile aux hommes; & que cela n'empêcheroit pas qu'il n'eût sa Religion particuliere ainsi que les autres, & qu'il n'y fût tout aussi sincèrement attaché. Le vrai croyant, sachant que l'Infidèle est aussi un homme, & peut-être un honnête-homme, peut sans crime s'intéresser à son sort. Qu'il empêche un culte étranger de s'introduire dans son pays, cela est juste; mais qu'il ne damne pas pour cela ceux qui ne pensent pas comme lui; car quiconque prononce un jugement si téméraire se rend l'ennemi du reste du genre-humain. J'entends dire sans cesse qu'il faut admettre la tolérance civile, non la théologique; je pense tout le contraire. Je crois qu'un homme de bien, dans quelque Religion qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé. Mais je ne crois pas pour cela qu'on puisse légitimement introduire en un pays des Religions étrangères sans la permission du Souverain; car si ce n'est pas directement désobéir à Dieu, c'est désobéir aux loix; & qui désobéit aux loix désobéit à Dieu.

Quant aux Religions une fois éta-
blies

blies ou tolérées dans un pays, je crois qu'il eſt injuſte & barbare de les y détruire par la violence, & que le Souverain ſe fait tort à lui-même en maltraitant leurs ſectateurs. Il eſt bien différent d'embraſſer une Religion nouvelle, ou de vivre dans celle où l'on eſt né ; le premier cas ſeul eſt puniſſable. On ne doit ni laiſſer établir une diverſité de culte, ni proſcrire ceux qui ſont une fois établis ; car un fils n'a jamais tort de ſuivre la Religion de ſon père. La raiſon de la tranquillité publique eſt toute contre les perſécuteurs. La Religion n'excite jamais de troubles dans un Etat que quand le parti dominant veut tourmenter le parti foible, ou que le parti foible, intolérant par principe, ne peut vivre en paix avec qui que ce ſoit. Mais tout culte légitime, c'eſt-à-dire, tout culte où ſe trouve la Religion eſſencielle, & dont, par conſéquent, les ſectateurs ne demandent que d'être ſoufferts & vivre en paix, n'a jamais cauſé ni révoltes ni guerres civiles, ſi ce n'eſt lorſqu'il a fallu ſe défendre & repouſſer les perſécuteurs. Jamais les Proteſtans n'ont pris les armes en France que lorſqu'on

les y a pourſuivis. Si l'on eût pû ſe réſoudre à les laiſſer en paix, ils y ſeroient demeurés. Je conviens ſans détour qu'à ſa naiſſance la Religion réformée n'avoit pas droit de s'établir en France, malgré les loix. Mais lorſque, tranſmiſe des Pères aux enfans, cette Religion fut devenue celle d'une partie de la Nation Françoiſe, & que le Prince eût ſolemnellement traité avec cette partie par l'Edit de Nantes; cet Edit devint un Contrat inviolable, qui ne pouvoit plus être annullé que du commun conſentement des deux parties, & depuis ce tems, l'exercice de la Religion Proteſtante eſt, ſelon moi, légitime en France.

Quand il ne le feroit pas, il reſteroit toujours aux ſujets l'alternative de ſortir du Royaume avec leurs biens, ou d'y reſter ſoumis au culte dominant. Mais les contraindre à reſter ſans les vouloir tolérer, vouloir à la fois qu'ils ſoient & qu'ils ne ſoient pas, les priver même du droit de la nature, annuller leurs mariages (*p*), déclarer leurs en-

(*p*) Dans un Arrêt du Parlement de Toulouſe concernant l'affaire de l'infortuné Ca-

fans bâtards .... en ne disant que ce qui est, j'en dirois trop ; il faut me taire.

---

las ; on reproche aux Protestans de faire entre eux des mariages, *qui, selon les Protestans ne sont que des actes civils, & par conséquent soumis entièrement pour la forme & les effets à la volonté du Roi.*

Ainsi de ce que, selon les Protestans, le mariage est un acte civil, il s'ensuit qu'ils sont obligés de se soumettre à la volonté du Roi, qui en fait un acte de la Religion Catholique. Les Protestans, pour se marier, sont légitimement tenus de se faire Catholiques ; attendu que, selon eux, le mariage est un acte civil. Telle est la manière de raisonner de Messieurs du Parlement de Toulouse.

La France est un Royaume si vaste, que les François se sont mis dans l'esprit que le genre humain ne devoit point avoir d'autres loix que les leurs. Leurs Parlemens & leurs Tribunaux paroissent n'avoir aucune idée du droit naturel ni du droit des gens ; & il est à remarquer que dans tout ce grand Royaume où sont tant d'Universités, tant de Collèges, tant d'Académies, & où l'on enseigne avec tant d'importance tant d'inutilités, il n'y a pas une seule chaire de droit naturel. C'est le seul peuple de l'Europe qui ait regardé cette étude comme n'étant bonne à rien.

Voici du moins, ce que je puis dire. En considérant la seule raison d'Etat, peut-être a-t-on bien fait d'ôter aux Protestans François tous leurs chefs : mais il falloit s'arrêter là. Les maximes politiques ont leurs applications & leurs distinctions. Pour prévenir des dissensions qu'on n'a plus à craindre, on s'ôte des ressources dont on auroit grand besoin. Un parti qui n'a plus ni Grands ni Noblesse à sa tête, quel mal peut-il faire dans un Royaume tel que la France ? Examinez toutes vos précédentes guerres, appellées guerres de Religion ; vous trouverez qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause à la Cour & dans les intérêts des Grands. Des intrigues de Cabinet brouilloient les affaires, & puis les Chefs ameutoient les Peuples au nom de Dieu. Mais quelles intrigues, quelles cabales peuvent former des Marchands & des Paysans ? Comment s'y prendroient-ils pour susciter un parti dans un pays où l'on ne veut que des Valets ou des Maîtres, & où l'égalité est inconnue ou en horreur ? Un Marchand proposant de lever des troupes peut se faire

écouter en Angleterre : mais il fera toujours rire des François (*q*).

Si j'étois, Roi ? Non. Miniſtre ? Encore moins : mais homme puiſſant en France, je dirois : Tout tend parmi nous aux emplois, aux charges ; tout veut acheter le droit de mal faire : Paris & la Cour engouffrent tout. Laiſſons ces pauvres gens remplir le vuide des Provinces ; qu'ils ſoient marchands, & toujours marchands ; laboureurs, & toujours laboureurs. Ne pouvant quitter leur état, ils en tireront le meilleur parti poſſible ; ils remplaceront les nôtres dans les conditions privées dont nous cherchons tous à ſortir ; ils

---

(*q*) Le ſeul cas qui force un peuple ainſi dénué de chefs à prendre les armes, c'eſt quand, réduit au déſeſpoir par ſes perſécuteurs, il voit qu'il ne lui reſte plus de choix que dans la manière de périr. Telle fut, au commencement de ce ſiècle, la guerre des Camiſards. Alors on eſt tout étonné de la force qu'un parti mépriſé tire de ſon déſeſpoir : c'eſt ce que jamais les perſécuteurs n'ont ſçu calculer d'avance. Cependant de telles guerres coûtent tant de ſang qu'ils devoient bien y ſonger avant de les rendre inévitables.

feront valoir le commerce & l'agriculture que tout nous fait abandonner; ils alimenteront notre luxe; ils travailleront, & nous jouirons.

Si ce projet n'étoit pas plus équitable que ceux qu'on fuit, il feroit, du moins, plus humain, & fûrement il feroit plus utile. C'eft moins la tyrannie, & c'eft moins l'ambition des Chefs, que ce ne font leurs préjugés & leurs courtes vûes, qui font le malheur des Nations.

Je finirai par tranfcrire une efpèce de difcours, qui a quelque rapport à mon fujet, & qui ne m'en écartera pas long-tems.

Un Parsis de Surate, ayant époufé en fecret une Mufulmane, fut découvert, arrêté, & ayant refufé d'embraffer le mahométifme, il fut condamné à mort. Avant d'aller au fupplice, il parla ainfi à fes juges.

» Quoi! vous voulez m'ôter la vie!
» Eh! de quoi me puniffez-vous? J'ai
» tranfgreffé ma loi plûtôt que la vôtre:
» ma loi parle au cœur & n'eft pas
» cruelle; mon crime a été puni par le
» blâme de mes freres. Mais que vous
» ai-je fait pour mériter de mourir? Je

» vous ai traités comme ma famille, &
» je me suis choisi une sœur parmi vous.
» Je l'ai laissé libre dans sa croyance,
» & elle a respecté la mienne pour son
» propre intérêt. Borné sans regret à
» elle seule, je l'ai honorée comme
» l'instrument du culte qu'exige l'Au-
» teur de mon Etre, j'ai payé par elle
» le tribut que tout homme doit au
» genre-humain : l'amour me l'a don-
» née & la vertu me la rendoit chère,
» elle n'a point vécu dans la servitude,
» elle a possédé sans partage le cœur
» de son époux; ma faute n'a pas moins
» fait son bonheur que le mien.

» Pour expier une faute si pardon-
» nable, vous m'avez voulu rendre four-
» be & menteur; vous m'avez voulu
» forcer à professer vos sentimens sans
» les aimer & sans y croire : comme si
» le transfuge de nos loix eût mérité
» de passer sous les vôtres, vous m'a-
» vez fait opter entre le parjure & la
» mort, & j'ai choisi, car je ne veux
» pas vous tromper. Je meurs donc,
» puisqu'il le faut; mais je meurs digne
» de revivre & d'animer un autre hom-
» me juste. Je meurs martyr de ma Re-

» ligion ſans craindre d'entrer après
» ma mort dans la vôtre. Puiſſé-je re-
» naître chez les Muſulmans pour les
» apprendre à devenir humains, clé-
» mens, équitables : car ſervant le
» même Dieu que nous ſervons, puiſ-
» qu'il n'y en a pas deux, vous vous
» aveuglez dans votre zèle en tour-
» mentant ſes ſerviteurs, & vous n'êtes
» cruels & ſanguinaires que parce que
» vous êtes inconſéquens «.

» Vous êtes des enfans, qui dans vos
» jeux ne ſavez que faire du mal aux
» hommes. Vous vous croyez ſavans,
» & vous ne ſavez rien de ce qui eſt
» de Dieu. Vos dogmes récens ſont-
» ils convenables à celui qui eſt, &
» qui veut être adoré de tous les tems ?
» Peuples nouveaux, comment oſez-
» vous parler de Religion devant nous ?
» Nos rites ſont auſſi vieux que les
» Aſtres : les premiers rayons du Soleil
» ont éclairé & reçu les hommages de
» nos Pères. Le grand Zerduſt a vû
» l'enfance du monde ; il a prédit &
» marqué l'ordre de l'Univers ; & vous,
» hommes d'hier, vous voulez être nos
» prophetes ! Vingt ſiécles avant Ma-

» homet, avant la naiſſance d'Iſmaël
» & de ſon père, les Mages étoient
» antiques. Nos Livres Sacrés étoient
» déjà la loi de l'Aſie & du monde,
» & trois grands Empires avoient ſuc-
» ceſſivement achevé leur long cours
» ſous nos ancêtres, avant que les vô-
» tres fuſſent ſortis du néant.

» Voyez, hommes prévenus, la dif-
» férence qui eſt entre vous & nous.
» Vous vous dites croyans, & vous
» vivez en barbares. Vos inſtitutions,
» vos loix, vos cultes, vos vertus
» mêmes tourmentent l'homme & le
» dégradent. Vous n'avez que de triſtes
» devoirs à lui preſcrire. Des jeûnes,
» des privations, des combats, des
» mutilations, des clôtures : vous ne
» ſavez lui faire un devoir que de ce
» qui peut l'affliger & le contraindre.
» Vous lui faites haïr la vie & les
» moyens de la conſerver : vos femmes
» ſont ſans hommes, vos terres ſont
» ſans culture ; vous mangez les ani-
» maux & vous maſſacrez les humains ;
» vous aimez le ſang, les meurtres ;
» tous vos établiſſemens choquent la
» nature, aviliſſent l'eſpèce humaine ;
» &, ſous le double joug du Deſpotiſ-

» me & du fanatiſme, vous l'écraſez de
» ſes Rois & de ſes Dieux.

» Pour nous, nous ſommes des hom-
» mes de paix, nous ne faiſons ni ne
» voulons aucun mal à rien de ce qui
» reſpire, non pas même à nos Tyrans;
» nous leur cédons ſans regret le fruit
» de nos peines, contens de leur être
» utiles & de remplir nos devoirs. Nos
» nombreux beſtiaux couvrent vos pa-
» turages; les arbres plantés par nos
» mains vous donnent leurs fruits &
» leur ombre; vos terres que nous
» cultivons vous nourriſſent par nos
» ſoins : un peuple ſimple & doux mul-
» tiplie ſous vos outrages, & tire pour
» vous la vie & l'abondance du ſein de
» la mere commune où vous ne ſçavez
» rien trouver. Le ſoleil que nous pre-
» nons à témoin de nos œuvres, éclai-
» re notre patience & vos injuſtices; il
» ne ſe léve point ſans nous trouver
» occupés à bien faire, & en ſe cou-
» chant il nous ramène au ſein de nos
» familles, nous préparer à de nou-
» veaux travaux.

» Dieu ſeul ſait la vérité. Si malgré
« tout cela, nous nous trompons dans
» notre culte, il eſt toujours peu croya-

» ble que nous ſoyons condamnés à » l'enfer, nous qui ne faiſons que du » bien ſur la terre, & que vous ſoyez » les élus de Dieu, vous qui n'y faites » que du mal. Quand nous ſerions dans » l'erreur, vous devriez la reſpecter » pour votre avantage. Notre piété » vous engraiſſe, & la vôtre vous con- » ſume; nous réparons le mal que vous » fait une Religion deſtructive. Croyez- » moi, laiſſez-nous un culte qui vous » eſt utile; craignez qu'un jour nous » n'adoptions le vôtre: c'eſt le plus » grand mal qui vous puiſſe arriver.«

J'ai tâché, Monſeigneur, de vous faire entendre dans quel eſprit a été écrite la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, & les conſidérations qui m'ont porté à la publier. Je vous demande à préſent à quel égard vous pouvez qualifier ſa doctrine de blaſphêmatoire, d'impie, d'abominable, & ce que vous y trouvez de ſcandaleux & de pernicieux au genre-humain? J'en dis autant à ceux qui m'accuſent d'avoir dit ce qu'il falloit taire & d'avoir voulu troubler l'ordre public; imputation vague & téméraire, avec laquelle ceux

qui ont le moins réfléchi ſur ce qui eſt utile ou nuiſible, indiſpoſent d'un mot le public crédule contre un Auteur bien intentionné. Eſt-ce apprendre au peuple à ne rien croire que le rappeller à la véritable foi qu'il oublie? Eſt-ce troubler l'ordre que renvoyer chacun aux loix de ſon pays? Eſt-ce anéantir tous les cultes que borner chaque peuple au ſien? Eſt-ce ôter celui qu'on a, que ne vouloir pas qu'on en change? Eſt-ce ſe jouer de toute Religion, que reſpecter toutes les Religions? Enfin eſt-il donc ſi eſſenciel à chacun de haïr les autres, que, cette haine ôtée, tout ſoit ôté?

Voilà pourtant ce qu'on perſuade au peuple quand on veut lui faire prendre ſon défenſeur en haine, & qu'on a la force en main. Maintenant, hommes cruels, vos décrets, vos buchers, vos mandemens, vos journaux le troublent & l'abuſent ſur mon compte. Il me croit un monſtre ſur la foi de vos clameurs; mais vos clameurs ceſſeront enfin; mes écrits reſteront malgré vous pour votre honte. Les Chrétiens moins prévenus y chercheront avec

ſurpriſe les horreurs que vous prétendez y trouver ; ils n'y verront, avec la morale de leur Divin maître, que des leçons de paix, de concorde & de charité. Puiſſent-ils y apprendre à être plus juſtes que leurs Peres ! Puiſſent les vertus qu'ils y auront priſes, me venger un jour de vos malédictions !

A l'égard des objections ſur les ſectes particulieres dans leſquelles l'Univers eſt diviſé ; que ne puis-je leur donner aſſez de force pour rendre chacun moins entêté de la ſienne & moins ennemi des autres ; pour porter chaque homme à l'indulgence, à la douceur, par cette conſidération ſi frappante & ſi naturelle, que s'il fût né dans un autre pays, dans une autre ſecte, il prendroit infailliblement pour l'erreur ce qu'il prend pour la vérité, & pour la vérité ce qu'il prend pour l'erreur ! Il importe tant aux hommes de tenir moins aux opinions qui les diviſent, qu'à celles qui les uniſſent ! & au contraire, négligeant ce qu'ils ont de commun, ils s'acharnent aux ſentimens particuliers avec une eſpece de rage ; ils tiennent d'autant plus à ces ſentimens

qu'ils ſemblent moins raiſonnables, & chacun voudroit ſuppléer à force de confiance à l'autorité que la raiſon refuſe à ſon parti. Ainſi, d'accord au fond ſur tout ce qui nous intéreſſe, & dont on ne tient aucun compte, on paſſe la vie à diſputer, à chicaner, à tourmenter, à perſécuter, à ſe battre, pour les choſes qu'on entend le moins, & qu'il eſt le moins néceſſaire d'entendre. On entaſſe en vain déciſions ſur déciſions; on plâtre en vain leurs contradictions d'un jargon inintelligible; on trouve chaque jour de nouvelles queſtions à réſoudre, chaque jour de nouveaux ſujets de querelles; parce que chaque doctrine a des branches infinies, & que chacun, entêté de ſa petite idée, croit eſſenciel ce qui ne l'eſt point, & néglige l'eſſenciel véritable. Que ſi on leur propoſe des objections qu'ils ne peuvent réſoudre, ce qui, vû l'échaffaudage de leurs doctrines, devient plus facile de jour en jour, ils ſe dépitent comme des enfans, & parce qu'ils ſont plus attachés à leur parti, qu'à la vérité, & qu'ils ont plus d'orgueil, que de bonne-foi,

c'eſt ſur ce qu'ils peuvent le moins prouver qu'ils pardonnent le moins quelque doute.

Ma propre hiſtoire caractériſe mieux qu'aucune autre le jugement qu'on doit porter des Chrétiens d'aujourd'hui : mais comme elle en dit trop pour être crue, peut-être un jour fera-t-elle porter un jugement tout contraire ; un jour peut-être, ce qui fait aujourd'hui l'opprobre de mes contemporains, fera leur gloire, & les ſimples qui liront mon Livre, diront avec admiration : quels tems angéliques ce devoient être que ceux où un tel Livre a été brûlé comme impie, & ſon auteur pourſuivi comme un malfaiteur ! ſans doute alors tous les Ecrits reſpiroient la dévotion la plus ſublime, & la terre étoit couverte de Saints !

Mais d'autres Livres demeureront. On ſaura, par exemple, que ce même ſiécle a produit un panégyriſte de la Saint-Barthélemi, François, &, comme on peut bien croire, homme d'Egliſe, ſans que, ni Parlement, ni Prélat ait ſongé même à lui chercher querelle. Alors, en comparant la morale des deux Livres, & le ſort des deux Au-

teurs, on pourra changer de langage, & tirer une autre conclusion.

Les doctrines abominables sont celles qui mènent au crime, au meurtre, & qui font des fanatiques. Eh ! qu'y a-t-il de plus abominable au monde que de mettre l'injustice & la violence en système, & de les faire découler de la clémence de Dieu? Je m'abstiendrai d'entrer ici dans un parallele qui pourroit vous déplaire. Convenez seulement, Monseigneur, que si la France eût professé la Religion du Prêtre Savoyard, cette Religion si simple & si pure, qui fait craindre Dieu, & aimer les hommes, des fleuves de sang n'eussent point si souvent inondé les champs François; ce peuple si doux & si gai n'eût point étonné les autres de ses cruautés dans tant de persécutions & de massacres, depuis l'Inquisition de Toulouse (*r*) jusqu'à la Saint-Barthélemi,

(*r*) Il est vrai que Dominique, Saint Espagnol, y eut grande part. Le Saint, selon un Écrivain de son Ordre, eut la charité, prêchant contre les Albigeois, de s'adjoindre de dévotes personnes, zélées pour la foi, lesquelles &

& depuis les guerres des Albigeois jusqu'aux Dragonades ; le Conseiller Anne du Bourg n'eût point été pendu pour avoir opiné à la douceur envers les Réformés ; les habitans de Merindol & de Cabrieres n'eussent point été mis à mort par Arrêt du Parlement d'Aix, & sous nos yeux l'innocent Calas torturé par les bourreaux n'eût point péri sur la roue. Revenons, à présent, Monseigneur, à vos censures & aux raisons sur lesquelles vous les fondez.

Ce sont toujours des hommes, dit le Vicaire, qui nous attestent la parole de Dieu, & qui nous l'attestent en des

---

prissent le soin d'extirper corporellement & par le glaive matériel les hérétiques qu'il n'auroit pû vaincre avec le glaive de la parole de Dieu. *Ob charitatem, prædicans contra Albienses, in adjutorium sumsit quasdam devotas personas, zelantes pro fide, quæ corporaliter illos hæreticos gladio materiali expugnarent, quos ipse gladio verbi Dei amputare non posset.* Antonin. in Chron. P. III. tit. 23. c. 14. §. 2. Cette charité ne ressemble guere à celle du Vicaire ; aussi a-t-elle un prix bien différent. L'une fait décréter & l'autre canoniser ceux qui la professent.

langues qui nous ſont inconnues. Souvent, au contraire, nous aurions grand beſoin que Dieu nous atteſtât la parole des hommes; il eſt bien ſûr, au moins, qu'il eût pu nous donner la ſienne, ſans ſe ſervir d'organes ſi ſuſpects. Le Vicaire ſe plaint qu'il faille tant de témoignages humains pour certifier la parole Divine: *que d'hommes*, dit-il, *entre Dieu & moi* (*ſ*)!

Vous répondez. *Pour que cette plainte fût ſenſée, M. T. C. F. il faudroit pouvoir conclure que la révélation eſt fauſſe dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire: Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'aſſure qu'il a dit, dès que ce n'eſt pas directement à moi qu'il a adreſſé ſa parole* (*t*).

Et tout au contraire, cette plainte n'eſt ſenſée qu'en admettant la vérité de la Révélation. Car ſi vous la ſuppoſez fauſſe, quelle plainte avez-vous à faire du moyen dont Dieu s'eſt ſervi, puiſ-

---

(*ſ*) Emile, *Tome III*, *pag.* 141.

(*t*) *Mandement*, in-4°., pag. 12., in-12, pag. xxj.

qu'il ne s'en ait ſervi d'aucun ? Vous doit-il compte des tromperies d'un imposteur ? Quand vous vous laiſſez duper, c'eſt votre faute & non pas la ſienne. Mais lorſque Dieu, maître du choix de ſes moyens, en choiſit par préférence qui exigent de notre part tant de ſavoir & de ſi profondes diſcuſſions, le Vicaire a-t-il tort de dire : » Voyons » toutefois ; examinons, comparons, » vérifions ? O ſi Dieu eût daigné me » diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur ? » (*u*) »

Monſeigneur, votre mineure eſt admirable ! Il faut la tranſcrire ici toute entiere ; j'aime à rapporter vos propres termes, c'eſt ma plus grande méchanceté.

Mais n'eſt-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la Révélation Chrétienne, dont il ſeroit abſurde de douter ? Par quelle autre voie que celle des témoignages humains l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athène, cette Rome dont il vante ſi

(*u*) Emile, *ubi ſuprà.*

ſouvent & avec tant d'aſſurance les loix, les mœurs, & les héros? Que d'hommes entre lui & les Hiſtoriens qui ont conſervé la mémoire de ces évenemens!

Si la matiére étoit moins grave & que j'euſſe moins de reſpect pour vous, cette manière de raiſonner me fourniroit peut-être l'occaſion d'égayer un peu mes Lecteurs; mais à Dieu ne plaiſe que j'oublie le ton qui convient au ſujet que je traite, & à l'homme à qui je parle. Au riſque d'être plat dans ma réponſe, il me ſuffit de montrer que vous vous trompez.

Conſidérez donc, de grace, qu'il eſt tout-à-fait dans l'ordre que des faits humains ſoient atteſtés par des témoignages humains. Ils ne peuvent l'être par nulle autre voie; je ne puis ſavoir que Sparte & Rome ont exiſté, que parce que des Auteurs contemporains me le diſent, & entre moi & un autre homme qui a vécu loin de moi, il faut néceſſairement des intermédiaires: mais pourquoi en faut-il entre Dieu & moi, & pourquoi en faut-il de ſi éloignés, qui en ont beſoin de tant d'autres? Eſt-il ſimple, eſt-il naturel que Dieu ait été cher-

cher Moïſe pour parler à Jean Jacques Rouſſeau ?

D'ailleurs nul n'eſt obligé ſous peine de damnation de croire que Sparte ait exiſté ; nul, pour en avoir douté, ne ſera dévoré des flammes éternelles. Tout fait dont nous ne ſommes pas les témoins, n'eſt établi pour nous que ſur des preuves morales, & toute preuve morale eſt ſuſceptible de plus & de moins. Croirai-je que la juſtice Divine me précipite à jamais dans l'enfer, uniquement pour n'avoir pas ſu marquer bien exactement le point où une telle preuve devient invincible ?

S'il y a dans le monde une hiſtoire atteſtée, c'eſt celle des Wampirs. Rien n'y manque ; procès verbaux, certificats de Notables, de Chirurgiens, de Curés, de Magiſtrats. La preuve juridique eſt des plus complettes. Avec cela, qui eſt-ce qui croit aux Wampirs ? Serons-nous tous damnés pour n'y avoir pas cru ?

Quelque atteſtés que ſoient, au gré même de l'incrédule Cicéron, pluſieurs des prodiges rapportés par Tite-Live, je les regarde comme autant de fables, & ſûrement je ne ſuis pas le

ſeul. Mon expérience conſtante & celle de tous les hommes eſt plus forte en ceci que le témoignage de quelques-uns. Si Sparte & Rome ont été des prodiges elles-mêmes, c'étoient des prodiges dans le genre moral; & comme on s'abuſeroit en Laponie de fixer à quatre pieds la ſtature naturelle de l'homme, on ne s'abuſeroit pas moins parmi nous de fixer la meſure des ames humaines ſur celle des gens que l'on voit autour de ſoi.

Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, que je continue ici d'examiner vos raiſonnemens en eux-mêmes, ſans ſoutenir ceux que vous attaquez. Après ce mémoratif néceſſaire, je me permettrai ſur votre maniere d'argumenter encore une ſuppoſition.

Un habitant de la rue St. Jacques vient tenir ce diſcours à Monſieur l'Archevêque de Paris. » Monſeigneur, je » ſais que vous ne croyez ni à la béa- » titude de Saint François Pâris, ni aux » miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer » en public ſur ſa tombe, à la vûe de » la Ville du monde la plus éclairée » & la plus nombreuſe. Mais je crois » devoir vous atteſter que je viens de

» voir reſſuſciter le Saint en perſonne
» dans le lieu où ſes os ont été dé-
» poſés. »

L'homme de la rue Saint-Jacques ajoûte à cela le détail de toutes les circonſtances qui peuvent frapper le ſpectateur d'un pareil fait. Je ſuis perſuadé qu'à l'ouie de cette nouvelle, avant de vous expliquer ſur la foi que vous y ajoûtez, vous commencerez par interroger celui qui l'atteſte, ſur ſon état, ſur ſes ſentimens, ſur ſon Confeſſeur, ſur d'autres articles ſemblables; & lorſqu'à ſon air comme à ſes diſcours vous aurez compris que c'eſt un pauvre Ouvrier, & que, n'ayant point à vous montrer de billet de confeſſion, il vous confirmera dans l'opinion qu'il eſt Janſéniſte; » Ah! ah! « lui direz-vous d'un air railleur; » vous-êtes convulſion-
» naire, & vous avez vû reſſuſciter
» Saint Pâris? Cela n'eſt pas fort éton-
» nant; vous avez tant vû d'autres
» merveilles! «

Toujours dans ma ſuppoſition, ſans doute il inſiſtera: il vous dira qu'il n'a point vû ſeul le miracle; qu'il avoit deux ou trois perſonnes avec lui qui

ont vû la même choſe, & que d'autres à qui il l'a voulu raconter diſent l'avoir auſſi vû eux-mêmes. Là-deſſus vous demanderez ſi tous ces témoins étoient Janſéniſtes ? » Oui, Monſeigneur, « » dira-t-il : » mais n'importe ; ils ſont » en nombre ſuffiſant, gens de bonnes » mœurs, de bon ſens, & non recu- » ſables ; la preuve eſt complette, & » rien ne manque à notre déclaration » pour conſtater la vérité du fait. «

D'autres Evêques moins charitables enverroient chercher un Commiſſaire & lui conſigneroient le bon-homme honoré de la viſion glorieuſe, pour en aller rendre grace à Dieu aux petites-maiſons. Pour vous, Monſeigneur, plus humain, mais non plus crédule, après une grave réprimande vous vous contenterez de lui dire : » je ſais que » deux ou trois témoins, honnêtes-gens » & de bon ſens, peuvent atteſter la » vie ou la mort d'un homme ; mais » je ne ſais pas encore combien il en » faut pour conſtater la réſurrection » d'un Janſéniſte. En attendant que je » l'apprenne, allez, mon enfant, tâ- » cher de fortifier vôtre cerveau creux.

» Je vous diſpenſe du jeûne, & voilà » de quoi vous faire de bon bouil- » lon. «

C'eſt à-peu-près, Monſeigneur, ce que vous diriez, & ce que diroit tout autre homme ſage à votre place. D'où je concluds que, même ſelon vous, & ſelon tout autre homme ſage, les preuves morales ſuffiſantes pour conſtater les faits qui ſont dans l'ordre des poſſibilités morales, ne ſuffiſent plus pour conſtater des faits d'un autre ordre & purement ſurnaturels : ſur quoi je vous laiſſe juger vous-même de la juſteſſe de votre comparaiſon.

Voici pourtant la concluſion triomphante que vous en tirez contre moi. *Son ſcepticiſme n'eſt donc ici fondé que ſur l'intérêt de ſon incrédulité* (*x*). Monſeigneur, ſi jamais elle me procure un Evêché de cent mille livres de rente, vous pourrez parler de l'intérêt de mon incrédulité.

Continuons maintenant à vous tranſcrire, en prenant ſeulement la liberté

[*x*] *Mandement*, in-4°., pag. 12., in-12., pag. xxij.

de reſtituer au beſoin les paſſages de mon Livre que vous tronquez.

» Qu'un homme, *ajoûte-t-il plus loin,* » vienne nous tenir ce langage : Mor- » tels, je vous annonce les volontés du » Très-Haut ; reconnoiſſez à ma voix » celui qui m'envoie. J'ordonne au » Soleil de changer ſon cours, aux » étoiles de former un autre arrange- » ment, aux montagnes de s'applanir, » aux flots de s'élever, à la terre de » prendre un autre aſpect : à ces mer- » veilles qui ne reconnoîtra pas à l'inſ- » tant le Maître de la nature ? « *Qui ne croiroit, M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la ſorte ne demande qu'à voir des miracles pour être Chrétien ?*

Bien plus que cela, Monſeigneur ; puiſque je n'ai pas même beſoin des miracles pour être Chrétien.

Ecoutez, toute fois, ce qu'il ajoûte : » Reſte enfin, dit-il, l'examen le plus » important dans la doctrine annoncée ; » car puiſque ceux qui diſent que Dieu » fait ici-bas des miracles, prétendent » que le Diable les imite quelquefois, » avec les prodiges les mieux conſta- » tés, nous ne ſommes pas plus avan- » cés qu'auparavant, & puiſque les Ma-

» giciens de Pharaon osoient, en pré-
» sence même de Moïse, faire les mê-
» mes signes qu'il faisoit par l'ordre
» exprès de Dieu, pourquoi dans son
» absence n'eussent-ils pas, aux mêmes
» titres, prétendu la même autorité ?
» Ainsi donc, après avoir prouvé la
» doctrine par le miracle, il faut prou-
» ver le miracle par la doctrine, de
» peur de prendre l'œuvre du Démon
» pour l'œuvre de Dieu (*y*). Que faire
» en pareil cas pour éviter le dialèle ?
» Une seule chose ; revenir au raison-
» nement, & laisser-là les miracles.
» Mieux eût valu n'y pas recourir. «

C'est dire ; qu'on me montre des miracles, & je croirai. Oui, Monseigneur, c'est dire ; qu'on me montre des miracles & je croirai aux miracles. *C'est dire ; qu'on me montre des miracles, & je refuserai encore de croire.* Oui, Monseigneur, c'est dire, selon

(*y*) Je suis forcé de confondre ici la note avec le texte, à l'imitation de M. de Beaumont. Le Lecteur pourra consulter l'un & l'autre dans le Livre même, *Tome III*, *pag.* 145 & *suiv.*

le précepte même de Moïſe (z) ; qu'on me montre des miracles, & je refuſerai encore de croire une doctrine abſurde & déraiſonnable qu'on voudroit étayer par eux. Je croirois plutôt à la magie que de réconnoître la voix de Dieu dans des leçons contre la raiſon.

J'ai dit que c'étoit-là du bon ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurciroit qu'avec des diſtinctions tout au moins très-ſubtiles : c'eſt encore une de mes prédictions ; en voici l'accompliſſement.

Quand une doctrine eſt reconnue vraie, divine, fondée ſur une révélation certaine, on s'en ſert pour juger des miracles, c'eſt-à-dire, pour rejetter les prétendus prodiges que des impoſteurs voudroient oppoſer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du ſein de Dieu, les miracles ſont produits en preuves ; c'eſt-à-dire, que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-Haut, confirme ſa Miſſion, ſa prédication par des miracles, qui ſont le témoignage même de la Divinité. Ainſi la doctrine & les mi-

(z) Deutéronome, *cap. XIII.*

tacles ſont des argumens reſpectifs dont on fait uſage, ſelon les divers points de vûe où l'on ſe place dans l'étude & dans l'enſeignement de la Religion. Il ne ſe trouve-là, ni abus du raiſonnement, ni ſophiſme ridicule, ni cercle vicieux (*a*).

Le Lecteur en jugera. Pour moi je n'ajoûterai pas un ſeul mot. J'ai quelquefois répondu ci-devant avec mes paſſages ; mais c'eſt avec le vôtre que je veux vous répondre ici.

Où eſt donc, M. T. C. F., la bonne-foi philoſophique dont ſe pare cet Ecrivain ?

Monſeigneur, je ne me ſuis jamais piqué d'une bonne-foi philoſophique; car je n'en connois pas de telle. Je n'oſe même plus trop parler de la bonne-foi Chrétienne, depuis que les ſoi-diſans Chrétiens de nos jours trouvent ſi mauvais qu'on ne ſupprime pas les objections qui les embarraſſent. Mais pour la bonne-foi pure & ſimple, je demande laquelle de la mienne ou de la vôtre eſt la plus facile à trouver ici ?

(*a*) *Mandement*, in-4°., pag. 13., in-12., pag. xxiij.

Plus j'avance, plus les points à traiter deviennent intéreſſans. Il faut donc continuer à vous tranſcrire. Je voudrois dans des diſcuſſions de cette importance ne pas omettre un de vos mots.

On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les temoignages humains qui atteſtent la révélation Chrétienne, le même Auteur y défère, cependant de la manière la plus poſitive, la plus ſolemnelle.

On auroit raiſon, ſans doute, puiſque je tiens pour révélée toute doctrine où je reconnois l'eſprit de Dieu. Il faut ſeulement ôter l'amphibologie de votre phraſe ; car ſi le verbe relatif *y défère* ſe rapporte à la Révélation Chrétienne, vous avez raiſon ; mais s'il ſe rapporte aux témoignages humains, vous avez tort. Quoi qu'il en ſoit, je prends acte de votre témoignage contre ceux qui oſent dire que je rejette toute révélation ; comme ſi c'étoit rejetter une doctrine que de la reconnoître ſujette à des difficultés inſolubles à l'eſprit humain ; comme ſi c'étoit la rejetter que ne pas l'admettre ſur le témoignage des hommes, lorſqu'on a d'autres preuves équivalentes

ou ſupérieures qui diſpenſent de celle-là ? Il eſt vrai que vous dites conditionnellement, *on croiroit ;* mais *on croiroit* ſignifie *on croit*, lorſque la raiſon d'exception pour ne pas croire ſe réduit à rien, comme on verra ci-après de la vôtre. Commençons par la preuve affirmative.

Il faut pour vous en convaincre, M. T. C. F. & en même tems pour vous édifier, mettre ſous vos yeux cet endroit de ſon ouvrage. » J'avoue que la majeſté des Ecritures m'étonne ; la » ſainteté de l'Evangile (*b*) parle à » mon cœur. Voyez les Livres des » Philoſophes, avec toute leur pompe ; » qu'ils ſont petits près de celui-là ! » Se peut-il qu'un Livre à la fois ſi » ſublime & ſi ſimple ſoit l'ouvrage

---

(*b*) La négligence avec laquelle M. de Beaumont me tranſcrit lui a fait faire ici deux changemens dans une ligne. Il a mis, *la majeſté de l'Ecriture*, au lieu de, *la majeſté des Ecritures ;* & il a mis, *la ſainteté de l'Ecriture*, au lieu de, *la ſainteté de l'Evangile.* Ce n'eſt pas, à la vérité, me faire dire des héréſies ; mais c'eſt me faire parler bien niaiſement.

» des hommes ? Se peut-il que celui
» dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un
» homme lui-même ? Eſt-ce là le ton
» d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux
» ſectaire ? Quelle douceur, quelle pu-
» reté dans ſes mœurs ! quelle grace
» touchante dans ſes inſtructions !
» quelle élévation dans ſes maximes !
» quelle profonde ſageſſe dans ſes diſ-
» cours ! quelle préſence d'eſprit,
» quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans
» ſes réponſes ! quel empire ſur ſes
» paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le
» Sage qui ſait agir, ſouffrir & mourir
» ſans foibleſſe & ſans oſtentation (*c*) ?
» Quand Platon peint ſon juſte ima-
» ginaire couvert de tout l'opprobre

(*c*) Je remplis, ſelon ma cuutume, les lacunes faites par M de Beaumont; non qu'abſolument celles qu'il fait ici ſoient inſidieuſes, comme en d'autres endroits; mais parce que le défaut de ſuite & de liaiſon affoiblit le paſſage quand il eſt tronqué; & auſſi parce que mes perſécuteurs ſupprimant avec ſoin tout ce que j'ai dit de ſi bon cœur en faveur de la Religion, il eſt bon de le rétablir à meſure que l'occaſion s'en trouve.

» du

» du crime, & digne de tous les prix
» de la vertu, il peint trait pour trait
» Jésus-Christ : la ressemblance est si
» frappante que tous les Pères l'ont
» sentie, & qu'il n'est pas possible de
» s'y tromper. Quels préjugés, quel
» aveuglement ne faut-il point avoir
» pour oser comparer le fils de So-
» phronisque au fils de Marie ? Quelle
» distance de l'un à l'autre ! Socrate
» mourant sans douleurs, sans igno-
» minie, soutint aisément jusqu'au bout
» son personnage, & si cette facile
» mort n'eût honoré sa vie, on doute-
» roit si Socrate, avec tout son esprit,
» fut autre chose qu'un Sophiste. Il
» inventa, dit-on, la morale. D'autres
» avant lui l'avoient mise en pratique ;
» il ne fit que dire ce qu'ils avoient
» fait, il ne fit que mettre en leçons
» leurs exemples. Aristide avoit été
» juste avant que Socrate eût dit ce
» que c'étoit que justice ; Léonidas
» étoit mort pour son pays avant que
» Socrate eût fait un devoir d'aimer
» la patrie ; Sparte étoit sobre avant
» que Socrate eût loué la sobriété :
» avant qu'il eût défini la vertu, Sparte

» abondoit en hommes vertueux. Mais
» où Jésus avoit-il pris parmi les siens
» cette morale élevée & pure, dont
» lui seul a donné les leçons & l'exem-
» ple ? Du sein du plus furieux fanatis-
» me la plus haute sagesse se fit enten-
» dre, & la simplicité des plus hé-
» roïques vertus honora le plus vil de
» tous les Peuples. La mort de Socrate
» philosophant tranquillement avec ses
» amis, est la plus douce qu'on puisse
» desirer ; celle de Jésus expirant dans
» les tourmens, injurié, raillé, maudit
» de tout un Peuple, est la plus hor-
» rible qu'on puisse craindre. Socrate
» prenant la coupe empoisonnée bénit
» celui qui la lui présente & qui pleure.
» Jésus, au milieu d'un supplice af-
» freux, prie pour ses bourreaux achar-
» nés. Oui, si la vie & la mort de So-
» crate sont d'un Sage, la vie & la
» mort de Jésus sont d'un Dieu. Di-
» rons-nous que l'histoire de l'Evangile
» est inventée à plaisir ? Non ; ce n'est
» pas ainsi qu'on invente, & les faits
» de Socrate, dont personne ne doute,
» sont moins attestés que ceux de
» Jésus-Christ. Au fond c'est reculer

» la difficulté ſans la détruire. Il ſeroit » plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait » fourni le ſujet. Jamais des Auteurs » Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton ni » cette morale, & l'Evangile a des » caractères de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que » l'inventeur en ſeroit plus étonnant » que le Héros (*d*) «.

(*e*) *Il ſeroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile.* Je vous ſais gré, Monſeigneur, de cet aveu; c'eſt une injuſtice que vous avez de moins que les autres. Venons maintenant à la preuve négative qui vous fait dire *on croiroit*, au-lieu d'*on croit.*

Cependant l'Auteur ne la croit qu'en conſéquence des témoignages humains. Vous vous trompez, Monſeigneur; je la reconnois en conſéquence de l'Evangile & de la ſublimité que j'y vois,

---

(*d*) *Emile*, Tom. III, pag. 179. & ſuiv.

(*e*) *Mandement*, in-4°., pag. 14., in-12, pag. xxv.

ſans qu'on me l'atteſte. Je n'ai pas beſoin qu'on m'affirme qu'il y a un Evangile lorſque je le tiens. *Ce ſont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté.* Eh ! point du tout ; on ne me rapporte point que l'Evangile exiſte : je le vois de mes propres yeux, & quand tout l'Univers me ſoutiendroit qu'il n'exiſte pas, je ſaurois très-bien que tout l'Univers ment, ou ſe trompe. *Que d'hommes entre Dieu & lui ?* Pas un ſeul. L'Evangile eſt la pièce qui décide, & cette pièce eſt entre mes mains. De quelque manière qu'elle y ſoit venue, & quelque Auteur qui l'ait écrite, j'y reconnois l'eſprit Divin : cela eſt immédiat autant qu'il peut l'être ; il n'y a point d'hommes entre cette preuve & moi ; & dans le ſens où il y en auroit, l'hiſtorique de ce Saint-Livre, de ſes Auteurs, du tems où il a été compoſé, &c. rentre dans les diſcuſſions de critique où la preuve morale eſt admiſe. Telle eſt la réponſe du Vicaire Savoyard.

Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui même ; le voilà confondu par ſes propres aveux. Je vous

laiſſe jouïr de toute ma confuſion. *Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajoûter ?* » Avec tout cela ce même » Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la » raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout » homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes » ces contradictions ? Etre toujours » modeſte & circonſpect ; reſpecter en » ſilence (*f*) ce qu'on ne ſauroit ni

---

(*f*) Pour que les hommes s'impoſent ce reſpect & ce ſilence, il faut que quelqu'un leur diſe une fois les raiſons d'en uſer ainſi. Celui qui connoît ces raiſons peut les dire : mais ceux qui cenſurent & n'en diſent point, pourroient ſe taire. Parler au Public avec franchiſe, avec fermeté eſt un droit commun à tous les hommes, & même un devoir en toute choſe utile : mais il n'eſt guères permis à un particulier d'en cenſurer publiquement un autre : c'eſt s'attribuer une trop grande ſupériorité de vertus, de talens, de lumières. Voilà pourquoi je ne me ſuis jamais ingéré de critiquer ni réprimander perſonne. J'ai dit à mon ſiècle des vérités dures, mais je n'en ai dit à aucun en particulier, & s'il m'eſt arrivé d'attaquer & nommer quelques Livres, je n'ai jamais parlé des Auteurs vivans qu'avec toute ſorte de bienſéance & d'égards. On voit comment ils me les ren-

» rejetter ni comprendre, & s'humilier » devant le Grand Etre qui ſeul ſait la » vérité. Voilà le ſcepticiſme invo- » lontaire où je ſuis reſté. « *Mais le ſcepticiſme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorſqu'on refuſe de ſe ſoumettre à la doctrine d'un Livre qui ne ſauroit être inventé par les hommes ; lorſque ce Livre porte des caractères de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le Héros ? C'eſt bien ici qu'on peut dire que l'iniquité a menti contre elle-même* (g).

Monſeigneur, vous me taxez d'iniquité ſans ſujet ; vous m'imputez ſouvent des menſonges, & vous n'en montrez aucun. Je m'impoſe avec vous une maxime contraire, & j'ai quelquefois lieu d'en uſer.

Le ſcepticiſme du Vicaire eſt involontaire par la raiſon même qui vous

---

dent. Il me ſemble que tous ces Meſſieurs qui ſe mettent ſi fièrement en avant pour m'enſeigner l'humilité, trouvent la leçon meilleure à donner qu'à ſuivre.

(g) *Mandement*, in-4°., pag. 14., in-12., pag. xxvj.

fait nier qu'il le soit. Sur les foibles autorités qu'on veut donner à l'Evangile, il le rejetteroit par les raisons déduites auparavant, si l'esprit Divin qui brille dans la morale & dans la doctrine de ce Livre ne lui rendoit toute la force qui manque au témoignage des hommes sur un tel point. Il admet donc ce Livre Sacré avec toutes les choses admirables qu'il renferme & que l'esprit humain peut entendre; mais quant aux choses incroyables qu'il y trouve, *lesquelles répugnent à sa raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre, il les respecte en silence sans les comprendre ni les rejetter, & s'humilie devant le Grand Etre qui seul sait la vérité.* Tel est son scepticisme; & ce scepticisme est bien involontaire, puisqu'il est fondé sur des preuves invincibles de part & d'autre, qui forcent la raison de rester en suspens. Ce scepticisme est celui de tout Chrétien raisonnable & de bonne-foi qui ne veut savoir des choses du Ciel que celles qu'il peut comprendre, celles qui importent à sa conduite, & qui rejette avec l'Apôtre *les questions*

peu sensées, qui sont sans instruction, & qui n'engendrent que des combats (*h*).

D'abord vous me faites rejetter la révélation pour m'en tenir à la Religion naturelle ; &, premièrement, je n'ai point rejetté la révélation. Ensuite vous m'accusez *de ne pas admettre même la Religion naturelle, ou du moins de n'en pas reconnoître la nécessité* ; & votre unique preuve est dans le passage suivant que vous rapportez. „ Si je me » trompe, c'est de bonne-foi. Cela » suffit (*i*) pour que mon erreur ne me » soit pas imputée à crime ; quand vous » vous tromperiez de même, il y auroit » peu de mal à cela. " *C'est-à-dire*, continuez-vous, *que selon lui il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette persuasion, fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs, ne peut jamais être un sujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage & religieux, ce-*

(*h*) Timoth., *Cap. II.*, *v.* 23.

(*i*) Emile, *Tom. III.*, *pag.* 21. M. de Beaumont a mis : *cela me suffit.*

lui qui, adoptant les erreurs mêmes de l'Athéiſme, dira qu'il eſt de bonne-foi. Or n'eſt-ce pas là ouvrir la porte à toutes les ſuperſtitions, à tous les ſyſtêmes fanatiques, à tous les délires de l'eſprit humain (*k*)?

Pour vous, Monſeigneur, vous ne pourrez pas dire ici comme le Vicaire; *ſi je me trompe, c'eſt de bonne-foi*: car c'eſt bien évidemment à deſſein qu'il vous plaît de prendre le change & de le donner à vos Lecteurs; c'eſt ce que je m'engage à prouver ſans réplique, & je m'y engage ainſi d'avance, afin que vous y regardiez de plus près.

La profeſſion du Vicaire Savoyard eſt compoſée de deux parties. La première, qui eſt la plus grande, la plus importante, la plus remplie de vérités frappantes & neuves, eſt deſtinée à combattre le moderne matérialiſme, à établir l'exiſtence de Dieu & la Religion naturelle avec toute la force dont l'Auteur eſt capable. De celle-là, ni vous, ni les Prêtres n'en parlez point; parce

(*k*) *Mandement*, in-4°., pag. 15., in-12., pag. xxvij.

qu'elle vous eſt fort indifférente ; & qu'au fond la cauſe de Dieu ne vous touche guères, pourvû que celle du Clergé ſoit en ſûreté.

La ſeconde, beaucoup plus courte, moins réguliere, moins approfondie, propoſe des doutes & des difficultés ſur les révélations en général, donnant pourtant à la nôtre ſa véritable certitude dans la pureté, la ſainteté de ſa doctrine, & dans la ſublimité toute Divine de celui qui en fut l'Auteur. L'objet de cette ſeconde partie eſt de rendre chacun plus réſervé, dans ſa Religion, à taxer les autres de mauvaiſe-foi dans la leur, & de montrer que les preuves de chacune ne ſont pas tellement démonſtratives à tous les yeux qu'il faille traiter en coupables ceux qui n'y voient pas la même clarté que nous. Cette ſeconde partie écrite avec toute la modeſtie, avec tout le reſpect convenable, eſt la ſeule qui ait attiré votre attention & celle des Magiſtrats. Vous n'avez eu que des buchers & des injures pour réfuter mes raiſonnemens. Vous avez vû le mal dans le doute de ce qui eſt douteux;

vous n'avez point vû le bien dans la preuve de ce qui eſt vrai.

En effet, cette première partie, qui contient ce qui eſt vraiment eſſenciel à la Religion, eſt déciſive & dogmatique. L'Auteur ne balance pas, n'héſite pas. Sa conſcience & ſa raiſon le déterminent d'une manière invincible. Il croit, il affirme : il eſt fortement perſuadé.

Il commence l'autre au contraire par déclarer que *l'examen qui lui reſte à faire eſt bien différent ; qu'il n'y voit qu'embarras, myſtère, obſcurité ; qu'il n'y porte qu'incertitude & défiance ; qu'il n'y faut donner à ſes diſcours que l'autorité de la raiſon ; qu'il ignore lui-même s'il eſt dans l'erreur, & que toutes ſes affirmations ne ſont ici que des raiſons de douter* (*l*). Il propoſe donc ſes objections, ſes difficultés, ſes doutes. Il propoſe auſſi ſes grandes & fortes raiſons de croire ; & de toute cette diſcuſſion réſulte la certitude des dogmes eſſenciels, & un ſcepticiſme reſpectueux ſur les autres. A la fin de

(*l*) Emile, *Tom. III.*, *pag.* 131.

cette seconde partie il insiste de nouveau sur la circonspection nécessaire en l'écoutant. *Si j'étois plus sûr de moi, j'aurois*, dit-il, *pris un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur : que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel : je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger* (*m*).

Lors donc que dans le même écrit l'Auteur dit : *Si je me trompe, c'est de bonne-foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime*; je demande à tout Lecteur qui a le sens commun & quelque sincérité, si c'est sur la première ou sur la seconde partie que peut tomber ce soupçon d'être dans l'erreur; sur celle où l'Auteur affirme, ou sur celle où il balance? si ce soupçon marque la crainte de croire en Dieu mal-à-propos, ou celle d'avoir à tort des doutes sur la révélation?

(*m*) Ibid., *pag.* 192.

Vous avez pris le premier parti contre toute raiſon, & dans le ſeul deſir de me rendre criminel; je vous défie d'en donner aucun autre motif. Monſeigneur, où ſont, je ne dis pas l'équité; la charité Chrétienne, mais le bon-ſens & l'humanité?

Quand vous auriez pu vous tromper ſur l'objet de la crainte du Vicaire, le texte ſeul que vous rapportez vous eût déſabuſé malgré vous. Car lorſqu'il dit; *cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à crime*, il reconnoit qu'une pareille erreur pourroit être un crime, & que ce crime lui pourroit être imputé, s'il ne procédoit pas de bonne-foi: mais quand il n'y auroit point de Dieu, où ſeroit le crime de croire qu'il y en a un? Et quand ce ſeroit un crime, qui eſt-ce qui le pourroit imputer? La crainte d'être dans l'erreur ne peut donc ici tomber ſur la Religion naturelle, & le diſcours du Vicaire ſeroit un vrai galimathias dans le ſens que vous lui prêtez. Il eſt donc impoſſible de déduire du paſſage que vous rapportez, que *je n'admets pas la Religion naturelle* ou que *je n'en reconnois pas la né-*

ceſſité ; il eſt encore impoſſible d'en déduire *qu'on doive toujours*, ce ſont vos termes, *regarder comme un homme ſage & Religieux celui qui, adoptant les erreurs de l'Athéiſme, dira qu'il eſt de bonne-foi ;* & il eſt même impoſſible que vous ayez cru cette déduction légitime. Si cela n'eſt pas démontré, rien ne ſauroit jamais l'être, ou il faut que je ſois un inſenſé.

Pour montrer qu'on ne peut s'autoriſer d'une miſſion Divine pour débiter des abſurdités, le Vicaire met aux priſes un Inſpiré, qu'il vous plaît d'appeller Chrétien, & un raiſonneur, qu'il vous plaît d'appeller incrédule ; & il les fait diſputer chacun dans leur langage, qu'il déſapprouve, & qui très-ſûrement n'eſt ni le ſien ni le mien (*n*). Là-deſſus vous me taxez d'*une inſigne mauvaiſe-foi* (*o*), & vous prouvez cela par l'ineptie des diſcours du premier. Mais ſi ces diſcours ſont ineptes, à quoi donc le reconnoiſſez-vous pour

(*n*) Emile, *Tom. III.*, *pag.* 151.

(*o*) *Mandement*, in-4°., pag. 15., in-12., pag. xxviij.

Chrétien? Et si le raisonneur ne réfute que des inepties, quel droit avez-vous de le taxer d'incrédulité? S'ensuit-il des inepties que débite un Inspiré, que ce soit un catholique; & de celles que réfute un raisonneur, que ce soit un mécréant? Vous auriez bien pû, Monseigneur, vous dispenser de vous reconnoître à un langage si plein de bile & de déraison; car vous n'aviez pas encore donné votre Mandement.

Si la raison & la révélation étoient opposées l'une à l'autre, il est constant, dites-vous, *que Dieu seroit en contradiction avec lui même* (*p*). Voilà un grand aveu que vous nous faites-là: car il est sûr que Dieu ne se contredit point. *Vous dites, ô Impies, que les dogmes que nous regardons comme révélés combattent les vérités éternelles: mais il ne suffit pas de le dire.* J'en conviens; tâchons de faire plus.

Je suis sûr que vous pressentez d'avance où j'en vais venir. On voit que vous passez sur cet article des mystères

(*p*) *Mandement*, in-4°., pag. 15, 16., in-12., pag. xxviij.

comme ſur des charbons ardens; vous oſez à peine y poſer le pied. Vous me forcez pourtant à vous arrêter un moment dans cette ſituation douloureuſe. J'aurai la diſcrétion de rendre ce moment le plus court qu'il ſe pourra.

Vous conviendrez bien, je penſe, qu'une de ces vérités éternelles qui ſervent d'élémens à la raiſon, eſt que la partie eſt moindre que le tout ; & c'eſt pour avoir affirmé le contraire que l'Inſpiré vous paroît tenir un diſcours plein d'inepties. Or ſelon votre doctrine de la tranſubſtanciation, lorſque Jéſus fit la dernière Cène avec ſes diſciples & qu'ayant rompu le pain il donna ſon corps à chacun d'eux, il eſt clair qu'il tint ſon corps entier dans ſa main, &, s'il mangea lui-même du pain conſacré, comme il pût le faire, il mit ſa tête dans ſa bouche.

Voilà donc bien clairement, bien préciſément la partie plus grande que le tout, & le contenant moindre que le contenu. Que dites-vous à cela, Monſeigneur ? Pour moi, je ne vois que M. le Chevalier de Cauſans qui puiſſe vous tirer d'affaire.

Je ſais bien que vous avez encore

la

la ressource de Saint-Augustin ; mais c'est la même. Après avoir entassé sur la Trinité force discours inintelligibles, il convient qu'ils n'ont aucun sens; *mais*, dit naïvement ce Père de l'Eglise, *on s'exprime ainsi, non pour dire quelque chose, mais pour ne pas rester muet* (*q*).

Tout bien considéré, je crois, Monseigneur, que le parti le plus sûr que vous ayez à prendre sur cet article & sur beaucoup d'autres, est celui que vous avez pris avec M. de Montazet, & par la même raison.

La mauvaise-foi de l'Auteur d'Emile n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un Catholique prétendu (*r*). » Nos Catholiques, *lui fait il dire*, font grand bruit de l'autorité » de l'Eglise : mais que gagnent-ils à » cela, s'il leur faut un aussi grand » appareil de preuves pour cette au-

(*q*) *Dictum est tamen tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* August. de Trinit., Liv. V., c. 7

(*r*) *Mandement*, in-4°., pag. 15., in-12., pag. xxvj.

» torité qu'aux autres ſectes pour éta-
» blir directement leur doctrine ? L'E-
» gliſe décide que l'Egliſe a droit de
» décider. Ne voilà-t-il pas une au-
» torité bien prouvée ? « *Qui ne croiroit, M. T. C. F., à entendre cet Impoſteur, que l'autorité de l'Egliſe n'eſt prouvée que par ſes propres déciſions, & qu'elle procéde ainſi ; je décide que je ſuis infaillible ; donc je le ſuis ? Imputation calomnieuſe, M. T. C. F.* Voilà, Monſeigneur, ce que vous aſſurez : il nous reſte à voir vos preuves. En attendant, oſeriez-vous bien affirmer que les Théologiens Catholiques n'ont jamais établi l'autorité de l'Egliſe par l'autorité de l'Egliſe, *ut in ſe virtualiter reflexam ?* S'ils l'ont fait, je ne les charge donc pas d'une imputation calomnieuſe.

(*ſ*) *La conſtitution du Chriſtianiſme, l'eſprit de l'Evangile, les erreurs mêmes & la foibleſſe de l'eſprit humain tendent à démontrer que l'Egliſe établie par Jéſus-Chriſt, eſt une Egliſe infaillible.* Monſeigneur, vous commencez, par

(*ſ*) *Mandement*, Ibid.

nous payer-là de mots qui ne nous donnent pas le change. Les discours vagues ne sont jamais preuve, & toutes ces choses qui tendent à démontrer, ne démontrent rien. Allons donc tout d'un coup au corps de la démonstration : le voici.

Nous assûrons que ; comme ce Divin Législateur a toujours enseigné la vérité, son Église l'enseigne aussi toujours (*t*).

Mais qui êtes-vous, vous qui nous assurez cela pour toute preuve ? Ne seriez-vous point l'Eglise ou ses chefs ? A vos manières d'argumenter vous paroissez compter beaucoup sur l'assistance du Saint-Esprit. Que dites-vous donc, & qu'a dit l'Imposteur ? De grace, voyez cela vous-même ; car je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bout.

Je dois pourtant remarquer que toute la force de l'objection que vous attaquez si bien, consiste dans cette phrase que vous avez eu soin de sup-

(*t*) *Ibid.* Cet endroit mérite d'être lu dans le Mandement même.

primer à la fin du passage dont il s'agit. *Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions* (*u*).

En effet, quel est ici le raisonnement du Vicaire? Pour choisir entre les Religions diverses, il faut, dit-il, de deux choses l'une; ou entendre les preuves de chaque secte & les comparer; ou s'en rapporter à l'autorité de ceux qui nous instruisent. Or le premier moyen suppose des connoissances que peu d'hommes sont en état d'acquérir, & le second justifie la croyance de chacun dans quelque Religion qu'il naisse. Il cite en exemple la Religion Catholique où l'on donne pour loi l'autorité de l'Eglise, & il établit là-dessus ce second dilemme: ou c'est l'Eglise qui s'attribue à elle-même cette autorité, & qui dit: *je décide que je suis infaillible; donc je le suis*; & alors elle tombe dans le sophisme appellé cercle vicieux: ou elle prouve qu'elle a reçu cette autorité de Dieu; & alors il lui faut un aussi grand appareil de preuves pour mon-

[*u*] Emile, *Tom. III, pag.* 165.

trer qu'en effet elle a reçu cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine : il n'y a donc rien à gagner pour la facilité de l'inſtruction, & le Peuple n'eſt pas plus en état d'examiner les preuves de l'autorité de l'Egliſe chez les Catholiques, que la vérité de la doctrine chez les Proteſtans. Comment donc ſe déterminera-t-il d'une manière raiſonnable, autrement que par l'autorité de ceux qui l'inſtruiſent ? Mais alors le Turc ſe déterminera de même. En quoi le Turc eſt-il plus coupable que nous ? Voilà, Monſeigneur, le raiſonnement auquel vous n'avez pas répondu, & auquel je doute qu'on puiſſe répondre (*x*).

(*x*) C'eſt ici une de ces objections terribles auxquelles ceux qui m'attaquent ſe gardent bien de toucher. Il n'y a rien de ſi commode que de répondre avec des injures & de ſaintes déclamations ; on élude aiſément tout ce qui embarraſſe. Auſſi faut-il avouer qu'en ſe chamaillant entr'eux, les Théologiens ont bien des reſſources qui leur manquent vis-à-vis des ignorans, & auxquelles il faut alors ſuppléer comme ils peuvent. Ils ſe payent réciproquement de mille ſuppoſitions gratuites

Votre franchiſe Epiſcopale ſe tire d'affaire en tronquant le paſſage de l'Auteur de mauvaiſe-foi.

Grace au Ciel, j'ai fini cette ennuyeuſe tâche. J'ai ſuivi pied-à-pied vos raiſons, vos citations, vos cenſures, & j'ai fait voir qu'autant de fois que vous avez attaqué mon livre, autant de fois vous avez eu tort. Il reſte le ſeul article du Gouvernement, dont je veux bien vous faire grace ; très-ſûr que quand celui qui gémit ſur les misères du Peuple, & qui les éprouve, eſt accuſé par vous d'empoiſonner les ſources de la félicité publique, il n'y a point de Lecteur qui ne ſente ce que vaut un pareil diſcours. Si le Traité du Contract Social n'exiſtoit pas, & qu'il fallût prouver de nouveau les grandes vérités que j'y développe, les

---

qu'on n'oſe recuſer quand on n'a rien de mieux à donner ſoi-même. Telle eſt ici l'invention de je ne ſais quelle foi infuſe qu'ils obligent Dieu, pour les tirer d'affaire de tranſmettre du père à l'enfant. Mais ils réſervent ce jargon pour diſputer avec les Docteurs ; s'ils s'en ſervoient avec nous autres profanes, ils auroient peur qu'on ne ſe moquât d'eux.

complimens que vous faites à mes dépens aux Puiſſances, ſeroient un des faits que je citerois en preuve, & le ſort de l'Auteur en ſeroit un autre encore plus frappant. Il ne me reſte plus rien à dire à cet égard; mon ſeul exemple a tout dit, & la paſſion de l'intérêt particulier ne doit point ſouiller les vérités utiles. C'eſt le Décret contre ma perſonne, c'eſt mon Livre brûlé par le bourreau, que je tranſmets à la poſtérité pour pièces juſtificatives : mes ſentimens ſont moins bien établis par mes Ecrits que par mes malheurs.

Je viens, Monſeigneur, de diſcuter tout ce que vous alléguez contre mon Livre. Je n'ai pas laiſſé paſſer une de vos propoſitions ſans examen; j'ai fait voir que vous n'avez raiſon dans aucun point, & je n'ai pas peur qu'on réfute mes preuves; elles ſont au-deſſus de toute réplique où régne le ſens-commun.

Cependant quand j'aurois eu tort en quelques endroits, quand j'aurois eu toujours tort, quelle indulgence ne méritoit point un Livre où l'on ſent par-tout, même dans les erreurs, même

dans le mal qui peut y être, le ſincère amour du bien & le zèle de la vérité ? un Livre où l'Auteur, ſi peu affirmatif, ſi peu déciſif, avertit ſi ſouvent ſes Lecteurs de ſe défier de ſes idées, de peſer ſes preuves, de ne leur donner que l'autorité de la raiſon ? un Livre qui ne reſpire que paix, douceur, patience, amour de l'ordre, obéiſſance aux Loix en toute choſe, & même en matière de Religion ? un Livre enfin où la cauſe de la Divinité eſt ſi bien défendue, l'utilité de la Religion ſi bien établie ; où les mœurs ſont ſi reſpectées, où l'arme du ridicule eſt ſi bien ôtée au vice, où la méchanceté eſt peinte ſi peu ſenſée, & la vertu ſi aimable ? Eh ! quand il n'y auroit pas un mot de vérité dans cet Ouvrage, on en devroit honorer & chérir les rêveries, comme les chimères les plus douces qui puiſſent flatter & nourrir le cœur d'un homme de bien. Oui, je ne crains point de le dire, s'il exiſtoit en Europe un ſeul Gouvernement vraiment éclairé, un Gouvernement dont les vûes fuſſent vraiment utiles & ſaines, il eût rendu des honneurs publics à

l'Auteur d'Emile, il lui eût élevé des ſtatues. Je connoiſſois trop les hommes pour attendre d'eux de la reconnoiſſance; je ne les connoiſſois pas aſſez, je l'avoue, pour attendre ce qu'ils ont fait.

Après avoir prouvé que vous avez mal raiſonné dans vos cenſures, il me reſte à prouver que vous m'avez calomnié dans vos injures: mais puiſque vous ne m'injuriez qu'en vertu des torts que vous m'imputez dans mon Livre, montrer que mes prétendus torts ne ſont que les vôtres, n'eſt-ce pas dire aſſez que les injures qui les ſuivent ne doivent pas être pour moi? Vous chargez mon Ouvrage des épithètes les plus odieuſes, & moi je ſuis un homme abominable, un téméraire, un impie, un impoſteur. Charité Chrétienne, que vous avez un étrange langage dans la bouche des Miniſtres de Jéſus Chriſt!

Mais vous qui m'oſez reprocher des blaſphêmes, que faites-vous quand vous prenez les Apôtres pour complices des propos offenſans qu'il vous plaît de tenir ſur mon compte? A vous entendre, on croiroit que Saint Paul m'a

fait l'honneur de ſonger à moi, & de prédire ma venue comme celle de l'Antechriſt. Et comment l'a-t-il prédite, je vous prie ? Le voici. C'eſt le début de votre Mandement.

Saint Paul a prédit, mes très chers Freres, qu'il viendroit des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, ſuperbes, blaſphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu; des hommes d'un eſprit corrompu, & pervertis dans la foi (*y*).

Je ne conteſte aſſurément pas que cette prédiction de Saint Paul ne ſoit très-bien accomplie; mais s'il eût prédit, au contraire, qu'il viendroit un tems où l'on ne verroit point de ces gens-là, j'aurois été, je l'avoue, beaucoup plus frappé de la prédiction, & ſur-tout de l'accompliſſement.

D'après une prophétie ſi bien appliquée, vous avez la bonté de faire de moi un portrait dans lequel la gra-

---

(*y*) *Mandement*, in-4°., pag. 4., in-12., page xvij.

vité Epiſcopale s'égaye à des antithèſes, & où je me trouve un perſonnage fort plaiſant. Cet endroit, Monſeigneur, m'a paru le plus joli morceau de votre Mandement. On ne ſauroit faire une ſatyre plus agréable, ni diffamer un homme avec plus d'eſprit.

Du ſein de l'erreur.... (Il eſt vrai que j'ai paſſé ma jeuneſſe dans votre Egliſe.) *il s'eſt élevé* (pas fort haut,) *un homme plein du langage de la philoſophie*, (Comment prendrois-je un langage que je n'entends point?) *ſans être véritablement Philoſophe:* (Oh! d'accord: je n'aſpirai jamais à ce titre, auquel je reconnois n'avoir aucun droit; & je n'y renonce aſſurément pas par modeſtie.) *eſprit doué d'une multitude de connoiſſances.....* (J'ai appris à ignorer des multitudes de choſes que je croyois ſavoir.) *qui ne l'ont pas éclairé*, (Elles m'ont appris à ne pas penſer l'être.) *& qui ont répandu les ténèbres dans les autres eſprits:* (Les ténèbres de l'ignorance valent mieux que la fauſſe lumière de l'erreur.) *caractère livré aux paradoxes d'opinions & de conduite;*

(Y a-t-il beaucoup à perdre à ne pas agir & penſer comme tout le monde ?) *alliant la ſimplicité des mœurs avec le faſte des penſées ;* (La ſimplicité des mœurs élève l'ame ; quant au faſte de mes penſées, je ne ſais ce que c'eſt.) *le zèle des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés ;* (Rien de plus nouveau pour nous que des maximes antiques : il n'y a point à cela d'alliage, & je n'y ai point mis de fureur.) *l'obſcurité de la retraite avec le déſir d'être connu de tout le monde :* (Monſeigneur, vous voilà comme les faiſeurs de Romans, qui devinent tout ce que leur Héros a dit & penſé dans ſa chambre. Si c'eſt ce deſir qui m'a mis la plume à la main, expliquez comment il m'eſt venu ſi tard, ou pourquoi j'ai tardé ſi long-tems à le ſatisfaire.) *on l'a vû invectiver contre les ſciences qu'il cultivoit ;* (Cela prouve que je n'imite pas vos gens de Lettres, & que dans mes Ecrits l'intérêt de la vérité marche avant le mien.) *préconiſer l'excellence de l'Evangile,* (Toujours & avec le plus vrai zèle.) *dont il détruiſoit les dogmes ;* (Non, mais

j'en prêchois la charité, bien détruite par les Prêtres.) *peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses Lecteurs.* (Ames honnêtes, est-il vrai que j'éteins en vous l'amour des vertus ?)

Il s'est fait le Précepteur du genre-humain pour le tromper, le Moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du siécle pour achever de le perdre. (Je viens d'examiner comment vous avez prouvé tout cela.) *Dans un Ouvrage sur l'inégalité des conditions,* (Pourquoi *des conditions* ? Ce n'est là ni mon sujet ni mon titre.) *il avoit rabaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes.* (Lequel de nous deux l'élève où l'abaisse, dans l'alternative d'être bête ou méchant?) *Dans une autre production plus recente il avoit insinué le poison de la volupté.* (Eh ! que ne puis-je aux horreurs de la débauche substituer le charme de la volupté ! Mais rassurez-vous, Monseigneur ; vos Prêtres sont à l'épreuve de l'Héloïse ; ils ont pour préservatif l'Aloïsia.) *Dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'ir-*

religion. (Cette imputation a déja été examinée.)

Voilà, Monſeigneur, comment vous me traitez, & bien plus cruellement encore ; moi que vous ne connoiſſez point, & que vous ne jugez que ſur des ouï-dire. Eſt-ce donc là la morale de cet Evangile dont vous vous portez pour le défenſeur ? Accordons que vous voulez préſerver votre troupeau du poiſon de mon Livre ; pourquoi des perſonnalités contre l'Auteur ? J'ignore quel effet vous attendez d'une conduite ſi peu chrétienne, mais je ſais que défendre ſa Religion par de telles armes, c'eſt la rendre fort ſuſpecte aux gens de bien.

Cependant c'eſt moi que vous appellez téméraire. Eh ! comment ai-je mérité ce nom, en ne propoſant que des doutes, & même avec tant de réſerve ; en n'avançant que des raiſons, & même avec tant de reſpect ; en n'attaquant perſonne, en ne nommant perſonne ? Et vous, Monſeigneur, comment oſez-vous traiter ainſi celui dont vous parlez avec ſi peu de juſtice &

de bienſéance, avec ſi peu d'égard, avec tant de légèreté?

Vous me traitez d'impie! & de quelle impiété pouvez-vous m'accuſer, moi qui jamais n'ai parlé de l'Etre ſuprême que pour lui rendre la gloire qui lui eſt due, ni du prochain que pour porter tout le monde à l'aimer? Les impies ſont ceux qui profanent indignement la cauſe de Dieu en la faiſant ſervir aux paſſions des hommes. Les impies ſont ceux qui, s'oſant porter pour interprètes de la Divinité, pour arbitres entre elle & les hommes, exigent pour eux-mêmes les honneurs qui lui ſont dus. Les impies ſont ceux qui s'arrogent le droit d'éxercer le pouvoir de Dieu ſur la terre, & veulent ouvrir & fermer le Ciel à leur gré. Les impies ſont ceux qui font lire des Libelles dans les Egliſes...... A cette idée horrible tout mon ſang s'allume, & des larmes d'indignation coulent de mes yeux. Prêtres du Dieu de paix, vous lui rendrez compte un jour, n'en doutez pas, de l'uſage que vous oſez faire de ſa maiſon.

Vous me traitez d'impoſteur! &

pourquoi ? Dans votre manière de penser, j'erre; mais ou eſt mon impoſture? Raiſonner & ſe tromper ; eſt-ce en impoſer? Un ſophiſte même qui trompe ſans ſe tromper n'eſt pas un impoſteur encore, tant qu'il ſe borne à l'autorité de la raiſon, quoiqu'il en abuſe. Un impoſteur veut être cru ſur ſa parole, il veut lui-même faire autorité. Un impoſteur eſt un fourbe qui veut en impoſer aux autres pour ſon profit, & où eſt, je vous prie, mon profit dans cette affaire? Les impoſteurs ſont, ſelon Ulpien, ceux qui font des preſtiges, des imprécations, des exorciſmes : or aſſurément je n'ai jamais rien fait de tout cela.

Que vous diſcourez à votre aiſe, vous autres hommes conſtitués en dignité ! Ne reconnoiſſant de droits que les vôtres, ni de Loix que celles que vous impoſez, loin de vous faire un devoir d'être juſtes, vous ne vous croyez pas même obligés d'être humains. Vous accablez fièrement le foible ſans répondre de vos iniquités à perſonne : les outrages ne vous coûtent pas plus que les violences ; ſur les moindres

convenances

convenances d'intérêt ou d'état, vous nous balayez devant vous comme la poussière. Les uns décrètent & brûlent; les autres diffament & dèshonorent sans droit, sans raison, sans mépris, même sans colère, uniquement parce que cela les arrange, & que l'infortuné se trouve sur leur chemin. Quand vous nous insultez impunément, il ne nous est pas même permis de nous plaindre, & si nous montrons notre innocence & vos torts, on nous accuse encore de vous manquer de respect.

Monseigneur, vous m'avez insulté publiquement : je viens de prouver que vous m'avez calomnié. Si vous étiez un particulier comme moi, que je pusse vous citer devant un Tribunal équitable, & que nous y comparussions tous deux, moi avec mon Livre, & vous avec votre Mandement; vous y seriez certainement déclaré coupable, & condamné à me faire une réparation aussi publique que l'offense l'a été. Mais vous tenez un rang où l'on est dispensé d'être juste; & je ne suis rien. Cependant, vous qui professez l'Evangile; vous Prélat fait pour appren-

dre aux autres leur devoir, vous ſavez le vôtre en pareil cas. Pour moi, j'ai fait le mien, je n'ai plus rien à vous dire, & je me tais.

Daignez, Monſeigneur, agréer mon profond reſpect.

J. J. ROUSSEAU.

A Motiers, le 18
Novembre 1763.

LETTRE*

DE M. ROUSSEAU

DE GENEVE,

A M. * * A PARIS.

C'EST rendre service à un Solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui se passe par rapport à lui. Voilà, Monsieur, ce que vous avez très-obligeamment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Ausch. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'est pas plus de moi que tous ces Ecrits

* M. Rousseau n'avoit pas encore daigné répondre à toutes les critiques que l'on répandoit dans le Public contre son Emile : peut-être ne trouvoit-il pas des adversaires dignes de lui. Il ne falloit rien moins qu'un Mandement de M. l'Archevêque de Paris pour le tirer de sa léthargie sur ce point, & lui faire prendre la plume pour sa défense. Il y répondit, & quelque tems après il parut une Lettre prétendue de lui à M. l'Archevêque d'Ausch. Elle lui fut envoyée par un ami, à qui il adressa celle-ci pour le remercier de son attention.

pſeudonymes qui courent Paris ſous mon nom. Je n'ai point vû le Mandement auquel elle répond ; je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. du Tillet, Archevêque d'Auſch. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu perſuader ſérieuſement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite, ſans m'aller mêler de celles d'autrui ? Depuis quand m'a-t-on vû devenir homme de parti ? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes ? Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contre eux dans leurs diſgraces ? Quelqu'un me connoit-il aſſez lâche, aſſez vil pour inſulter aux malheureux ? Eh ! ſi j'oubliois les égards qui leur ſont dus, de qui pourroient-ils en attendre ? Que m'importe, enfin, le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être ? Leurs ennemis ſe ſont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux ? La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chère aux uns qu'aux autres ? Et ſoit qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent, en ſerai-je moins perſécuté ? D'ailleurs, pour

peu qu'on liſe attentivement cette Lettre, qui ne ſentira pas, comme vous, que je n'en ſuis point l'Auteur? Les maladreſſes y ſont entaſſées : elle eſt datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied; on y emploie la formule du *très-humble ſerviteur*, dont je n'uſe avec perſonne ; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Genève, auquel j'ai renoncé : tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes perſécuteurs, & qui ſe paſſe bien, je crois, d'un défenſeur tel que moi : on affecte quelques imitations de mes phraſes, & ces imitations ſe démentent l'inſtant après; le ſtyle de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'eſt pas le mien : on m'y prête des expreſſions baſſes; on m'y fait dire des groſſièretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes écrits : on m'y fait dire *vous* à Dieu; uſage que je ne blâme pas, mais qui n'eſt pas le nôtre. Pour me ſuppoſer l'Auteur de cette Lettre, il faut ſuppoſer auſſi que j'ai voulu me déguiſer. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu perſuader aux ſots qu'elle étoit de moi.

Telles ſont, Monſieur, les armes dignes de mes adverſaires dont ils achevent de m'accabler. Non contens de m'outrager dans mes ouvrages, ils prennent le parti plus cruel encore de m'attribuer les leurs. A la vérité le Public juſqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La juſtice que j'en attends ſur ce point, eſt une conſolation bien foible pour tant de maux. Vous ſavez la nouvelle affliction qui m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres ; je la ſentirai juſqu'au tombeau. Il fut mon conſolateur durant ſa vie, il ſera mon protecteur après ſa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la ſouiller par leurs calomnies, on leur dira : comment cela pourroit-il être ? Le plus honnête-homme de France fut ſon ami.

Je vous remercie & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur. ROUSSEAU.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

LETTRE*

A M. J. J. ROUSSEAU, DE GENEVE.

JE ne ſçais ce que c'eſt, Monſieur, que cette lettre publiée ſous votre nom, adreſſée à M. l'Archevêque d'Auſch, & que votre candeur a ſi hautement déſavouée dans le *Journal Encyclopédique* (du 1er. Juin 1764.) Vous avez, dites-vous, bien de la peine à vous perſuader que l'Auteur de cette lettre ait ſé-

* Cette Lettre eſt vraiſemblablement du véritable Auteur de celle à M. l'Archevêque d'Auſch : nous ne la rapportons ici que pour faire voir juſqu'où l'on porte l'audace à vouloir tromper le Public, mais il eſt trop éclairé pour prendre le change. L'ironie qui y règne ſuffit ſeule pour dévoiler l'impoſture. On conviendra aiſément qu'il eſt quelquefois malheureux d'avoir des talens auſſi ſupérieurs que ceux de M. Rouſſeau, puiſqu'ils lui attirent tant de jaloux : la poſtérité prononcera.

rieuſement penſé à la mettre ſur votre compte, & vous ne ſuppoſez pas que perſonne vous l'attribue : ce ne ſera pas moi, Monſieur ; je connois votre intégrité : vous dites ne l'avoir point écrite ; ce déſaveu me ſuffit ; il eſt plus fort, plus convaincant que toutes les raiſons dont vous l'accompagnez ; parce qu'un homme tel que vous, eſt au-deſſus de toute eſpèce de juſtification. Pourquoi donc vous défendez-vous ? Pourquoi vois-je à la ſuite de cette déclaration qui eût dû, ce me ſemble, être, partant de vous, ſi ſimple & ſi ingénue, tant de preuves, tant de plaintes, tant de reproches ? Je ne ſoupçonne point les Auteurs du Journal ; ils reſpectent votre philoſophie, eſtiment vos talens ; & ils n'euſſent jamais oſé vous compromettre ; mais leur bonne-foi, leurs lumières, n'ont-elles point été en défaut ? Et cette lettre qu'ils ont inſérée dans leur Ouvrage, n'eſt-elle pas de quelqu'un de vos ennemis, qui, pour mieux vous déſervir dans l'eſprit de vos admirateurs, a emprunté votre nom, a tâché d'imiter votre ſtyle, votre énergie, & votre modeſtie ? Je le crois, & je ne doute pas qu'un jour vous ne confondiez l'impoſture, & que vous ne *deſa-*

vouiez ce désaveu dont on vous suppose l'Auteur. Ce n'est pas que cette lettre soit indigne de vous, par la force des preuves, la noblesse de l'expression, ou par ce ton d'indifférence, mais mâle & imposant, dont vous parlez de vous & des persécutions qu'on vous a suscitées. Mais qui reconnoîtra le Philosophe, l'Ami de la vertu, de la bienfaisance, des hommes, à ces mots : *n'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans me mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vû devenir un homme de parti? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes? Les Jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contr'eux dans leurs disgraces? Quelqu'un me connoit-il assez lâche, assez vil, pour insulter aux malheureux? Eh! si j'oubliois les égards qui leur sont dus, de qui pourroient-ils en attendre? Que m'importe enfin le sort des Jésuites, quel qu'il puisse être? Leurs ennemis se sont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux? La triste vérité délaissée est-elle plus chere aux uns qu'aux autres? Et soit qu'ils triomphent, ou qu'ils succombent, en serai-je moins persécuté?*

Si je croyois, Monſieur, que vous euſſiez écrit cette lettre, je me garderois bien d'y répondre ; je me tairois, déſeſpéré de ne pouvoir concilier les contradictions qu'elle renferme, & ſurtout ces réflexions ſur les Jéſuites, & ce détachement de toutes choſes, ſi fort oppoſé à votre philoſophie, à l'élévation de votre ame, & à la généroſité de vos ſentimens. Ce n'eſt donc pas vous que j'attaque, mais c'eſt celui qui a oſé ſe ſervir de votre nom, & dont je vous prie de remarquer avec moi la maladreſſe & les abſurdités.

N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite, ſans m'aller mêler de celles d'autrui? Vous êtes bien éloigné, Monſieur, de penſer auſſi peu philoſophiquement, & vous ſeriez bien affligé de trouver dans votre cœur un ſentiment ſi dur; car vous n'ignorez pas que les perſécutions qu'on ſuſcitoit de toutes parts à votre patron Socrate, ne l'empêchèrent jamais de ſe mêler des affaires qui intéreſſoient le Public : vous ſçavez que ni la crainte des humiliations, ni l'atrocité de ſes ennemis, ni l'iniquité de ſes juges; en un mot, que jamais rien n'arrêta ſon zèle, toutes

les fois qu'il crut la ſageſſe de ſes avis utile à ſes Concitoyens. Or, ſi cet homme vertueux, ſi ce vrai Philoſophe, qui a eu tant de ſinges & ſi peu d'imitateurs, eût vécu de nos jours, eût-il regardé l'affaire des Jéſuites comme étrangère à ſa philoſophie, comme celle d'autrui ? Tout au contraire, il eût regardé ces hommes tout au moins de l'œil dont il voyoit les Sophiſtes, & démaſquant leur orgueil, comme il dévoila celui des faux Sages de ſon tems, il eût confondu leurs projets, leur ambition, & cette gravité dont ils s'enveloppoient, & qui en impoſoit ſi fort à la multitude....

.... *Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes?* Permettez que je réponde à cette queſtion, comme ſi c'étoit vous qui l'euſſiez faite. L'intérêt des Philoſophes, c'eſt-à-dire, de la vérité : car enfin l'homme le plus éclairé peut ſe tromper ; & certainement ce ne ſera pas vous qui ſoutiendrez qu'il exiſte ſur la terre quelqu'un d'infaillible. Or, je ſuppoſe que vous ayez apperçu l'erreur de vos maximes ; qui ne ſçait que vous êtes aſſez modeſ-

te, aſſez généreux, aſſez grand pour changer tout-à-coup & très-bruſquement d'opinion? Il eſt même de la beauté de votre ame & de ſon intégrité de faire publiquement l'aveu d'un tel changement, quelque ſubit qu'il ſoit.

Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contr'eux dans leurs diſgraces? Où l'Auteur de ce déſaveu va-t-il prendre ces fauſſes anecdotes? N'en êtes-vous pas indigné, Monſieur? Qui lui a dit que vous avez été ſollicité d'écrire contre les Jéſuites? Aſſurément la cauſe de la Nation n'auroit pû être défendue par un Orateur plus éloquent, ou plus énergique: mais outre que vous n'êtes ni Avocat, ni Magiſtrat, ni François, quelle idée que celle de ſuppoſer que les Parlemens, d'accord avec le Clergé, aient jamais ſongé à vous charger de la cauſe la plus importante, de celle où il étoit queſtion des loix de l'Etat, & de la pureté des maximes du Catholiciſme! *Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état*, &c. Obſervez, je vous prie, que celui qui vous fait écrire ſi inconſéquemment, laiſſe entendre que, ſi les Jéſuites étoient

en meilleur état, vous ne refuferiez pas d'écrire contr'eux. Mais il ne fonge pas qu'ami de la vérité, autant que vous l'êtes, la difgrace, où la profpérité d'un corps que vous croyez nuifible, doit peu vous toucher; & que, fi vous le croyiez innocent, vous vous empresseriez de le juftifier. Sans doute qu'il feroit vil & lâche d'insulter à ceux de cet Ordre qui font malheureux. Il en eft parmi eux de très-eftimables, & de très-vertueux; mais c'eft par cela même qu'ils méritent d'être confolés, & fur-tout éclairés fur les vices de leur inftitut. Et qui a plus de droit à les inftruire, & à changer leurs opinions (à certains égards) qu'un Philofophe qui penfe comme vous? Et fi cette Société n'eft nullement vicieufe à vos yeux, c'eft à vous de tonner, d'éclater, d'oublier vos propres malheurs & les perfécutions qu'on vous fufcite, pour prendre fa défenfe: car vous fçavez bien mieux que celui qui vous a fait écrire, qu'on doit à l'innocence bien plus que des égards. Mais ce Fabricateur de lettres ne peut-il tracer deux lignes,

ſans tomber dans des contradictions groſſières ? Il vient de faire dire qu'il eſt dû des égards aux Jéſuites ; & tout de ſuite il vous fait ajoûter : *que m'importe enfin le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être ?* Le barbare ! que lui importe le ſort d'un Ordre qu'il croit innocent, & auquel il déclare qu'il eſt dû des égards ! Eſt-ce là la ſenſibilité d'une ame juſte, d'un cœur honnête, d'un Citoyen, d'un homme ? Et s'il croit les Jéſuites perſécutés, ou même s'il les croit coupables, cette indifférence n'eſt-elle pas également criminelle ? L'Auteur d'*Emile* penſe bien différemment ; jamais on ne l'entendra dire que le ſort d'un corps chargé de l'éducation, lui eſt indifférent. *Leurs ennemis ſe ſont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux ?* Quels ſentimens on vous ſuppoſe, Monſieur ! aſſurément c'eſt un de vos perſécuteurs qui a écrit ce déſaveu. Comme il vous peint intéreſſé, vindicatif, cruel, enfin tout ce que vous n'êtes pas ! Il veut abſolument que l'on penſe que, ſi vos ennemis euſſent été plus tolérans pour vous, vous auriez écrit contre les Jé-

ſuites ! A cette cauſe peu honnête de refus, il en ajoûte deux autres tout auſſi peu philoſophiques. *La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chère aux uns qu'aux autres? Et ſoit qu'ils triomphent, ou qu'ils ſuccombent, en ſerai-je moins perſécuté?* Comme on vous fait penſer de vous-même ! Quel excès d'amour-propre on cherche à vous donner ! Ne vous ſemble-t-il pas voir tous les partis délaiſſer *la triſte vérité*, & ſe réunir pour vous perſécuter ? Mais il vous connoît bien mal celui qui fait pour vous ces orgueilleuſes réflexions ; il ne ſçait pas que c'eſt à cauſe même de cet abandon général de la triſte vérité que, ferme contre tous les partis, vous combattriez pour elle. Vous qui élévâtes votre voix mâle & vertueuſe contre ces jeux criminels qu'on vouloit introduire à Genève ; vous qui garantîtes vos Concitoyens de la corruption que le *Tartuffe*, l'*Avare*, le *Miſanthrope*, &c. euſſent portée dans les ames de vos compatriotes ; vous craindriez de parler ſur une Société dont on accuſe l'Inſtitut de tendre à la corruption, non d'une Ville, mais du monde

entier, votre Patrie & celle des Philosophes ! Non, Monsieur, ces scrupules, ces craintes ne sont point de vous ; & c'est ce qui achève de me persuader que vous n'avez jamais songé à faire le désaveu qu'on à envoyé, sous votre nom, aux Auteurs du *Journal Encyclopédique*, &c.

Je suis, Monsieur, &c.

ŒUVRES DIVERSES.

EXTRAITS DES JOURNAUX.

*Jugemens qu'ont porté du Livre d'*ÉMILE *les différens Journalistes qui en ont parlé dans le tems.*

JOURNAL DE TRÉVOUX.

NOUS rassemblerons ici, avec la plus exacte fidélité, les propositions fondamentales, & les meilleures preuves dont M. Rousseau appuie son systême. Il n'aura point à nous reprocher d'avoir tronqué ou défiguré son

texte. On ne trouvera pas ici cette multitude de phrases semillantes, qui ne prouve que la fécondité de son génie, & la facilité à s'énoncer ; parce qu'il ne faut pas juger de la beauté ou de la difformité des objets, par le masque qui les couvre. Ecoutons M. Rousseau; c'est lui qui parle

» Tout est bien, sortant des mains de » l'Auteur des choses : tout dégénère » entre les mains de l'homme. Il force » une terre à nourrir les productions » d'une autre, un arbre à porter les » fruits d'un autre ... Il ne veut rien » tel que l'a fait la nature, pas même » l'homme : il le faut dresser pour lui, » comme un cheval de manége ... ; » sans cela tout iroit plus mal encore, » & notre espèce ne veut pas être fa- » çonnée à demi. Dans l'état où sont » désormais les choses, un homme aban- » donné dès sa naissance à lui-même » parmi les autres, seroit le plus dé- » figuré de tous ....

» L'éducation nous vient de la na- » ture, ou des hommes, ou des choses. » Le développement interne de nos » facultés & de nos organes est l'édu- » cation de la nature : l'usage qu'on

» nous apprend à faire de ce dévelop-
» pement eſt l'éducation des hommes ;
» & l'acquis de notre propre expérience
» ſur les objets qui nous affectent, eſt
» l'éducation des choſes.

» Nous naiſſons ſenſibles ; ..... ſitôt
» que nous avons, pour ainſi dire, la
» conſcience de nos ſenſations, nous
» ſommes diſpoſés à rechercher, ou à
» fuir les objets qui les produiſent.....
» C'eſt à ces diſpoſitions primitives
» qu'il faudroit tout rapporter ; & cela
» ſe pourroit, ſi nos trois éducations
» n'étoient que différentes : mais que
» faire quand elles ſont oppoſées ? ....
» Forcé de combattre la nature ou les
» inſtitutions ſociales, il faut opter en-
» tre faire un homme ou un Citoyen ;
» car on ne peut faire, à la fois, l'un &
» l'autre.

» L'homme naturel eſt tout pour
» lui .... L'homme civil n'eſt qu'une
» unité fractionnaire qui tient au dé-
» nominateur, & dont la valeur eſt
» dans ſon rapport avec l'entier qui
» eſt le corps ſocial. Les bonnes inſ-
» titutions ſociales ſont celles qui ſa-
» vent le mieux dénaturer l'homme,

» lui ôter son existence absolue pour » lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune.

» De ces objets nécessairement opposés, viennent deux formes d'institution contraires ; l'une publique » & commune, l'autre particulière & » domestique .... L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus » exister ; parce qu'où il n'y a plus de » patrie, il ne peut plus y avoir de » Citoyens. Ces deux mots, Patrie & » Citoyen, doivent être effacés des » langues modernes.

» Reste enfin l'éducation domestique » ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme » uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on se propose » pouvoit se réunir en un seul, en ôtant » les contradictions de l'homme, on » ôteroit un grand obstacle à son bonheur .... Pour former cet homme » rare, qu'avons nous à faire ? Beaucoup, sans doute ; c'est d'empêcher » que rien ne soit fait.

» Dans l'ordre social, où toutes les » places sont marquées, chacun doit

» être élevé pour la ſienne. Si un par-
» ticulier formé pour ſa place en ſort,
» il n'eſt plus propre à rien .... Dans
» l'ordre naturel, les hommes étant
» tous égaux, leur vocation commune
» eſt l'état d'homme, & quiconque eſt
» bien élevé pour celui-là, ne peut
» mal remplir ceux qui s'y rapportent.
» Qu'on deſtine mon éleve à l'épée, à
» l'Egliſe, au Barreau, peu m'im-
» porte .... En ſortant de mes mains
» il ne ſera, j'en conviens, ni Magiſ-
» trat, ni Soldat, ni Prêtre, il ſera
» premierement homme; tout ce qu'un
» homme doit être, il ſaura l'être au
» beſoin tout auſſi bien que qui que ce
» ſoit ....

» A peine l'enfant eſt-il ſorti du ſein
» de la mère, ... qu'on lui donne de
» nouveaux liens, on l'emmaillotte, on
» le couche la tête fixée & les jambes
» allongées, les bras pendans à côté du
» corps; il eſt entouré de linges & de
» bandages de toute eſpèce, qui ne lui
» permettent pas de changer de ſitua-
» tion .... De peur que les corps ne ſe
» déforment par des mouvemens libres,
» on ſe hâte de les déformer en les
» mettant en preſſe .... D'où vient cet

» uſage déraiſonnable ? D'un uſage dé-
» naturé. Depuis que les mères, mé-
» priſant leur premier devoir, n'ont
» plus voulu nourrir leurs enfans, il
» a fallu les confier à des femmes mer-
» cénaires, qui, ſe trouvant ainſi mères
» d'enfans étrangers pour qui la nature
» ne leur diſoit rien, n'ont cherché
» qu'à s'épargner de la peine .... Non
» contentes d'avoir ceſſé d'allaiter leurs
» enfans, les femmes ceſſent d'en vou-
» loir faire ; la conſéquence eſt natu-
» relle .... Cet uſage ajoûté aux autres
» cauſes de dépopulation, nous an-
» nonce le ſort prochain de l'Europe.
» Les Sciences, les Arts, la Philoſophie
» & les mœurs qu'elle engendre ne
» tarderont pas d'en faire un déſert.
» Elle ſera peuplée de bêtes féroces,
» elle n'aura pas beaucoup changé d'ha-
» bitans.

» Point de mère, point d'enfant.
» Entr'eux les devoirs ſont récipro-
» ques .... Si la voix du ſang n'eſt for-
» tifiée par l'habitude & les ſoins, elle
» s'éteint dans les premieres années,
» & le cœur meurt, pour ainſi dire,
» avant que de naitre. Nous voilà dès
» les premiers pas hors de la nature.

» On en ſort encore par une route » oppoſée, lorſqu'une mère porte ſes » ſoins à l'excès ; lorſqu'elle fait de » ſon enfant ſon idole ; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour » l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes » pénibles, ſans ſonger combien, pour » quelques incommodités dont elle le » préſerve un moment, elle accumule » au loin d'accidens & de périls ſur ſa » tête, & combien c'eſt une précaution » barbare de prolonger la foibleſſe de » l'enfance ſous les fatigues des hommes faits.... Exercez vos enfans aux » atteintes qu'ils auront à ſupporter un » jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, » des élémens ; à la faim, à la ſoif, à » la fatigue ; trempez-les dans l'eau du » ſtyx.

» Comme la véritable nourrice eſt » la mère, le véritable précepteur eſt » le père ;... que des mains de l'un » l'enfant paſſe dans celles de l'autre. » Il ſera mieux élevé par un père judicieux & borné, que par le plus

» habile maître du monde ; car le zèle
» ſuppléera mieux au talent, que le
» talent au zèle. Mais les affaires, les
» fonctions, les devoirs !.... Ah ! les
» devoirs ! ſans doute le dernier eſt celui
» de père ?....

» Un père quand il engendre &
» nourrit des enfans, ne fait en cela
» que le tiers de ſa tâche. Il doit des
» hommes à ſon eſpèce, il doit à la
» ſociété des hommes ſociables, il doit
» des Citoyens à l'Etat....

» On raiſonne beaucoup ſur les qua-
» lités d'un bon Gouverneur. La pre-
» miere que j'en exigerois,.. c'eſt de
» n'être point un homme à vendre....
» Qui donc élevera mon enfant ? Je
» te l'ai déja dit ; toi-même... Je ne le
» peux... Tu ne le peux ! Fais toi donc
» un ami ; je ne vois point d'autre reſ-
» ſource....

» Quelqu'un dont je ne connois que
» le rang m'a fait propoſer d'élever
» ſon fils.....Si j'avois accepté ſon
» offre & que j'euſſe erré dans ma mé-
» thode, c'étoit une éducation man-
» quée : ſi j'avois réuſſi, c'eût été bien
» pis ; ſon fils auroit renié ſon titre ;
» il n'eût plus voulu être Prince.

» Dès que l'enfant commence à dis-
» tinguer les objets, il importe de met-
» tre du choix dans ceux qu'on lui
» montre .... Je veux qu'on l'habitue
» à voir des objets nouveaux, des ani-
» maux laids, dégoûtans, bisarres;
» mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce
» qu'il y soit accoutumé .... Il veut
» tout toucher, tout manier; ne vous
» opposez point à cette inquiétude :
» elle lui suggère un apprentissage très-
» nécessaire ... Quand l'enfant tend la
» main avec effort sans rien dire, il
» croit atteindre à l'objet, parce qu'il
» n'en estime pas la distance; il est dans
» l'erreur : mais quand il se plaint &
» crie en tendant la main, alors il ne
» s'abuse plus sur la distance, il com-
» mande à l'objet de s'approcher, ou
» à vous de le lui apporter. Dans le
» premier cas, portez-le à l'objet len-
» tement & à petits pas : dans le second,
» ne faites pas seulement semblant de
» l'entendre; plus il criera, moins vous
» devez l'écouter. Il importe de l'ac-
» coutumer de bonne-heure à ne com-
» mander ni aux hommes, car il n'est
» pas leur maître; ni aux choses, car
» elles ne l'entendent point. Il vaut

» mieux porter l'enfant à l'objet que » d'apporter l'objet à l'enfant....

» Toute méchanceté vient de foi» bleffe ; l'enfant n'eft méchant que » parce qu'il eft foible; rendez-le fort, » il fera bon : celui qui pourroit tout » ne feroit jamais de mal. De tous les » attributs de la divinité toute-puif» fante, la bonté eft celui fans lequel » on la peut le moins concevoir.

» La fantaifie ne tourmentera point » les enfans quand on ne l'aura pas fait » naître, attendu qu'elle n'eft pas de » la nature.... Les longs pleurs d'un » enfant qui n'eft ni lié ni malade, & » qu'on ne laiffe manquer de rien, ne » font que des pleurs d'habitude & » d'obftination. Ils ne font point l'ou» vrage de la nature, mais de la nour» rice qui, pour n'en favoir endurer » l'importunité, la multiplie, fans fon» ger qu'en faifant taire l'enfant au» jourd'hui, on l'excite à pleurer de» main davantage. Le feul moyen de » guérir ou prévenir cette habitude eft » de n'y faire aucune attention. Per» fonne n'aime à prendre une peine » inutile, pas même les enfans.... Au » refte, quand ils pleurent par fantaifie

» ou par obſtination, un moyen ſûr
» pour les empêcher de continuer, eſt
» de les diſtraire par quelque objet
» agréable & frappant ; mais il eſt de
» la derniere importance que l'enfant
» n'apperçoive pas l'intention de le
» diſtraire....

» Je voudrois (c'eſt toujours M.
» ROUSSEAU qui parle) que les pre-
» mieres articulations qu'on fait enten-
» dre à l'enfant fuſſent rares, faciles,
» diſtinctes, ſouvent répétées, & que
» les mots qu'elles expriment ne ſe
» rapportaſſent qu'à des objets ſenſibles
» qu'on peut d'abord montrer à l'en-
» fant. La malheureuſe facilité que nous
» avons à nous payer de mots que nous
» n'entendons point, commence plutôt
» qu'on ne penſe.... Parlez toujours
» correctement devant eux, faites qu'ils
» ne ſe plaiſent avec perſonne autant
» qu'avec vous, & ſoyez ſûrs qu'inſen-
» ſiblement leur langage s'épurera ſur
» le vôtre, ſans que vous les ayez ja-
» mais repris.... On ſe preſſe trop de
» les faire parler, comme ſi l'on avoit
» peur qu'ils n'appriſſent pas à parler
» d'eux-mêmes :.... Ils en parlent plus
» tard, plus confuſément....

» Aux champs les enfans épars, » éloignés du père, de la mère & des » autres enfans, s'exercent à ſe faire » entendre à diſtance, & à meſurer la » force de la voix ſur l'intervalle qui » les ſépare de ceux dont ils veulent » être entendus. Voilà comment on ap- » prend véritablement à prononcer, & » non pas en bégayant quelques voyel- » les à l'oreille d'une gouvernante at- » tentive . . . . Ce qui empêche les » garçons dans les Colléges, & les filles » dans les Couvens d'acquérir jamais » une prononciation auſſi nette que celle » des payſans, c'eſt la néceſſité d'ap- » prendre par cœur beaucoup de choſes, » & de réciter tout haut ce qu'ils ont » appris : car en étudiant ils s'habituent » à barbouiller, à prononcer négli- » gemment & mal : en récitant c'eſt » pis encore; ils recherchent leurs mots » avec effort, ils traînent & allongent » leurs ſyllabes ... Emile n'aura pas » ces défauts de prononciation, ou du » moins il ne les aura pas contractés par » les mêmes cauſes . . . . Les vices de » prononciation qu'on fait contracter » aux enfans en rendant leur parler » ſourd, confus, timide, en critiquant

» inceſſamment leur ton, en épluchant
» tous leurs mots, ne ſe corrigent ja-
» mais...

» Reſſerrez le plus qu'il eſt poſſible
» le vocabulaire de l'enfant, c'eſt un
» très-grand inconvénient qu'il ait plus
» de mots que d'idées, qu'il ſache dire
» plus de choſes qu'il n'en peut pen-
» ſer.... Les Payſans ont peu d'idées;
» mais ils les comparent très-bien.

» Quand les enfans commencent à
» parler, ils pleurent moins.. Dès
» qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*,
» il faudra des douleurs bien vives pour
» le forcer à pleurer.... Si l'enfant eſt
» délicat, ſenſible, que naturellement
» il ſe mette à crier pour rien, en ren-
» dant ſes cris inutiles & ſans effet,
» j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il
» pleure, je ne vais point à lui; j'y
» cours, ſi-tôt qu'il s'eſt tû.... S'il tom-
» be, s'il ſe fait une boſſe à la tête, &c.
» je reſterai tranquille au moins pour
» un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt
» une néceſſité qu'il l'endure... Souf-
» frir eſt la premiere choſe qu'il doit
» apprendre, & celle qu'il aura le plus
» grand beſoin de ſavoir....

» Y a-t-il rien de plus ſot que la peine
» qu'on prend pour apprendre aux en-
» fans à marcher, comme ſi l'on en
» avoit vu quelqu'un qui par la né-
» gligence de ſa nourrice ne ſût pas
» marcher étant grand ? .. Emile n'aura
» ni bourlets, ni paniers roulans, ni
» chariots, ni liſières, ou du moins
» dès qu'il commencera de ſavoir met-
» tre un pied devant l'autre on ne le
» ſoutiendra que ſur les lieux pavés,
» & l'on ne fera qu'y paſſer en hâte....
» Qu'on le méne journellement au mi-
» lieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il
» s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour,
» tant mieux ; il en apprendra plutôt
» à ſe relever ».

Telle eſt la ſubſtance d'une partie du premier Volume d'*Emile :* nous ſera-t-il permis maintenant, M. ROUSSEAU, de réfléchir ſur le parti que nous avons à prendre ? Vous ne prétendez pas que nous embraſſions aveuglément votre ſyſtême : la tyrannie n'eſt point de votre goût. Quand vous traitez d'*homme enfant*, de *Lecteur vulgaire* ou *ſtupide*, quiconque n'eſt pas de votre avis, vous n'avez ſans doute en vue que ceux qui

vous contredisent sans examiner : vous êtes trop ami de la raison pour en interdire l'usage. Examinons donc.

Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, &c. D'abord voilà un début équivoque & captieux : il a un sens vrai auquel vous faites peu d'attention, parce qu'il est étranger à votre objet ; considéré sous un autre rapport, il est faux ; & c'est alors qu'il devient une des pierres angulaires de votre édifice. Si la nature produit un arbre, ce sera bien un arbre : est-ce un homme ? elle aura fait l'être qui est un homme : si c'est un monstre, c'en sera bien un : chaque être a sa bonté absolue, qui le constitue lui-même, & sans laquelle il n'est pas possible : en ce sens, *tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses ;* & ce principe, dont tout le monde convient, vous est inutile. Mais, chaque être dans son origine est-il relativement bon, de manière que cette constitution primitive ne puisse être remplacée que par un mal ? C'est-à-dire, cette terre que l'homme trouve inculte, & chargée de ronces, ne pourra-t-elle être cultivée & assujettie à donner des pro-

ductions plus utiles, ſans un attentat contre la nature ? Ce ſera la contredire, dites-vous, que de greffer un ſauvageon : inſertion qu'elle avoue cependant, & qu'elle ſeconde en ſuivant ſes loix générales. L'homme naît-il tellement bon, qu'abandonné à lui-même dès ſa naiſſance, il ne connoîtroit point le mal, ou ne le feroit pas ſans réfléchir ? Tout ce qui n'eſt pas inſtitution originelle y répugne-t-il ? N'y a-t-il pour l'homme, qu'une façon d'être qui ſoit dans l'ordre ? Les bonnes inſtitutions ſociales le dénaturent-elles ? Eſt-il né pour être ſeul, pour ne rechercher ou ne fuir que ce qui a rapport à lui ? Ses premieres ſenſations ſe bornent elles à ſon individu ; & de-là ſuit-il que les devoirs de ſociété qu'il aura à remplir dans un âge mûr, ſont contre nature ? Cette nature eſt-elle tellement une, & reſtreinte partout & toujours au ſeul point originel des choſes, que la ſociété n'en puiſſe être une émanation ? L'arbre élagué pour porter de plus beaux fruits, ou tranſplanté pour conſpirer à l'arrangement ſymmétrique d'un verger, ne tient-il plus ſes productions de la nature

ture ? Le Citoyen n'eſt-il plus homme ? La volonté du Créateur (car enfin c'eſt la Nature, ſelon vous-même ; heureuſement vous ne niez pas tout) : cette volonté de l'Etre ſuprême eſt-elle démentie, dès-là même que les hommes vivent enſemble ; & la raiſon, préſent de la ſouveraine Intelligence, ceſſe-t-elle d'être lumière *naturelle*, lorſqu'elle nous dicte ces loix ſociales, dont le but eſt de maintenir l'ordre entre des créatures qui, en ſe réuniſſant, n'ont fait que céder à un penchant inné, ou du moins à la néceſſité morale, & peut-être même phyſique, des choſes ? A chaque inſtant vous avez beſoin de ces propoſitions, & vous les laiſſez ſans preuves.

Si vous vous fuſſiez contenté de crier à haute voix, & de faire bien entendre que l'homme abuſe de ſa raiſon, que ſa malice ſubſtitue dans la ſociété des vices nouveaux à ceux qu'il auroit adoptés s'il eût vécu errant & vagabond comme certains peuples ; que, réprimé par l'autorité néceſſaire des loix, il n'a fait que devenir, quelquefois, & cela par abus de ſa liberté, plus adroit à couvrir ſa marche vers

le désordre; que souvent le plus fort, cherchant son intérêt propre aux dépens du plus foible, a prescrit, sous prétexte de l'ordre, comme règle de la Nature, ce qui n'étoit que la loi de la passion : si vous eussiez dit encore que trop souvent la sagesse des Loix sociales se trouve en opposition avec les desirs déreglés de l'homme, on eût applaudi à votre zèle ; mais ces reproches ont été faits mille fois au genre-humain : il vous falloit du nouveau. Poursuivons, cet objet reviendra.

L'homme naturel est tout pour lui : il est l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable : l'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire, dont la valeur est dans son rapport avec le corps social. Rien ne ressemble tant à une vérité dans votre bouche, tant vous savez faire illusion : il n'y a cependant encore ici que de la contradiction, de l'équivoque & du prestige. Comment l'homme est-il entier absolu, quand il a rapport à son semblable? Mais ceci n'est rien. Qu'entendez-vous par *homme naturel?* Car vous abusez souvent du mot de *Nature*. Est-ce celui qui n'a reçu que

l'éducation de la Nature ? Cette éducation eſt, ſelon vous, *le développement interne de nos facultés & de nos organes.* Choiſiſſez : ce développement eſt-il complet ou non ? L'homme naturel, que vous oppoſez à l'homme civil, peut-il déja réfléchir ſur les impreſſions que produiſent chez lui les objets qui l'environnent, & combiner ſes notions ; ou bien eſt-il à cet âge où il ne ſait encore que ſentir, ſans pouvoir faire uſage de la raiſon qui doit l'éclairer un jour ? S'il n'eſt ſuſceptible que de ſenſations, qui à peine excitent en lui la conſcience réfléchie de ſon exiſtence, comment allez-vous comparer l'homme animal avec l'homme civil ? Il n'eſt plus étonnant effectivement que l'un s'éloigne de l'autre au point, qu'ils paroiſſent répugner enſemble. Eſt-ce là ce que ſignifie votre axiôme ? Non, ſans doute. Il a donc un libre uſage de ſa raiſon, cet homme naturel que vous définiſſez ici. Et voilà le terme moyen qui rapproche l'enfant de l'état de Citoyen. Hé bien ! cet homme raiſonnant eſt *tout pour lui* ! Oui, ſans doute, s'il eſt ſeul

& iſolé de ſes ſemblables ; mais ſi le haſard même le réunit à eux, n'aura-t-il pas bien-tôt l'occaſion de ſe dire pour aſſurer ſon bonheur ; ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te faſſe ? Il n'eſt donc déjà plus tout pour lui. Et il ceſſe alors d'être l'*homme naturel* dans le vrai ſens, c'eſt-à-dire, dans les vues du Créateur ! Parce qu'il déraiſonne ſans doute : ou peut être la raiſon n'eſt pas un don de la Nature ?

Vous êtes auſſi heureux à décrire l'homme civil. Pour mieux l'oppoſer à l'homme naturel, qui, ſelon vous eſt tout à lui, vous le définiſſez d'après quelques faits héroïques qui étonnent d'autant plus, qu'ils ſont rares & élevés au-deſſus des devoirs ordinaires de la ſociété, & vous en concluez que *les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le* moi *dans l'unité commune.* Peut-on bien juger des choſes en ne les comparant que dans leurs extrêmes ? Il falloit diſtinguer, dans le Citoyen, deux

rapports, qui tous deux ſont dans la Nature, ou, pour ne point abuſer des termes, dans le ſyſtême général de l'Univers. L'homme en ſociété pourvoit à ſa conſervation & à ſon bien-être ; rien ne l'en empêche que ſon goût pour le déſordre. Voilà ſon premier rapport. Il doit conſpirer au bien général : autrement il ne pourroit plus même prétendre à ſon bonheur propre. L'obéiſſance qu'il doit aux Loix n'eſt point un pur aſſerviſſement fondé ſur la contrainte & la violence. Si l'homme n'a droit d'être heureux au milieu de ſes ſemblables, qu'autant qu'il ne leur nuit pas ; les inſtitutions ſociales ne peuvent auſſi, ſans s'écarter de leur vrai but, lui enlever les moyens de ſe procurer ſa félicité particulière. Enfin le Citoyen doit à la Patrie, & la Patrie doit au Citoyen : la Loi puiſe dans cette néceſſité des choſes, que vous aimez tant, la regle de conduite de l'un & de l'autre : &, par ſes ſages diſpoſitions, elle ne fait que réprimer les deſirs déreglés ou élever l'être penſant au-deſſus de l'homme animal. Comment prouveriez-vous maintenant que l'homme civil répugne à la

Nature, & que les inſtitutions ſociales ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ſavent dénaturer l'homme ?

Ces deux mots, Patrie & Citoyen doivent être effacés des langues modernes, dites vous : malgré ce bon mot, la Patrie connoît encore des Citoyens qu'elle chérit. Vous dites qu'il *faut opter entre faire un homme & un Citoyen*, & que *l'on ne peut faire, à la fois, l'un & l'autre.* Il ſemble donc qu'après avoir proſcrit la ſociété & les inſtitutions ſociales, vous deviez vous borner à former l'homme de la nature. En ce cas il étoit inutile de faire un traité d'éducation auſſi étendu. Puiſque ſelon vous *tout eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes*, & que *les bonnes inſtitutions ſociales* doivent *dénaturer l'homme*, il ne s'agit plus que de ſéqueſtrer votre Elève dans quelque Iſle déſerte où il deviendra de lui-même l'*homme naturel* que vous demandez. Mais vous ſentez le ridicule de ce ſyſtême ; & ne pouvant enviſager votre Emile comme un ſujet inutile au genre-humain, vous faites un effort pour le rendre en même tems naturel & ſocial, *en ôtant les contradictions de l'homme.*

Pour cela que faut-il faire ? *Beaucoup ſans doute ; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait.* Prétendez-vous renouveller la face de la terre, & renverſer de fond en comble toutes les ſociétés qui exiſtent, en n'épargnant pas même leurs *bonnes inſtitutions* qui doivent *dénaturer* votre Elève s'il s'y conforme ? Non ſans doute ; vous avez dû voir qu'il n'appartient plus qu'à l'Etre ſuprême, d'opérer ce changement univerſel : votre propoſition n'eſt-elle qu'exagérée, & n'avez-vous eu intention que de corriger les abus qui ſe ſont gliſſés dans la ſociété ? Voyons ſi alors vous vous accordez avec vous-même. Quand vous aurez remédié à ce que vous regardez comme abus, peu vous importe, dites-vous, à quel état on deſtine votre Emile ; *il ſera propre à l'épée, au Barreau, à l'Egliſe... Riſum teneatis, amici.* Quoi ! vous en ferez un homme contradictoire, un fourbe qui extérieurement avouera un état que vous lui aurez dépeint comme un fruit de la folie humaine ?

Avant d'aller plus loin, convenons encore d'une choſe. Après avoir dit

dans votre avant-propos, qu'en lisant votre Ouvrage, *on croira moins lire un traité d'Education, que les rêveries d'un visionnaire sur l'Education. Qu'y faire?* ajoûtez-vous : *ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les miennes :.... dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non.* Dépend-il plus de ceux à qui vous reprochez leurs préjugés, de se donner d'autres yeux, & de s'affecter d'autres idées?

Nous avouerons donc sans peine que l'enfant trop resserré dans les tégumens dont on le couvre après sa naissance, est un prisonnier malheureux, & que des liens trop étroits le déforment & l'affoiblissent : nous ne croirons pas cependant que *tremper* les enfans *dans l'eau du styx*, doive être les exposer à toutes les intempéries de l'air, sans avoir aucun égard à leurs forces, au climat & à la saison. Ce que l'on sait encore, & que vous avez très-bien prouvé, c'est que la mère est la nourrice naturelle de son enfant, & que l'usage accrédité, qui livre l'homme à des nourrices mercénaires, est une des

causes de la dépopulation. Mais qu'étoit-il besoin d'ajoûter que *les Sciences, les Arts, la Philosophie & les mœurs qu'engendre l'Europe, ne tarderont pas d'en faire un désert ;* qu'*elle sera peuplée de Bêtes féroces*, & qu'*elle n'aura pas beaucoup changé d'Habitans ?*

L'on s'accordera encore avec vous pour crier à ces mères insensées qui font des idoles de leurs enfans, qu'en écartant d'eux toute atteinte pénible, elles accumulent au loin les douleurs, & les maux sur la tête de ces victimes infortunées de leur aveugle tendresse. Que n'est-il permis aussi de desirer que le père, s'il est sensé, pût être le précepteur de son enfant, ou qu'au moins un gouverneur ne fût point un homme vénal ? Mais quelles raisons autres que des sophismes pourrions-nous donner à cet Instituteur choisi, pour lui persuader que, s'il réussit, il aura engagé son Elève à renier le titre que lui a donné la divine Providence, & qu'il aura dû le disposer à ne plus vouloir être Prince, s'il est né pour occuper ce rang dans l'ordre social ? Ces propositions sont des corollaires de vos

principes, qui ne peuvent nous en imposer jusqu'à nous faire croire que l'autorité des Princes n'émane pas de la puissance du maître de l'Univers.

Vous développez avec intelligence la pratique qu'il faut observer pour satisfaire l'inquiétude & rectifier les premiers mouvemens d'un enfant qui commence à distinguer les objets; mais vous passez bientôt à une proposition fausse, qu'il n'est pas étonnant que vous prouviez mal. *Toute méchanceté*, dites-vous, *vient de foiblesse;.. celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal.* Souvenez-vous d'abord que nous profiterons de cette assertion pour démontrer contre vous-même la fausseté d'une autre qui vous tient lieu d'axiome: attendons qu'il en soit tems, & contentons-nous aujourd'hui de relever celle-ci. Toute méchanceté vient de foiblesse, dites-vous, parce que celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal, & que *de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir.* Vous avez confondu ici la vérité du conséquent avec celle de la consé-

quence. Le Tout-puiſſant eſt bon ſans doute, parce qu'il réunit toutes les perfections ; mais en eſt-il de même de l'homme qui ſeroit fort relativement aux autres ? Et n'eſt ce pas de cette ſupériorité de forces reſpectives que naiſſent la violence & tous les vices qui en dérivent ?

Vous exigez que l'on croye encore que *la fantaiſie ne tourmentera point les enfans, quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eſt pas de la nature*. Cette ſuppoſition prend ſa ſource dans une autre que vous annoncez dès votre début, & que vous exprimerez bientôt en ces termes ; *poſons pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits : il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain ; il ne s'y trouve pas un ſeul vice dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré*. Le tems viendra où peut-être vous ſerez obligé de convenir avec nous, que cette maxime n'eſt pas ſi inconteſtable dans le ſens que vous lui donnez ; mais enfin, ſi elle l'eſt pour vous dans cet inſtant-ci, pourquoi la contredire ? Pourquoi

dans un autre endroit avouez-vous que l'enfant peut *naturellement ſe mettre à crier pour rien ?*

On convient avec vous qu'un moyen généralement ſûr pour tarir la ſource des pleurs d'habitude & d'obſtination, eſt de ne point faire attention aux cris de l'enfant : s'il s'agiſſoit cependant d'un naturel violent & impétueux, que l'on ne peut négliger d'écouter ſans le porter à la fureur, il n'eſt pas douteux qu'alors il ne valût mieux diſtraire l'enfant par quelque objet agréable & frappant, en obſervant, comme vous le demandez, qu'il n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire.

Vous voulez encore, avec raiſon, que les premieres articulations qu'on fait entendre à l'enfant ſoient rares, faciles, diſtinctes, ſouvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne ſe rapportent qu'à des objets ſenſibles qu'on peut d'abord lui montrer : il n'eſt pas juſqu'aux nourrices qui ne ſoient ici d'accord avec vous, & qui ordinairement ne ſuivent cette méthode : elles ſentent auſſi communément qu'il ſeroit ridicule & inutile de trop étendre le vocabulaire

des enfans ; ce qui n'eſt pas tout-à-fait le *reſſerrer le plus qu'il eſt poſſible*, comme vous le deſirez. Il eſt certain qu'il vaut mieux parler toujours correctement devant eux, que de les reprendre continuellement, & qu'en épluchant tous leurs mots, on leur fait contracter un parler ſourd, confus & timide.

Y a-t-il rien de plus ſot, dites-vous, *que la peine qu'on prend pour apprendre aux enfans à marcher, comme ſi l'on en avoit vû quelqu'un qui par la négligence de ſa nourrice, ne ſût pas marcher étant grand*? On apprend de bonne heure aux enfans à marcher, pour deux raiſons. 1°. parce que le mouvement développe & fortifie leurs membres. 2°. parce qu'il y auroit du danger que, dans les premiers eſſais qu'ils feroient d'eux-mêmes, il ne leur arrivât de ſe caſſer un bras ou la tête. *Qu'on les mene journellement au milieu d'un pré : là qu'ils tombent cent fois le jour, tant mieux ; ils en apprendront plûtôt à ſe relever.* C'eſt fort bien dit ; mais tout le monde n'a pas un pré à ſa diſpoſition.

Mais avançons. Il eſt très-vrai, comme vous le dites ailleurs, que l'homme

aveuglément livré à ſes premiers penchans eût fait conſiſter ſon bonheur, bonheur apparent & paſſager, à faire tout ce qui lui plaît, ſi les loix divines & humaines n'euſſent mis un frein à ſes deſirs déréglés. Il eſt encore certain qu'en relation avec ſon eſpèce il a plus de devoirs à remplir, & qu'alors le mauvais uſage de ſa liberté le tourne à plus de vices qu'il n'en feroit paroître s'il étoit iſolé de ſes ſemblables. Et de-là il s'enſuit que les règles ſociales les plus ſages ſont la perte de l'homme ? que les inſtitutions humaines ſont toutes des abus & des préjugés qui ont *altéré* ſa nature, & qui l'éloignent de ſa deſtination ? Mais qui vous a dit, ou, quand avez-vous prouvé que l'homme eſt fait pour ſe borner aux propenſions animales ? L'enfant, le ſauvage, ſont-ils l'homme parfait ? Etes-vous bien ſûr qu'ils en ſoient l'archétype ? Dans quel decret de la Providence éternelle avez-vous donc ſu qu'elle n'a pas porté l'homme à la ſociété comme à un moyen qu'elle a pu remplacer ſans doute, mais qu'elle a voulu choiſir, pour le conduire à une fin encore ultérieure ?

» Avant que les préjugés & les » inſtitutions humaines aient altéré, » dites-vous, nos penchans naturels, » le bonheur des enfans, ainſi que des » hommes, conſiſte dans l'uſage de leur » liberté. Quiconque fait ce qu'il veut » eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-même «. Que n'ajoûtiez-vous : *& s'il veut ce qu'il doit vouloir*? Les Loix n'enlèvent point l'uſage de la liberté ; elles ne font qu'en interdire l'abus. » Mais » l'homme livré à lui-même & déga- » gé des liens de la Loi n'abuſeroit » jamais de cette liberté ; les premiers » mouvemens de la Nature ſont tou- » jours droits ; il n'y a point de per- » verſité originelle dans le cœur hu- » main «. Où avez-vous encore vû tout cela ? S'il étoit permis d'employer vos armes contre vous-même, ne vous trouveroit-on pas encore ici en contradiction ? Vous avez dit, *que la méchanceté vient de foibleſſe :* ſans ceſſe vous nous répétez que l'enfant eſt foible, vous exagérez même la foibleſſe de ſon intelligence : l'enfant porte donc en lui le germe de la méchanceté. Mais à quoi bon s'appuyer d'un paralogiſme pour en combattre un autre? Écoutez-

nous un inſtant ; ſi nous avons tort, vous nous direz pourquoi.

Les hommes n'apportent pas en naiſſant le même naturel : quand nous aurions tous la même ame, nous n'avons pas le même corps, & nous dépendons des impreſſions de nos organes, qui ſeroient les ſeules règles de nos actions, ſi la raiſon ne nous apprenoit, & ſi l'Auteur de la Nature ne nous aidoit à ſecouer le joug de l'homme brute. Les habitudes ſe contractent ; & nos penchans divers influent ſur l'exercice de nos facultés. Pourquoi ne ſuis-je pas auſſi diſpoſé qu'un autre à mettre de la droiture dans mes actions ? L'Etre ſuprême l'a voulu ; qu'avez-vous à répondre, vous qui l'admettez ? Vous nous donnerez bientôt occaſion d'entrer dans d'autres raiſons.

Enfin, ſelon vous, » la ſeule paſſion » naturelle à l'homme, eſt l'amour de » ſoi-même «. Oui ſans doute, & c'eſt-là l'origine de nos vices : nous apportons avec nous l'inſtrument de notre perverſité. Il n'eſt point vrai » que cet » amour-propre ne devienne bon ou » mauvais dans un homme que par » l'application

» l'application qu'en fait, & par les » relations que lui donne un autre » homme ». Chacun de nous ſe ſuffit à lui-même pour produire ſa malice. Nous luttons à la vérité contre la regle à meſure qu'elle multiplie nos devoirs; mais ſommes-nous méchans, parce que nous ſommes obligés d'être bons? n'eſt-ce pas plutôt parce que nous ne voulons pas devenir ce que nous devons être? L'haleine de nos ſemblables nous eſt contagieuſe, & le mauvais exemple a de l'empire ſur notre foibleſſe; mais nos devoirs ſont des devoirs enfin, & le méchant, quel qu'il ſoit, & de quelque façon qu'il le ſoit devenu, tranſgreſſe la ſageſſe des loix établies dans la ſociété. L'homme pourroit être bon en ſociété; il ne le veut pas : la nature l'a pourvu de la faculté dont il abuſe pour ſe porter au déſordre. Allez-vous encore demander à quoi bon ce don funeſte de la nature? La réponſe eſt déja donnée; le Tout-Puiſſant eſt juſte & ſage, n'en convenez-vous pas? Une vérité, quoique terrible, n'en eſt pas moins certaine.

L'eſprit d'indépendance qui régne dans votre façon de penſer & d'agir,

vous fait abhorrer tout ce qui ſent l'autorité, & vous ne voulez pas que l'enfant ſoit aſſujetti à obéir. Vous excluez de ſon Dictionnaire les mots d'obéiſſance, de commandement, encore plus ceux de devoir & d'obligation, & vous n'y admettez que ceux de force, de néceſſité, d'impuiſſance & de contrainte. N'eſt-ce pas ici un pur débat ſur les termes ? Car enfin nous ne voyons rien de plus énergique pour exprimer l'effet du commandement que les mots de force, de néceſſité, de contrainte. Mais vous voulez que cette contrainte vienne de la néceſſité des choſes, vous deſirez que l'on n'oppoſe aux caprices de l'enfance que des obſtacles phyſiques : à la bonne heure ; quand ce moyen ne ſeroit pas toujours pratiquable, il n'en eſt pas moins vrai qu'il eſt très-efficace. Vous convenez enſuite que c'eſt rappeller l'enfant à cette néceſſité des choſes que de lui faire connoître qu'il eſt foible, & que celui qui le gouverne eſt fort ; que ſon état le rend dépendant de ſon maître, & le met néceſſairement à ſa merci. Nous convenons de notre côté qu'il faut effectivement

diſpoſer l'enfant à ſentir cette dépendance phyſique, avant d'exiger qu'il enviſage ſon Mentor comme plus éclairé que lui : il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit le plus court & le plus sûr chemin pour conduire l'Eleve à une entiere docilité. Les ſages Inſtituteurs réprouvent, ainſi que vous, le commandement dont l'enfant ne voit point le fondement, & qu'on n'a point appuyé d'abord des raiſons qui ſont à ſa portée.

On paſſe aiſément des expreſſions outrées ; mais peut-on ſoutenir la multitude de mauvais raiſonnemens dont vous étayez votre ſyſtême? *Gardez-vous ſur-tout*, dites-vous, *de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe*. Pourquoi cela ? C'eſt *qu'il vaut beaucoup mieux qu'il diſe* en priant, faites cela, *qu'en commandant*, je vous prie ». Sans contredit ; mais ne vaut-il pas encore mieux l'accoutumer à prier en s'énonçant comme il convient, & à commander avec des expreſſions douces & affables ? La politeſſe & la douceur du commerce excluent-elles l'humanité? Au contraire elles y accoutument ou la ſuppoſent.

Vous ne voulez pas que l'on raiſonne avec les enfans, *parce que le chef-d'œuvre d'une bonne éducation, eſt de faire un homme raiſonnable. Si les enfans*, ajoûtez-vous, *entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés.* Le chef-d'œuvre d'une bonne culture, eſt de faire une bonne récolte : ne ſéme-t-on pas, pour y parvenir, la même eſpèce de grain que l'on doit recueillir ? Quel eſt auſſi l'Inſtituteur qui prétend faire entendre raiſon à l'enfant, comme il doit l'entendre dans l'âge mûr ? *A quoi ſerviroit la raiſon à cet âge ?* dites-vous encore : *elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.* N'eſt-elle pas auſſi le ſoutien de la foibleſſe ?

On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la ſienne, & dont il ne ſentira pas la raiſon. Or un enfant ne ſent la raiſon de rien, dans tout ce qui choque ſes fantaiſies. Prouvez donc qu'il y a du danger à la lui faire ſentir, en tempérant l'autorité par la douceur & la fermeté par la patience.

Il eût été trop ſenſé de rappeller au Gouverneur, qu'il doit proportion-

ner ſes préceptes & ſes conſeils à l'intelligence de ſon Elève : il eſt plus conforme à votre ſyſtême de lui interdire toute leçon verbale. L'enfant *n'en doit recevoir que de l'expérience.* Pourquoi ne voulez vous pas qu'il puiſe dans celle que vous ſuppoſez au Maître, les moyens de réfléchir ſur la ſienne propre ? *Quand vous aurez amené votre Elève ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſache diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriront à la raiſon.* Il ira loin s'il ſuit la vôtre pour guide. Quelle avance a donc votre idiot de douze ans ſur nos Elèves ? Il a l'ignorance de plus : ſi l'on vous en croit, ce ſera encore un bien pour lui.

Il ne faut infliger à l'enfant *aucune eſpèce de châtiment, parce qu'il ne ſait ce que c'eſt qu'être en faute. Dépourvu de toute moralité dans ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.* Lorſqu'on punit un enfant ou qu'on lui reproche ſes fautes, avant qu'il ait le plein uſage de la raiſon, on n'a

égard qu'au physique de ses actions ; qui, dans un âge plus avancé, se trouvera joint au moral ; on le garantit d'avance du mal futur : qu'y a-t-il d'insensé dans cette prévoyance ? Quand votre Emile, par une étourderie constante, vous casse des vîtres, est-il en faute ? Non, selon vous. Pourquoi donc l'enfermez-vous ? Et comment appellez-vous cette détention dans un lieu obscur ? Si vous vous abusez sur la qualification de cet emprisonnement, l'enfant ne s'y trompe point.

» J'ai fait cent fois réflexion en » écrivant, dites-vous, qu'il est im- » possible dans un long ouvrage, de » donner toujours les mêmes sens aux » mêmes mots. Il n'y a point de langue » assez riche pour fournir autant de » termes, de tours & de phrases, que » nos idées peuvent avoir de modifica- » tions ... Tantôt je dis que les enfans » sont incapables de raisonnement, & » tantôt je les fais raisonner avec assez » de finesse ; je ne crois pas en cela me » contredire dans mes idées, mais je » ne puis disconvenir que je ne me » contredise souvent dans mes expres-

» ſions. » Vous voilà à l'abri de tout reproche ; quand vous vous contredirez , c'eſt qu'on ne vous aura pas entendu.

Vous avancez encore que *la tromperie & le menſonge naiſſent avec les conventions & les devoirs ?* Pour en juger, il faut, comme vous le demandez , ſaiſir votre idée ſans s'arrêter à l'expreſſion. Ne rapprochez-vous ſi ſouvent les *conventions* des *devoirs* que pour toujours les confondre ? Et voulez-vous dire que les devoirs de la ſociété , devoirs conventionnels , & dont toute la force vient de l'opinion , ſont la cauſe funeſte de la tromperie & du menſonge ; en ſorte que ces actions déſordonnées doivent être imputées à la regle ſociale plutôt quà la malice de l'homme qui la tranſgreſſe ? Cette propoſition rentre dans celles que nous avons déja paſſées en revue. Votre intention eſt-elle d'énoncer que le menſonge n'eſt un mal moral, qu'autant que c'eſt un devoir de ne pas mentir ? Cela eſt très-vrai , & ne vous aide en rien. Prétendez-vous faire entendre auſſi que l'homme ne chercheroit point à tromper ſon ſemblable , s'il n'avoit

P iv

articulé avec lui quelque convention? Vous avancez plus que vous ne pouvez prouver. Votre Emile casse les fenêtres de sa chambre : d'abord vous laissez souffler sur lui le vent nuit & jour, sans vous soucier des rhumes, parce qu'il vaut mieux être enrhumé que fou. A la fin, vous faites raccommoder les vîtres, toujours sans rien dire : il les brise encore ; alors vous changez de méthode : vous l'enfermez dans un lieu obscur ; & après qu'il y a demeuré quelques heures, quelqu'un que vous apostez, lui suggère de vous proposer un accord, au moyen duquel vous lui rendrez la liberté, & il ne cassera plus de vîtres. Cet accord est-il une convention ? Non, autrement vous lui apprendriez à vous tromper ; ce raisonnement est à vous. Hé bien ! après cet accord qui n'est point une convention, votre Emile ne cassera plus de vîtres à dessein ? Vous nous en répondez ; mais votre garantie ne nous tranquillise pas. Au moins s'il en casse encore, il ne pourra être tenté de cacher ou même de nier cette action, pour éviter l'emprisonnement ? Cet Emile est votre ouvra e ; vous en êtes vrai-

ment le père : il n'eſt pas étonnant que votre tendreſſe paternelle vous faſſe illuſion. Nous entrevoyons encore un ſens dont votre propoſition eſt ſuſceptible ; c'eſt que l'homme ne rompt véritablement une convention que quand il ſait à quoi elle l'oblige, & qu'il ne ment dans toute l'énergie du mot que lorſqu'il ſait que ne point mentir eſt un devoir ; mais cette conſidération doit-elle empêcher que l'on n'inculque de bonne heure à l'enfant ſes obligations & ſes devoirs ? Il n'eſt pas un être machinal, & ne doit pas l'être auſſi long-tems que vous le prétendez. Quand on vous demande où vous placerez votre Emile pour l'élever comme un être inſenſible, comme un automate, & pour dérober à ſes yeux le ſpectacle & l'exemple des paſſions d'autrui ; ne croyez pas avoir ſatisfait à la queſtion en vous écriant, *ô hommes, eſt-ce ma faute ſi vous avez rendu difficile tout ce qui eſt bien* ? Il s'agit de ſavoir ſi c'eſt à la perverſité actuelle de l'homme, ou plutôt à l'ordre phyſique des choſes que répugne votre homme *naturel*.

Pour inspirer la charité aux enfants; on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit, dites-vous, *de la donner soi-même. Eh! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le Maître.* Depuis quand un bon Instituteur a-t-il dédaigné de donner l'exemple à son Elève? Et quel danger peut-il y avoir pour l'enfant à contracter l'habitude de donner aux misérables? Il ne sent pas encore tout le mérite de la générosité & de la commisération; mais l'habitude le dispose à se rappeller dans un âge plus mûr la vraie notion de ces actions: il s'accoutume à l'acte qui doit lui être méritoire. Est-ce une prévoyance déplacée? Cette réflexion doit suffire pour vous tenir en bride sur quantité d'autres points, jusqu'à ce que vous nous ayez démontré qu'elle n'est pas juste. Elle indique la réponse à toutes ces petites questions, qui dans le fond ne sont que des plaisanteries, & que vous prenez pour des vérités. *N'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée? De la vie l'enfant ne sera si occupé.* Tout cela sent plus la bouffon-

nerie que la raiſon. Allez-vous dire encore qu'il y a de la folie à prévoir un avenir dont nous ne ſommes pas les maîtres? L'Inſtituteur fait ce qu'il doit; celui qui diſpoſe de l'avenir fera le reſte. C'eſt dans cette eſpérance que le Laboureur confie à la terre un grain qu'il ne peut pas faire germer.

Vous regrettez toujours que l'on ſéme dans le cœur & dans l'eſprit de l'enfant, ce qu'il ne doit recueillir que dans l'Eté de ſes jours. Il eſt vrai qu'il ne faut pas trop le jetter en avant de ſes lumières, mais c'eſt un aiglon qu'il eſt bon d'accoutumer aux rayons du Soleil. Il n'eſt pas douteux que, relativement à la culture de l'eſprit & à la formation des mœurs, il n'y ait des vices à réformer dans l'éducation actuelle; mais ſi l'on donne dans un extrême, vous n'en êtes pas plus excuſable de donner dans un autre; & pour démontrer le danger des notions précoces, il n'étoit pas beſoin de vous mettre dans la tête qu'un enfant juſqu'à douze ans n'eſt qu'une pure machine, qui n'eſt ſenſible qu'aux impreſſions animales, & incapable de la réflexion la plus légère, ſur tout ce qui n'a point

un rapport prochain à ſes beſoins phyſiques.

Avant l'âge de dix ans aucun enfant ne peut, ſelon vous, aſſez entendre une fable de la Fontaine, même après l'explication du Maître, pour en tirer du profit. Permettez-vous qu'Emile parodie les documens que vous lui donnez dans le cours de la même époque de ſon enfance, & qu'il raiſonne avec nous; comme il a raiſonné avec vous ſur l'apologue du Renard & du Corbeau?

Emile en plantant des féves dans un Jardin, a, ſans le ſavoir, ravagé une planche de melons. Le Jardinier *Robert* de ſon côté arrache les féves que l'on avoit eu ſoin d'arroſer tous les jours: elles étoient déja grandes & faiſoient les délices de l'enfant. Emile arrive empreſſé & l'arroſoir à la main. O ſpectacle! ô douleur! plus de féves; on ſe lamente, & *Robert* ſe plaint encore plus fort. Vous prenez de-là occaſion de faire entendre à Emile ce que c'eſt que la propriété.

JEAN-JACQUES.

Excuſez-nous, mon pauvre Robert...

Mon pauvre Robert! Que ſignifie le mot *pauvre* ? Et que veut-il dire ici ? Comment Robert eſt-il pauvre ; s'il a de quoi pourvoir à tous ſes beſoins ? S'il l'eſt réellement, pourquoi le careſſez-vous en lui rappellant ſa pauvreté ? Emile va apprendre à inſulter à la misère.

Vous aviez mis là votre travail, votre peine.

Qu'eſt-ce que mettre ſon travail dans un lieu ? *Votre travail, votre peine!* cheville, redondance inutile; pléonaſme auſſi inexcuſable que celui qui ſe trouve dans les mots, *honteux* & *confus*. L'enfant deviendra babillard & lâche dans ſon ſtyle.

Nous avons eu tort.

Nous avons eu *tort!* Une autre fois nous aurons fait *tort*. Pourquoi des ſignifications ſi oppoſées dans le même mot ? Emile n'y eſt plus; tandis que vous parlez grammaire, il ſonge à ſes féves.

Nous vous ferons venir d'autre graine de Malte. Graine de Malte! quelle eſpèce de plante eſt-ce là que la Malte? C'eſt une Iſle : oui; mais on ne s'arrêtera pas à le dire, & l'enfant ne

ſongera pas à le demander. Il prend donc une fauſſe notion.

Pour ne point épiloguer ſur tous les mots, paſſons à la concluſion de l'entretien. Robert, que l'on a endoctriné, après avoir accordé à Emile un coin de ſon Jardin pour y cultiver des féves, lui dit ; *ſouvenez-vous que j'irai labourer vos féves, ſi vous touchez à mes melons.* Emile remportera pour maxime de conduite, qu'il eſt permis de faire du mal à qui nous en fait.

Dans une autre occaſion Emile voit un homme en colère : vous lui dites, *ce pauvre homme eſt malade, il eſt dans un accès de fiévre.* Qu'eſt-ce que la fiévre ? Docteur, prenez garde : ſi vous la définiſſez bien, ce n'eſt plus la colère, & vous trompez Emile : ſi vous la définiſſez mal, vous le trompez encore. Quelque réponſe que vous faſſiez à toutes ces chicannes, elle ſera bonne pour nous, ſi elle eſt ſenſée.

Il ſeroit poſſible d'en faire autant de quelques autres leçons que vous donnez à votre Elève dans l'âge où vous ne croyez pas qu'il puiſſe voir le monde autrement que comme un globe de carton ; mais ces leçons n'en ſeroient

pas moins bonnes. Il en eſt de même des Fables de la Fonta ne & des autres moyens d'inſtruction : pour les rendre utiles à l'enfant, il faut d'abord lui en faciliter l'intelligence : ce qui peut très-bien ſe faire ſans épuiſer toutes les queſtions qui peuvent avoir rapport à chaque mot. Les hommes faits ne pourroient même converſer entr'eux, s'il leur falloit pour cela des idées complettes des choſes. L'eſprit de l'enfant eſt une jeune plante qui tire d'abord peu de ſucs nourriciers : mais ſucceſſivement elle en abſorbe à proportion qu'elle s'accroît : une idée en améne une autre, un raiſonnement trace la route à un ſecond. Enfin cette ſoupleſſe admirable, dont la nature a pourvu le cerveau des enfans, les rend propres à paſſer rapidement d'une notion imparfaite à une autre qui leur préſente plus de faces de l'objet qu'ils n'avoient d'abord qu'entrevu. Vous refuſez le nom de mémoire à cette facilité de ſe retracer les impreſſions paſſées : appellez-la comme il vous plaira ; elle n'exiſte pas moins.

Enfin, votre Emile atteint un âge

qui le rappelle malgré vous à cette société, dont vous combattiez d'abord la conſtitution originelle & légitime, la confondant avec les abus qu'elle proſcrit. Par grace vous le placez au milieu de nous : il faut qu'il y joue un beau rôle : & quel rôle plus noble que celui de Philoſophe vertueux ? Qu'Emile doive être ou ne point être ce perſonnage que vous deſſinez avec complaiſance, il n'en eſt pas moins vrai que le modèle offre des traits que nous reſpectons. Si nous ſommes auſſi vicieux, auſſi mépriſables que vous l'imaginez, nous ſommes au moins plus amis de la vertu que vous ne le croyez. Votre Emile ſe rapproche donc quelquefois de nous ; & alors il nous paroît dans l'ordre. Vous voyez que nous ne ſommes pas toujours en proie aux préjugés.

» A douze ou treize ans, dites-vous,
» les forces de l'enfant ſe développent
» bien plus rapidement que ſes be-
» ſoins... Il ſe voit par-tout entouré
» de tout ce qui lui eſt néceſſaire ;
» aucun beſoin imaginaire ne le tour-
» mente ; l'opinion ne peut rien ſur
» lui,

» lui ; ses desirs ne vont pas plus loin » que ses bras ». Cette évaluation respective des forces & des besoins tant réels qu'imaginaires des enfans est-elle bien juste ? Nous ne voyons pas que vous ayez suffisamment fondé l'existence de cette supériorité de forces qui seroit effectivement à desirer. Il est vrai que votre Emile en sera moins éloigné : mais ce rapport de ses forces à ses desirs dépend presqu'entierement du concours de circonstances particulieres que vous supposez & qui se trouvent rarement réunies. Vous choisissez votre Emile d'une bonne santé, d'un esprit médiocre ; il est fils d'un père riche ; il ne lui manque qu'un superflu qu'il ne connoît pas ; séquestré du spectacle des passions humaines, il ne peut guères puiser de lumières dangereuses que dans les fautes de son Maître ; & vous l'avez demandé ce Maître tel qu'il en existe peu. Tout l'avantage qu'il tire de votre méthode est l'ignorance qui devient un bien pour lui ; mais qui seroit funeste au plus grand nombre. Si votre Emile étoit pauvre, valétudinaire, d'un esprit foible & borné, ou vif, impétueux & précoce ; s'il étoit au milieu

de ſes ſemblables ; tranchons le mot, s'il étoit ſollicité, entraîné, corrompu de bonne heure par le charme de l'exemple, par l'appas ſéducteur du vice ; tout votre édifice ſe diſſiperoit en fumée.

J'ai donc eu raiſon, direz-vous, d'adopter le plan que je propoſe ; & c'eſt un grand malheur pour vos enfans, d'être expoſés à tant d'occaſions dangereuſes qui font éclore dans leurs cœurs le germe funeſte des paſſions, & y portent le feu des deſirs vicieux. Oui, c'eſt un malheur, & votre méthode n'en eſt pas plus adaptée au bien général ; parce qu'il n'eſt poſſible que de remédier aux ſuites du danger. Dépend-il de ceux qui naiſſent dans le ſein de la ſociété, de ſe ſouſtraire aux rapports de l'homme ſocial ? Diſpoſons de bonne heure notre tendre jeuneſſe à ſortir victorieuſe du torrent qui l'environne ; c'eſt tout ce que nous pouvons, & ce que nous ne ferions pas en ſuivant votre marche. S'il eſt au-deſſus des forces humaines de diſſoudre la ſociété pour jamais, d'extirper la racine du vice & des abus ; s'il eſt impoſſible d'éloigner le plus grand

nombre des jeunes gens de l'air contagieux que la perverſité de l'homme a répandu ſur toute la terre au mépris de la loi divine & des bonnes inſtitutions ſociales ; vous aurez toujours voyagé dans le pays des chimères, (comme vous le dites vous-même en plaiſantant) toutes les fois que vous aurez eu beſoin de ſuppoſer votre Elève hors de l'état actuel des choſes : ou bien ce que votre méthode peut avoir d'utile, ſe reſtreindra à quelques cas extraordinaires, & il ſera conſtamment faux que le préjugé ſeul nous empêche de l'adopter.

Vous avez mieux aimé dans le premier âge, perdre du tems que de le mal employer ; l'un vaut l'autre effectivement : mais, comme nous avons déja eu occaſion de l'obſerver, vous prolongez un peu trop la durée de ce premier âge, où l'enfant, ſelon vous, n'eſt ſuſceptible d'aucune inſtruction relative à ſes devoirs ou à ſes beſoins futurs. Sans rappeller ici les raiſons que nous avons déja oppoſées à toutes ces propoſitions qui tendent à prouver que les enfans ſont de pures machines juſqu'à l'âge de dix à douze ans, &

qu'il eſt impoſſible avant cette époque de leur faire prendre des notions juſtes des choſes ; il ſuffira de tirer des inductions de ce que vous dites vous-même quand vous vous donnez la peine de réfléchir ſur vos aſſertions. « Songez, dites-vous, que (dans le ſecond » âge) les paſſions approchent, & que » ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, » votre Elève n'aura plus d'attention » que pour elles ». Voulez-vous que nous vous faſſions part des réflexions qu'auroit produit chez nous ce raiſonnement ? Les voici. D'abord il faut jetter mon plan au feu ; enſuite, ou me taire, ou en tracer un autre. Pourquoi cela ? Je viens de dire que, pour inſtruire l'enfant, il ne falloit pas attendre l'âge des paſſions : je répéte à chaque page que l'homme corrompt l'homme ; & quand l'enfant n'apporteroit pas en naiſſant le germe du vice & des erreurs, il en trouve le ſpectacle étalé à ſes yeux dès qu'ils peuvent s'ouvrir : mais il eſt clair que preſque tous les Elèves ne peuvent être placés ailleurs que dans le ſein de la ſociété : les paſſions livrent donc, généralement parlant, des aſſauts à leurs cœurs plutôt

que je ne le ſuppoſe ; & quand la contagion ne ſe communiqueroit pas à tous d'auſſi bonne heure, il n'en feroit pas moins imprudent de ne pas prévenir le danger. J'ai donc eu tort d'oublier que le plus grand nombre des enfans eſt néceſſairement dans le cas de ces caractères violens & précoces qu'il faut, ſelon mes propres expreſſions, ſe hâter de faire hommes ?

Il nous paroît raiſonnable, ainſi qu'à vous, de tourner d'abord l'attention de l'Elève ſur les Phénomènes de la nature que peut atteindre ſa foible vue. Outre que ces connoiſſances lui découvriront ſes rapports naturels & primitifs avec les Etres qui l'environnent, elles ſont très-propres à faire naître chez lui la curioſité & le deſir d'apprendre. Nous conviendrons encore ſans peine que, pour nourrir cette curioſité, il ne faut pas ſe preſſer de la ſatisfaire : c'eſt un principe avoué par tous les Inſtituteurs qui connoiſſent le vrai but de leur fonction. Il eſt hors de doute auſſi que l'on doit mettre les queſtions à la portée de l'enfant ; mais quand vous ajoûtez qu'il faut les lui laiſſer réſoudre, ne donnez-vous pas

dans Scylla pour vous éloigner de Carybde ? Vous voulez que l'enfant ne ſache rien parce qu'on le lui a dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la ſcience, mais qu'il l'invente. Entre le ſilence & la précipitation à lever les difficultés, n'y a-t-il pas une route moyenne à ſuivre ? Sans favoriſer la pareſſe, ne pouvons-nous ſoulager la foibleſſe ? Faiſons naître les queſtions à propos, choiſiſſons-en les objets ; que la façon de les propoſer excite l'attention de notre Elève : ſi de lui-même il cherche à découvrir, s'il nous interroge ; ſaiſiſſons bien le ſens de ſa demande ; habituons-le à l'énoncer en termes clairs & précis, & fixons-le autour du point de la queſtion. Mais dans tous les cas, ſouvenons-nous que ſon attention eſt un arc foible & délicat qui ne ſoutient qu'une légére tenſion, ſur-tout quand l'objet qu'elle enviſage eſt de nature à ne produire dans l'eſprit de l'enfant qu'un intérêt médiocre : exerçons les forces du jeune homme & n'en abuſons pas : examinons bien juſqu'où elles peuvent aller, & n'en exigeons pas trop, ſi nous voulons en tirer parti :

mettons-le ſur la voie de la ſolution; point d'étalage pédanteſque, mais point de taciturnité, point d'inaction de notre part : préſentons par dégrés le flambeau de la vérité. Si la premiere tentative ne l'éclaire pas ſur tous les rapports que vous avez expoſés à ſes yeux, au moins en ſaiſira-t-il quelques-uns : un ſecond eſſai, adroitement ménagé, ſuffira peut-être pour lui donner la vraie notion de la choſe. Ce qu'il ſaura de cette façon, vous le lui aurez dit; mais il le ſaura parce qu'il le comprendra lui-même : il aura *appris la ſcience*, mais en ſuivant la marche de ceux qui l'inventent, ſans avoir eu l'embarras rebutant de choiſir, entre une multitude de routes, celle qui méne à la découverte du vrai. Ce n'eſt point là ſavoir & croire ſur parole : ce n'eſt pas non plus perdre le tems en ſimagrées, de la part du Maître, & en efforts toujours pénibles & le plus ſouvent infructueux de la part du diſciple. Il y a de l'imprudence dans une courſe trop précipitée, & de la maladreſſe dans une marche trop lente.

Pourquoi initier ſi tard votre Emile dans les ſciences ? Pourquoi attendre

ſi long-tems à lui donner les notions morales qu'il peut ſaiſir? » C'eſt, dites-
» vous, qu'il y a de l'ineptie à exiger
» des enfans qu'ils s'appliquent à des
» choſes qu'on leur dit *vaguement* être
» pour leur bien, ſans qu'ils ſachent
» quel eſt ce bien ; c'eſt qu'il n'y a
» que des objets purement phyſiques
» qui puiſſent les intéreſſer : rien n'eſt
» bien pour eux que ce qu'ils ſentent
» être tel ; vouloir qu'ils ſoient dociles
» étant petits, c'eſt vouloir qu'ils ſoient
» crédules & dupes étant grands...
» Pourquoi enfin les appliquer aux
» études d'un âge auquel il eſt ſi peu
» ſûr qu'ils parviennent »? Il eſt étonnant qu'un homme d'eſprit ſe ſoit reposé ſur tout cela comme ſur de bonnes raiſons. Quel eſt le Maître » qui exige de ſes Elèves qu'ils s'appliquent à des choſes qu'il leur dit *vaguement* être pour leur bien? Et quel eſt l'Inſtituteur ſenſé qui ne cherche pas à les convaincre au moins de l'utilité des choſes auxquelles il les veut porter? Il a beau faire, les objets purement phyſiques les intéreſſeront toujours plus que les objets moraux & de pure ſpéculation : qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

N'eſt-ce pas la foibleſſe des hommes faits ainſi que des enfans ? Vous convenez qu'il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile ; « mais ce n'eſt rien de le » convaincre, ajoûtez-vous ; ſi l'on ne » ſait le perſuader ». Commençons par la conviction, & contentons-nous-en d'abord ; qu'en arrivera-t-il ? Suppoſons nos Elèves parvenus à l'âge où vous croyez votre Emile capable de ſentir l'utilité des choſes ; imaginez-vous qu'ils ſoient alors moins ſuſceptibles de perſuaſion ? Au contraire, accoutumés à diſtinguer d'une façon plus nette & plus étendue que lui les qualités tant abſolues que relatives de leurs actions, ils ſeront plus diſpoſés à ſentir ce que c'eſt que rectitude & utilité. Ils ne ſont donc pas en retard de ce côté-là ; & l'acquis des connoiſſances ſpéculatives & morales leur donne l'avantage ſur lui. Nos Elèves ſentiront qu'ils ſont heureux d'être inſtruits, tandis que le vôtre en ſera encore à deſirer de l'être : ils ſeront plus avancés que lui pour eux-mêmes & pour le bien de la ſociété.

Que l'on vous demande s'il ſera tems

d'apprendre ce qu'on doit ſavoir, quand le moment ſera venu d'en faire uſage : » je l'ignore, dites-vous ; ce que je » ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'ap- » prendre plutôt ». C'eſt-là ſe tromper ; nous vous l'avons déja fait voir. » Nos vrais Maîtres ſont l'expérience & » le ſentiment ». C'eſt donc là votre preuve ? Elle n'eſt pas de bon aloi. Jamais rien ne nous frappe ſi intimement que ce qui nous eſt connu par la voie de l'*expérience* & du *ſentiment* ; & cela n'eſt pas particulier à l'enfance : mais les impreſſions que font ſur nous les autres connoiſſances, pour n'être pas auſſi vives, n'en ſont pas moins réelles & lumineuſes. Un Maître *expérimenté* & qui *ſent* bien les choſes, inſinue plus ou moins ſes affections dans le cœur de ſon diſciple, en même tems qu'il éclaire ſon eſprit. C'eſt tout ce que peut un homme ſur les facultés d'un autre homme, & tout ce qui ſuffit pour l'éducation. Pourquoi craignez-vous auſſi qu'en rendant les enfans dociles, on ne les diſpoſe à être crédules & dupes dans un âge plus avancé ? Ne profitons-nous pas de cette docilité même pour leur apprendre à diſtinguer

le vrai du faux, & à n'être dupes ni d'eux-mêmes ni des autres ? Un bon Inſtituteur donnant pour certain ce qui l'eſt, & pour probable ou douteux ce qui n'eſt qu'opinion, quel riſque y a-t-il que dans les premiers tems le jeune homme juge quelquefois d'après lui ? Le tems & la réflexion lui approprieront ſes connoiſſances.

Examinons un peu comment vous vous y prenez pour initier votre Emile dans les ſciences. Vous n'avez plus de tems à perdre, &, de votre aveu même, vous n'en avez pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Ce n'eſt donc plus la ſaiſon d'aller à pas de tortue; & votre Elève plus robuſte peut ſoutenir une marche plus prompte & plus ſuivie. « Pourquoi aller chercher, » dites-vous, des globes, des ſphères, » des Cartes pour apprendre la Géogra- » phie aux enfans ? Que de machines ! » Que ne commencez-vous par lui » montrer l'objet même, afin qu'il » ſache au moins de quoi vous lui » parlez » ? Hé bien ! nous avons tort; enſeignez-nous donc une méthode plus ſûre, plus courte & plus facile. Mais, quelle lenteur dans celle que vous pro-

pofez ! Et que de machines d'une autre efpèce à votre tour pour donner la premiere leçon de Cofmographie ! Il faut tout l'intervalle de Noël à la Saint-Jean pour apprendre à votre Emile que le Soleil ne fe léve pas toute l'année au même endroit. Mais » il aura » vu les chofes au moins de fes propres » yeux ». C'eft fort bien fait, & nos Elèves feroient fort à plaindre fi leurs Maîtres ne favoient auffi leur faire ouvrir les yeux à propos. Heureufement notre méthode n'interdit pas l'ufage de la vue ; & elle a par-deffus la vôtre l'avantage de faire apprendre plus de chofes & auffi bien, en moins de tems. Vous fuppofez le Maître inftruit, connoiffant fa befogne, & le difciple à l'âge de l'entendre : nous le fuppofons auffi, & il eft conftant que cet âge arrive plutôt que vous ne le croyez.

Vous fentez vous-même que votre façon d'inftruire ne donnera à votre Emile qu'un petit nombre de connoiffances : « mais quand l'enfant ne fau- » roit rien, peu m'importe, dites-vous, » pourvu qu'il ne fe trompe pas, & » je ne mets des vérités dans fa tête » que pour le garantir des erreurs qu'il

» apprendroit à leur place ... C'eſt le but que nous nous propoſons auſſi, & nous ſavons bien que nos jeunes gens ne feront pas des ſavans en ſortant de nos mains ; mais nous multiplions leurs connoiſſances pour les mettre à l'abri de cette multitude d'erreurs où ils peuvent donner, & que vous avez ſoin d'exagérer. Prouvez-nous bien qu'il eſt des erreurs dans leſquelles Emile ne tombera point, & dont notre méthode ne peut garantir. Quand nous parlons de notre méthode, remarquez bien qu'il s'agit de celle que doit embraſſer un bon Inſtituteur, qui connoît les abus que la négligence ou d'autres cauſes ont introduits dans l'éducation actuelle, & qui ſait éviter les extrêmes : cette méthode eſt bien éloignée de la vôtre.

» Si-tôt que l'enfant peut diſcerner » ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, » il importe, dites-vous, d'uſer de » beaucoup de ménagement & d'art » pour l'amener aux études ſpécula- » tives. Voulez-vous, par exemple, » qu'il cherche une moyenne propor- » tionnelle entre deux lignes ? Com- » mencez par faire en ſorte qu'il ait

» besoin de trouver un quarré égal à
» un rectangle donné : s'il s'agissoit de
» deux moyennes proportionnelles,
» il faudroit d'abord lui rendre le pro-
» blême de la duplication du cube in-
» téressant, &c. » Notez bien qu'il s'agit de l'instant ou l'enfant commence à discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas ; qu'il est question de l'*amener* aux études spéculatives ; que jusqu'à ce moment, qui est à-peu-près l'âge de douze ans, vous consentez qu'il ne sache pas même *distinguer sa main droite de sa main gauche*. Quelqu'un pourroit imaginer que cet enfant ne doit commencer, par exemple, que par le rudiment du calcul. Point du tout : il est ignorant ; mais son introduction dans le sanctuaire des sciences est un pas de géant : il prélude par la solution d'un problême qui a occupé les plus grands Géométres pendant plusieurs siécles. Que l'on passe rapidement sur cet endroit, quatre lignes au-delà on aura dans la tête qu'effectivement l'enfant a résolu le probléme de la duplication du cube. Ce n'est là qu'un tour de cette espèce : on en trouvera mille.

» Je hais les Livres ». Vous en faites tant & de si bons, M. ROUSSEAU! Comment! vous guérissez la peste par la peste! Et le trait de Robinson Crusoé est-il assez plaisant? S'il faut absolument des Livres pour votre Elève, c'est le Roman de Robinson que vous lui donnerez pour débuter dans ses études : « seul il composera pendant » long tems toute sa Bibliothéque ». Le récit du séjour de Robinson dans son Isle, est la partie sur laquelle vous le fixez : c'est effectivement la plus frappante. Mais y avez-vous bien réfléchi? Cet endroit est pernicieux pour votre Emile, 1°. Vous craignez qu'un vers de *la Fontaine* ne rende son style lâche & diffus : la narration de Robinson offre ces défauts d'un bout à l'autre, & est de plus dépourvue de correction. Vous lui donnerez une nouvelle forme? Tout est dit pour cet article. 2°. Robinson dans l'espace de 200 pages répéte 60 fois le nom de Dieu : Emile à l'âge dont il s'agit, ne peut encore selon vous en entendre parler sans danger. Quand vous l'aurez ajusté à votre guise, Emile y trouvera de tems à autre quelques bonnes maximes qu'il

pourroit trouver ailleurs ; mais le fruit principal de cette étude, sera de lui apprendre à se tirer tel quel d'accidens uniques que *probablement* il n'aura pas à essuyer. C'est-là bien plus mal procéder que ceux à qui vous reprochez d'appliquer leurs Elèves aux études d'un âge auquel ils ne parviendront *peut-être* pas.

Votre Ouvrage est un fonds inépuisable de réflexions : mais il faut à la fin vous quitter, & nous ne pouvons que parcourir les objets principaux, Encore un mot. Sans examiner si vous êtes fondé à prophétiser des révolutions prochaines, & s'il est nécessaire que tous les enfans apprennent un art méchanique, nous conviendrons avec vous qu'il ne peut-être que très-utile de leur fournir le moyen de se délasser des travaux de l'esprit par les exercices du corps. Il est très-certain qu'il faut aussi leur faire connoître l'*à quoi bon* sur tout ce qu'ils font, & le *pourquoi* sur tout ce qu'ils croient ; & qu'il s'agit moins d'en faire des sçavans que de les introduire dans la vraie route des connoissances utiles & nécessaires. La prudence dicte encore qu'aux approches de

de la puberté on ſoit plus attentif que jamais à ne leur offrir que des objets qui répriment l'activité de leurs ſens, & à choiſir leurs ſociétés, leurs occupations & leurs plaiſirs. Le ſoin que vous prenez de leur inſpirer des ſentimens d'humanité en les introduiſant dans le monde ; fait honneur à votre cœur. Que les Maîtres apprennent auſſi de vous à profiter du feu de l'adoleſcence pour s'attacher les jeunes gens par les liens de l'amitié. S'il leur paroît quelquefois néceſſaire d'expoſer leurs Elèves aux dangers de la ſociété, pour leur apprendre à s'en garantir, & pour les corriger de la vanité ; qu'ils obſervent comme vous de conſulter les circonſtances, de prévoir les ſuites, & de fixer les événemens au point utile : qu'ils leur faſſent enviſager les conſéquences de leur chûte avant qu'elle arrive ; & qu'ils les relèvent avec bonté. Qu'Emile enfin regarde comme un déſordre, que dans une machine les reſſorts principaux n'exercent leur force que pour écraſer les plus foibles ; mais qu'il ſache auſſi qu'en même tems que tout homme doit s'occuper des bonnes actions qui ſont à ſa portée, il doit

ſe tenir à ſa place pour conſpirer à l'harmonie générale. L'humanité eſt de tous les états ; mais la fonction de chacun n'eſt pas, par exemple, celle de défenſeur des Loix & de Protecteur public des opprimés. Le monde Phyſique expoſe à nos yeux le tableau des gradations qui doivent entretenir l'harmonie dans le monde ſocial.



ŒUVRES DIVERSES.

EXTRAITS

DES

JOURNAUX.

*Jugemens qu'ont porté du Livre d'*ÉMILE *les différens Journaliſtes qui en ont parlé dans le tems.*

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

TOUT eſt intéreſſant dans l'Ouvrage dont nous allons parler. Le ſujet eſt un des plus nobles & des plus importans qu'on puiſſe traiter, & l'Auteur un des plus célèbres Ecrivains du ſiécle. Nos lecteurs nous reprocheront

peut-être nôtre lenteur à les entretenir ; mais lorſque d'un côté, un zèle reſpectable & une politique néceſſaire lançoient des foudres contre l'Auteur ; lorſque de l'autre, la ſuperſtition & l'envie triomphoient de le voir ſuſpect & criminel ; étoit-ce à nous à chercher à le juſtifier ? Moins téméraires & moins dangereux, nous n'aurions point balancé à en entretenir nos Lecteurs : tâchons cependant de préſenter ce traité ſous un jour nouveau ; nous ne le montrerons qu'en Philoſophes ; & reſpectueux également pour le ſanctuaire & pour le trône, trop convaincus de notre foibleſſe pour toucher à ces redoutables objets, nous laiſſerons les hommes d'Etat venger l'Etat, le Miniſtre de l'Autel venger l'Autel : nous nous réſerverons uniquement ce qui eſt du reſſort de la raiſon & de l'expérience.

M. Rouſſeau diſtingue trois ſortes d'éducation : » elle nous vient, dit-il, de la Nature ; ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, eſt l'éducation de la Nature ; l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce dé-

veloppement, eſt l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes ». Il en conclut que chacun de nous eſt formé par trois ſortes de Maîtres. Le Diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même: celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment: celui-là ſeul eſt bien élevé ». De ces trois éducations, celle de la Nature ne dépend point de nous; les autres en dépendent à certains égards. Or il eſt naturel de régler les autres ſur celle à laquelle nous ne pouvons rien. C'eſt donc ſur l'éducation de la Nature qu'il faudroit diriger les deux ſuivantes; être homme, c'eſt-là ce que veut enſeigner notre Philoſophie; il ne veut faire de ſon Elève un être, ni de telle condition, ni de telle ſecte, ni de telle patrie, ni de tel pays; il veut lui apprendre à vivre, c'eſt-à-dire à faire uſage de ſes organes, de ſes ſens, de ſes facultés, de toutes les parties de lui-même qui

lui donnent le ſentiment de ſon exiſtence. En un mot, c'eſt l'homme naturel qu'il enviſage, indépendamment de cette foule de préjugés & de conventions biſarres dont la Société abonde. Ainſi le Géomètre calcule les forces mouvantes, & aſſigne les effets qui doivent en ſuivre, ſans faire attention aux frottemens & autres cauſes ſecondes qui dérangeront ſon calcul. Tel eſt le but de M. ROUSSEAU ; tel eſt l'eſprit qui régne dans ſon livre. Toutes les fois qu'on s'écartera de ce point de vûe, ou l'on ceſſera de l'entendre, ou bien on le calomniera.

Notre Philoſophe prend l'homme dès ſa naiſſance, & il ſe plaint que dès ce moment, on le charge de chaînes. La coutume du maillot lui paroît funeſte. Il voit que dans les pays où l'on n'a pas pris ces précautions, les hommes ſont tous grands, forts, & bien proportionnés. Notre uſage lui ſemble tout propre à former des gens contrefaits. Il recherche l'origine de ce préjugé : il croit la trouver dans la délicateſſe de nos femmes qui dédaignent de nourrir leurs enfans, les confient à des mercénaires ; celles-ci qui n'ont que l'intérêt

pour but, garottent un enfant, pour s'épargner le ſoin de le veiller. Il s'élève ici contre cet abus ». Tout vient, dit-il, ſucceſſivement de cette dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpèctacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine ; comment s'aimeront-ils ? » A ce tableau il fait ſuccéder celui des plaiſirs vertueux que feroit naître dans ſa famille une mère qui ſeroit docile à une des premieres Loix & des plus ſacrées de la Nature. N'y gagnât-elle que plus de tendreſſe de la part de ſes enfans, quel bien plus précieux pour elle ! Accoutumé à ne voir, pendant ſes premieres années, qu'une ſeconde mère, le cœur de l'enfant parle bien plus haut pour celle-ci. Le moyen que l'on prend pour empê-

cher ce ſentiment, qui eſt de rebuter la nourrice, quand elle vient voir ſon nourriçon, ne fait point un fils tendre, mais un homme ingrat ». M. ROUSSEAU exige du père des devoirs qui ne ſont pas moins auſtères. Il veut que celui qui a donné la vie, ſe charge de la rendre utile à la Société. Nulles affaires, nulles infirmités ne peuvent l'empêcher de remplir cette partie eſſentielle de ſon rôle. Si cependant il ſe croit avec quelque fondement dans une impoſſibilité abſolue d'y ſatisfaire, il faut qu'il ſe faſſe un ami. Ce titre ſacré peut ſeul lui répondre d'un bon Gouverneur. « Un Gouverneur ! s'écrie notre Philoſophe, ô quelle ame ſublime ! ... En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père ou plus qu'homme ſoi-même ». Perſuadé qu'il eſt hors d'état de remplir cette place, M. ROUSSEAU veut du moins eſſayer d'en tracer l'idée. Dans cette vûe il prend le parti de ſe donner un être imaginaire ; il s'en charge dès le berceau. Il ne demande point un eſprit extraordinaire dans l'Elève qu'il veut former ; il le ſuppoſe né dans des climats tempérés, parce que ce n'eſt que

dans ces climats que les hommes ſont tout ce qu'ils peuvent être. Il choiſit un riche *parce qu'il ſera ſûr du moins d'avoir fait un homme de plus ; au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même*. Par la même raiſon il ne ſera pas fâché que cet Elève qu'il appelle Emile, ait de la naiſſance ; *ce ſera toujours une victime arrachée aux préjugés*. Enfin il veut que ſon pupille n'obéiſſe qu'à lui, & qu'on ne les ôte jamais l'un à l'autre que de leur conſentement. Telle eſt la baſe du traité qu'il fait avec la famille ; traité qui ſuppoſe encore un accouchement heureux, un enfant vigoureux & ſain ; car enfin il ne veut point ſe charger d'un enfant cacochyme ; ſelon lui, un corps débile affoiblit l'ame. Après ce principe preſque toujours démenti par l'expérience, il attaque vivement la Médecine dont il ne veut point diſtinguer l'utilité d'avec les abus. Il paſſe à la néceſſité d'une nourrice, & ſi la mere conſent à remplir ce devoir, il l'en félicite ; mais le Gouverneur ne lui donne pas moins ſes *directions* par écrit. Si, comme il arrive preſque toujours, il faut une nourrice étran-

gere, il commence par la bien choisir. Une nourrice nouvellement accouchée lui paroît préférable pour un enfant nouveau né. Il la demande encore aussi saine de cœur que de corps. Il blâme l'attention qu'on a de la nourrir beaucoup mieux qu'à son ordinaire; il souhaite seulement qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels. Il desireroit qu'elle fît usage des végétaux; & si on lui objecte que le lait qui en est formé s'aigrit aisément, il répond qu'il est bien éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal saine. Ce n'est point à la ville qu'Emile sera nourri; mais dans la maison rustique de sa nouvelle mere, & son Gouverneur l'y suivra.

Le soin de laver l'enfant immédiatement après l'accouchement, & celui de renouveller souvent l'usage du bain, occupe ensuite notre Philosophe; il prescrit même de parvenir par gradation jusqu'au point de laver été & hyver les enfans à l'eau froide & même glacée. On l'a déjà vu crier contre le maillot; il y revient, & en donne une nouvelle raison, qui est que, quand un enfant est libre, on voit plus aisément

quand il eſt ſale, & on a plus de facilité pour le nettoyer.

L'éducation de l'homme commence à ſa naiſſance : avant de parler, avant d'entendre, il s'inſtruit déjà : tel eſt le principe de M. Rouſſeau, qui met le Gouverneur dans la néceſſité d'épier tous les mouvemens de l'enfance. Dès que l'enfant commence à diſtinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ce qu'on lui montre. On peut dès-lors lui préſenter des animaux d'une nature biſarre ou hideuſe, qui, s'ils étoient reculés de ſes yeux pendant les premieres années, deviendroient un jour l'objet de ſon effroi, mais qui, rapprochés avec prudence, ne feront inſenſiblement que ſes jouets.

L'enfant n'étant attentif qu'à ce qui affecte naturellement ſes ſens, lui préſenter ſes ſenſations dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement. Il faut donc le laiſſer toucher, manier tout ce qu'il deſire, & lui permettre de ſe familiariſer avec ces ſources de nos penſées. On doit cependant prendre garde qu'il ne s'imagine que ſes mouvemens aux-

quels on ſe prête, ne ſoient des actes d'orgueil & d'empire. Auſſi-tôt qu'il commence à connoître les diſtances, il faut le porter, non comme il lui plaît, mais comme il plaît au Gouverneur.

Les cris, les pleurs, les geſtes, voilà l'unique langue que parloient les premiers hommes ; telle eſt l'unique langue des enfans. Mais leurs geſtes ne ſont point dans leurs foibles mains, ils ſont ſur leur viſage : le ſourire, le deſir, l'effroi y naiſſent & paſſent comme autant d'éclairs. Leurs pleurs, ſignes de leurs chagrins, doivent être écoutés ; on doit bien ſe garder de les exciter jamais : mais il faut auſſi ne leur pas obéir toujours. Les premiers pleurs des enfans, dit notre Auteur, ſont des prieres : ſi on n'y prend garde, elles deviennent des ordres. Ces marques d'orgueil, de fureur & de vengeance ; en un mot, tous ces vices qui ſemblent percer dans un enfant, ont donné lieu de croire à pluſieurs Philoſophes que l'homme naiſſoit méchant. M. Rouſſeau rejette cette calomnie dont on flétrit le plus bel ouvrage de la Nature, & ne voit dans

tous ces mouvemens du premier âge que le desir d'activité & le besoin d'essayer ses forces. Si l'enfant paroît avoir du penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté; c'est que l'action qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité. De tout cela, notre Auteur tire quatre maximes. *Laisser aux enfans l'usage de toutes les forces que la Nature leur donne, & dont ils ne sauroient abuser. Les aider & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force dans tout ce qui est du besoin physique. Dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utilité réelle, sans rien accorder à la fantaisie, c'est-à-dire au desir sans raison. Etudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs devoirs ce qui vient immédiatement de la Nature, & ce qui vient de l'opinion.* Voilà quatre maximes essentielles dont l'esprit est de donner aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes, & moins exiger d'autrui.

Le ſevrage exerce enſuite les réflexions de notre Auteur ; il croit qu'on ſévre trop tôt les enfans : ſelon lui, le tems véritable eſt *l'eruption* des dents ; mais il ne veut pas que, pour faciliter cette *éruption*, on ſe ſerve de corps durs, qui rendent les gencives plus calleuſes, préparent un déchirement plus pénible ; il préfère des matières molles qui cèdent où la dent s'imprime.

L'uſage de parler beaucoup aux enfans, ne plait pas à notre Obſervateur ; il demande que les premières articulations qu'on leur fait entendre, ſoient rares, faciles, diſtinctes, ſouvent répétées ; & que les mots qu'elles expriment, ne ſe rapportent qu'à des objets ſenſibles qu'on peut montrer. La malheureuſe facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, dit-il, commence plutôt qu'on ne penſe. La manie qu'on a de faire parler des enfans trop tôt, eſt cauſe, ſelon lui, qu'ils parlent plus tard, & plus confuſément. L'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils diſent, les diſpenſe de bien articuler.

L'eſſentiel eſt de bien reſſerrer, le plus qu'il eſt poſſible, le vocabulaire de l'enfant. C'eſt un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il ſache dire plus de choſes qu'il n'en ſait penſer. Si les payſans ont en général l'eſprit plus juſte que les gens de ville, M. ROUSSEAU l'attribue à la moindre étendue de leur Dictionnaire. *Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.*

Nous voici au ſecond terme de la vie, celui auquel proprement finit l'enfance. Dans cette époque ſouffrir eſt la premiere choſe qu'on doit apprendre; c'eſt celle qu'on aura un jour le plus grand beſoin de ſavoir. M. ROUSSEAU fait main-baſſe ſur tout cet attirail de bourlets, de paniers roulans, de chariots, de liſières dont on arme l'enfance contre les dangers. Au lieu de laiſſer croupir Emile dans l'air uſé d'une chambre, il le mène journellement au milieu d'un pré. *Qu'il y courre, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour; tant mieux*, s'écrie notre Gouverneur, *il en apprendra plutôt à ſe relever : le bien-être de la liberté rachette beaucoup de bleſſures.* Conſidérant

l'incertitude & la briéveté de la vie humaine ; notre Philoſophe veut qu'on donne au premier âge tout le bonheur dont il eſt ſuſceptible. » Aimez l'enfance, dit-il, favoriſez ſes jeux, ſes plaiſirs, ſon aimable inſtinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire eſt toujours ſur les lèvres, & où l'ame eſt toujours en paix ? . . Pères, ſavez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inſtans que la Nature leur donne : auſſi-tôt qu'ils peuvent ſentir le plaiſir d'être, faites qu'ils en jouiſſent ». Mais, dira-t-on, c'eſt le tems de corriger les mauvaiſes inclinations de l'homme «. Malheureuſe prévoyance, s'écrie encore notre Auteur, qui rend un être actuellement miſérable ſur l'eſpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Ne pourra-t-on jamais diſtinguer la licence de la liberté, & l'enfant que l'on rend heureux, d'avec l'enfant que l'on gâte » ? Ici paroît un beau morceau ſur la maniere de faire ſon bonheur, dont la baſe eſt cette maxime ſi ſage, de régler toujours ſes deſirs ſur ſes facultés.

C'eſt

C'eſt dans la porportion exacte des uns & des autres que conſiſte en effet la félicité réelle. L'homme vraiment libre & heureux ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plait. Le grand art eſt de ſavoir reſter à ſa place. L'enfant qui ne connoît pas la ſienne, ne ſauroit s'y maintenir; c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir. Il ne doit être ni bête, ni homme, mais enfant; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe, non qu'il en ſouffre; il faut qu'il dépende, & non qu'il obéiſſe. Il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins. Nul n'a droit, pas même le père, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

A l'occaſion de l'eſpèce de dépendance où la foibleſſe du premier âge place les humains, M. ROUSSEAU en diſtingue de deux ſortes; la dépendance des choſes, qui eſt de la Nature; celle des hommes, qui eſt de la Société. La ſeconde détruit la liberté, & engendre ſouvent les vices; la premiere, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté; & encore moins aux vertus. Maintenir l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes, c'eſt ſuivre l'ordre de la Nature dans le progrès

de ſon éducation. Qu'il ne ſache ce que c'eſt qu'obéiſſance quand il agit, ni ce que c'eſt qu'empire quand on agit pour lui. Voilà la grande maxime à laquelle s'attache notre Obſervateur & dont il développe les conſéquences. Ainſi les mots d'obéir & de commander ſont proſcrits du dictionnaire d'Emile, encore plus ceux de devoir & d'obligation ; mais ceux de force, de néceſſité, d'impuiſſance & de contrainte y doivent tenir une grande place.

Locke, cet illuſtre précepteur du genre-humain, veut qu'on raiſonne toujours avec les enfans. Ce n'eſt pas la maxime du Citoyen de Genève. Il craint trop qu'en ſuivant cette méthode, on ne donne aux enfans des idées fauſſes ; & la premiere idée de cette nature eſt l'infaillible germe de l'erreur & du vice. En effet, pour raiſonner avec un enfant ſur un menſonge, par exemple, qu'il a fait, il faut par des nuances déliées, mais néceſſaires, amener ſa foible intelligence juſqu'au premier principe du vrai & du faux, du juſte & de l'injuſte, ou bien ſe contenter de mots qui n'ex-

pliqueront rien, & qui ne porteront aucune idée. La derniere méthode en fait un perroquet habitué à articuler des sons sans les entendre; la premiere, qui est à peine du ressort des hommes faits, sera-t-elle à la portée d'un âge si tendre? Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation, dit-il, est de faire un homme raisonnable; & l'on prétend élever un enfant par la raison! c'est commencer par la fin; c'est vouloir faire l'instrument, de l'ouvrage. Faites, dit-il plus haut, que tant que votre Elève n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arrêtent aux sensations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde physique.

Ce paradoxe philosophique, qui est un de ceux qui révoltent dans cet ouvrage, nous paroît de toute vérité. Que M. ROUSSEAU nous permette de le présenter à notre maniere. Il est évident que rien n'est plus dangereux que de donner aux enfans des notions confuses; parce que, dans une jeune tête, de confuses, elles deviennent bientôt fausses. Il est certain que les notions

morales ne peuvent être préſentées ſans le concours d'une foule d'autres; parce que la chaîne éternelle qui lie toutes ces vérités, s'étend preſque à l'infini. Il en réſulte que le moindre raiſonnement, le raiſonnement le plus ſimple, exige néceſſairement un nombre conſidérable d'idées préexiſtantes, & conçues clairement. Or il eſt avoué que nous ne tirons nos idées que des ſens; que les ſenſations en ſont l'unique & fidèle magaſin. Il eſt donc vrai qu'on ne peut offrir à un enfant le moindre raiſonnement moral, qu'après avoir exercé long-tems ſes ſens à acquérir des idées; ce qui ne peut ſe faire dans le premier âge. Suivons donc la maxime de notre Philoſophe, & reculons l'aurore de la raiſon, ſi nous voulons qu'un jour elle éclate ſans nuages.

Il eſt important de rendre les enfans dociles; mais on n'arrivera jamais à ce but en leur prêchant l'obéiſſance. L'art conſiſte à les empêcher de faire ce dont ils doivent s'abſtenir, ſans uſer de défenſe, ſans explication, ſans raiſonnement. Ce qu'on accorde, qu'on l'accorde avec plaiſir au premier mot,

ſans ſollicitation, ſans prières, ſur-tout ſans conditions. Qu'on refuſe avec répugnance, mais que tous les refus ſoient irrévocables. La vanité, l'avidité, la crainte, l'émulation même, ſont ici des reſſorts proſcrits ; on n'en veut qu'un, c'eſt la liberté bien réglée. En un mot, la premiere éducation d'Émile ſera purement négative ; elle conſiſtera, non point à enſeigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur.

Notre Auteur ſe fait une objection dont il s'avoue toute la force. Son Elève n'aura-t-il pas continuellement dans le monde le ſpectacle & l'exemple des paſſions d'autrui ? Nourrice, Laquais, Gouvernante, le Gouverneur même, ne détruiroient-ils pas cet édifice extraordinaire ? M. ROUSSEAU convient qu'il ne pourra pas parer à tous les inconvéniens, mais il peut les diminuer. D'abord le Gouverneur avant d'entreprendre de former un homme, doit s'être fait homme lui-même. Enſuite il faut qu'il ſe rende maître de tout ce qui l'entoure, & pour que cette autorité ſoit ſuffiſante, il s'efforcera de la fonder ſur l'eſtime de la

vertu. Troisièmement, il élévera son Emile à la campagne, » loin de la Canaille, des Valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires lueurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses ». Enfin ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au-dehors par des exemples, il bornera toute sa vigilance à les imprimer dans son esprit sous l'image qui leur convient. Ainsi le spectacle de l'homme en colère ayant frappé Emile, s'il demande ce que c'est que cette passion, on ne s'amusera point à lui faire de beaux discours ; on lui dira simplement : *ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre.* Sur cette réponse, il ne manquera pas de contracter de bonne heure de la répugnance à se livrer aux accès de cette frénésie. Les autres passions seront ainsi représentées sous des images analogues à leurs effets & propres à en dégouter un jeune cœur.

M. Rousseau sent bien qu'au sein de la Société l'on ne peut amener un enfant à l'âge de douze ans sans lui donner quelqu'idée des rapports d'homme

à homme, & de la moralité des actions. Mais d'abord il veut qu'on recule ces notions le plus que l'on pourra. En ſecond lieu, il veut que l'on commence à expliquer les devoirs qui ſont envers nous-mémes. La première idée qu'il prétend faire naître, eſt celle de la propriété. Pour lui faire concevoir ce mot, il ne va point diſſerter en Orateur : il lui inſpire du goût pour le jardinage : il travaille avec lui ; il prend poſſeſſion d'un petit coin de jardin en y plantant des fèves ; il laiſſe développer dans ſon cœur ce plaiſir ſecret qui naît à la vue du ſuccès de ſon travail. Les fèves pouſſent, il les arroſe tous les jours, il en chérit le ſpectacle ; un beau matin il trouve tout arraché & le terrein bouleverſé. Il crie, il ſe plaint du Jardinier qui a fait le coup. Celui-ci ſe plaint à ſon tour de ce que, pour planter de miſérables fèves, on a gâté une place où il avoit ſemé des melons de Malte. De-là naît une converſation entre le Gouverneur, l'Elève & & le Jarniner, dans laquelle ſe dévéloppent, d'une manière ſimple & à la portée de l'enfant, les principes de la propriété & des conventions qui

la fondent. Les conventions ouvrent la porte aux menſonges qui ravagent la Société. M. Rouſſeau entre ici dans un long détail ſur ce vice ; & ſes préceptes là-deſſus ſont de ne jamais engager un enfant à mentir, en lui demandant ſi c'eſt lui qui a fait une telle faute ; mais à ſi bien prendre ſes meſures que, ſi jamais il manque à ſes conventions ou qu'il nie un fait réel, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de l'ordre même des choſes, & non pas de la vengeance de ſon Gouverneur. La maniere dont on fait donner l'aumône aux enfans, paroît à notre Cenſeur ſujette à pluſieurs inconvéniens. On la fait donner par l'enfant, il voudroit que ce fût le Maître. Quelqu'attachement que le Gouverneur ait pour ſon Elève, il doit lui diſputer cet honneur ; il doit lui faire juger qu'à ſon âge on n'en eſt point encore digne. On fait donner par l'enfant des métaux dont il ne ſent pas la valeur ; ainſi c'eſt la main qui donne & non pas le cœur. On ſe hâte de lui rendre ce qu'on lui a donné ; c'eſt le rendre libéral en apparence, & avare en effet. Les enfans,

dit Locke, contracteront ainſi l'habitude de la libéralité. Oui, répond notre Auteur, d'une libéralité uſuriere *qui donne un œuf pour avoir un bœuf.* Le Gouverneur d'Emile aimera donc mieux donner lui-même : il importe, dit-il, qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes ſeulement comme des devoirs d'enfans. Au reſte la ſeule leçon de morale qu'il croye convenir à l'enfance, & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. » Le » précepte même de faire du bien, » s'écrie-t-il avec autant de vérité que » de force, s'il n'eſt ſubordonné à ce» lui-là, eſt dangereux, faux, con» tradictoire. Qui eſt-ce qui fait du » bien ? Tout le monde en fait, le » méchant comme les autres ; il fait » un heureux aux dépens de cent mi» ſérables, & de-là viennent toutes » nos calamités «.

Si l'on ne doit point ſe hâter d'éxercer la raiſon, il faut avoir la même circonſpection pour la mémoire : M. Rouſſeau le penſe, parce que les enfans, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire.

Tout ce qu'on leur apprend ordinairement ne lui paroît former dans leur tête que des mots & jamais des idées. Le blason, la géographie, la chronologie, les langues mêmes sont placées au rang des inutilités de l'éducation. Il ne croit pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais appris véritablement deux langues. Le Géographe, en pensant enseigner la description de la terre, n'enseigne qu'à connoître des cartes. Pour l'Historien, s'il veut enseigner seulement des faits, sa science est misérable. S'il prétend au contraire apprécier ces faits par des rapports moraux, sa science devient sublime : mais elle est trop au-dessus des foibles conceptions du premier âge.

Ce n'est pas dans les livres qu'un sage Gouverneur doit exercer l'espèce de mémoire que peut avoir un enfant ; c'est en lui présentant à propos des objets sensibles ; c'est en choisissant ces objets ; en lui offrant sans cesse ce qu'il peut connoître, & en lui cachant ce qu'il doit ignorer. Par-là on lui formera un magasin de con-

noiſſances qui ſervira à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. L'Emile de M. Rouſſeau n'apprendra jamais rien par cœur, pas même les fables de la Fontaine, toutes charmantes qu'il les avoue. L'apologue pourroit accoutumer ſon jeune cœur au menſonge; & d'ailleurs les fables qui ſembleront le plus à la portée des enfans, paroiſſent à notre Auteur bien au-deſſus de leur raiſon. Il en fait l'eſſai ſur l'apologue ſi connu du *Corbeau* & du *Renard*; il prétend montrer que celui-là même, qui eſt un chef-d'œuvre de naïveté, eſt en partie inintelligible & dangereux pour ſon Emile. Avouons cependant que ſes objections ne ſont pas ſans réplique, & qu'il y en a même, qui portent viſiblement à faux. Il nous ſemble encore que dans la fable du Loup maigre & du Chien gras, notre Philoſophe a mal ſaiſi l'eſprit du Fabuliſte. C'eſt bien moins une leçon de modération que la Fontaine a voulu donner, qu'une leçon de ce noble amour de la liberté qui rend ſatisfait un cœur généreux dans le ſein des plus fortes diſgraces.

Mais du moins Emile apprendra-t-il à lire ? Non, répond M. Rouſſeau. A peine à douze ans ſaura-t-il ce que c'eſt qu'un livre. Si ſon Elève parvient à cette connoiſſance, ce ne ſera pas par les routes accoutumées. L'intérêt ſeul aura fait ce prodige. Emile recevra quelquefois de ſon père, de ſa mère des billets d'invitation pour un dîner ou pour quelque partie de plaiſir. Ces billets ſeront courts, clairs, nets, bien écrits. La douleur d'avoir perdu ces amuſemens faute d'avoir ſçu lire, & le deſir d'en profiter à l'avenir, lui fera naître l'envie de déchiffrer ces billets ; & cette envie produira inſenſiblement le miracle.

On pourra reprocher à M. Rouſſeau que l'exercice qu'il donne excluſivement au corps, doit nuire aux opérations de l'eſprit. » Erreur pitoyable, » s'écrie-t-il, comme ſi ces deux ac-» tions ne devoient pas marcher de » concert, & que l'une ne dût pas » toujours diriger l'autre «. Il fait ici le parallèle de l'Elève habitué à raiſonner ſur tout, & de celui qu'il a appris lui-même à exercer ſon corps, & à perfectionner ſes ſens. Le mien,

dit-il, ne s'accoutume point à recourir ſans ceſſe aux autres, encore moins à leur étaler ſon grand ſavoir. » En re-
» vanche, il juge, il prévoit, il rai-
» ſonne en tout ce qui ſe rapporte
» immédiatement à lui. Il ne jaſe pas,
» il agit : il ne ſait pas un mot de
» ce qui ſe fait dans le monde, mais
» il ſait fort bien faire ce qui lui con-
» vient. Comme il eſt ſans ceſſe en
» mouvement, il eſt forcé d'obſerver
» beaucoup de choſes, de connoître
» beaucoup d'effets ; il acquiert de
» bonne heure une grande expérience,
» il prend ſes leçons de la Nature, &
» non pas des hommes. Ainſi ſon
» corps & ſon eſprit s'exercent à la fois.
» Agiſſant toujours d'après ſa penſée, &
» non d'après celle d'un autre, il unit
» continuellement deux opérations ;
» plus il ſe rend fort & robuſte, plus
» il devient ſenſé & jucicieux «.

» Pour apprendre à penſer, il faut
» donc exercer nos membres, nos ſens,
» nos organes, qui ſont les inſtrumens
» de notre intelligence. Le ſage Locke,
» le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le
» pédant de Crouſaz, s'accordent tous
» en ce ſeul point, d'exercer beaucoup

» le corps des enfans ». Pour ne rien laiſſer à deſirer ſur cette partie, notre Philoſophe entre dans les plus petits détails. Les habits doivent être larges, & les couleurs laiſſées au choix. On ne doit jamais promettre de beaux habits à un enfant, comme une récompenſe : ce ſeroit dire : *ſachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres.* Il veut qu'on laiſſe à ſon Elève la tête nue, & qu'on lui donne des vêtemens légers. Emile boira *toutes les fois qu'il aura ſoif, mais de l'eau pure, fût il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hyver.* Il dormira longuement pendant la nuit, & ſur un lit dur. Si ſon Gouverneur l'éveille quelquefois, ce ſera moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'acoutumer à tout, même à être éveillé bruſquement. Mais inoculera-t-on Emile ? Quoique M. ROUSSEAU regarde l'inoculation comme très-favorable à la généralité des hommes, il croit plus dans ſes principes de laiſſer faire en tout la Nature, dans les ſoins qu'elle aime à prendre ſeule. « L'homme, de ſa nature, dit-il, eſt tout preparé : laiſ-

ſons-le inoculer par le maître ; il eſt étonnant en effet que, tandis qu'on a tant de ſoins d'enſeigner l'équitation bien moins utile, on néglige l'art de nager d'où dépend bien ſouvent la vie ».

Les membres ſont exercés, il faut auſſi exercer les ſens ; c'eſt-à-dire, qu'il faut inſtruire les enfans à bien juger par eux. La vûe peut être accoutumée à plus de juſteſſe. Le tact peut devenir plus fin & plus ſûr ; ce ſens exercé avec plus de ſoin, peut nous être d'une utilité infinie dans l'obſcurité de la nuit, nous faire connoître où nous ſommes, & nous guérir des terreurs des phantômes. En un mot, le toucher étant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation. Le point eſſentiel eſt ſur-tout de comparer les ſens & de rectifier par l'un les illuſions de l'autre. M. ROUSSEAU enſeigne à le faire, & éclaircit

toujours la chofe par des exemples qui la mettent fous les yeux.

Emile apprendra à danfer, mais ce ne fera pas de *Marcel*. Au lieu de l'occuper à faire un pas avec grace, & à faire des gambades avec légèreté, on mènera l'Élève au pied d'un rocher; là on lui montrera quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps, la tête, le pied, la main, pour fuivre des fentiers efcarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe. En un mot, on en fera l'émule d'un chevreuil, & non d'un danfeur d'opéra. Emile apprendra à deffiner; mais il n'aura d'autre maître que la Nature, ni d'autre modèle que les objets. Il crayonnera une maifon fur une maifon, un arbre fur un arbre, un homme fur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obferver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fauffes & conventionnelles pour de véritables imitations. Emile apprendra la Géométrie, mais il faudra qu'il trouve lui-même les rapports des figures, fans aucune de ces démonftrations ordinaires & de ces méthodes

thodes ufitées. Tout l'art du Gouverneur confiftera à chercher avec lui les vérités qu'Emile trouvera feul. Emile ne jouera pas au volant, jeu trop foible pour fon fexe ; il jouera à la paulme, au mail, au billard, &c. On voudroit en vain oppofer que ces exercices font fupérieurs à fon âge. Ne voit-on pas, dit l'Auteur, dans toutes les foires des enfans de dix ans qui font des prodiges d'adreffe & de force ? On montrera la mufique à Emile, mais on ne lui apprendra point à la lire ; on lui rendra les fons à l'oreille. On aura foin d'écarter tout chant bifarre, pathétique ou d'expreffion ; la mufique imitative & théâtrale n'eft point de fon âge. Par la même raifon on ne lui donnera à réciter aucun rôle de tragédie ni de comédie. Comme il ne connoît point les chofes que ces pièces renferment ; & qu'il n'a point éprouvé les fentimens dont elles font pleines, il ne peut, ni ne doit les rendre.

M. ROUSSEAU paffe enfuite aux alimens : fuivons-le encore. Il ne trouve pas mauvais qu'on mène les enfans un peu par gourmandife. Il préfère ce

moyen à celui de la vanité, en ce que le premier eſt un appétit de la Nature, & le ſecond un ouvrage de l'opinion, dépendant du caprice & ſujet à mille abus. *La gourmandiſe* d'ailleurs *eſt la paſſion de l'enfance ; cette paſſion ne tient devant aucune autre ; à la moindre concurrence elle diſparoît.* Pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur ſenſualité, mais ſeulement de la ſatisfaire ; & les choſes du monde les plus communes peuvent mener à ce but. Les végétaux paroiſſent au Mentor d'Emile préférables à la viande. Il donne même pour certain que les grands mangeurs de viande ſont cruels & féroces plus que les autres hommes. Nous n'avons garde de ſouſcrire à cette maxime démentie par quantité d'exemples ; mais nous ſommes charmés qu'elle ait occaſionné la traduction admirable d'un morceau de Plutarque, où ce Philoſophe juſtifie la doctrine de Pythagore. Au reſte à quelque ſorte de régime qu'on aſſujettiſſe les enfans, il ſera toujours bon, pourvu qu'on ne les accoutume qu'à des mets groſſiers & ſimples. M. Rouſſeau

finit par le ſens de l'odorat qu'il appelle celui de l'imagination. » Il a, dans l'amour, dit-il, » des effets aſſez connus. Le » doux parfum d'un cabinet de toilette » n'eſt pas un piège auſſi foible qu'on » penſe ; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu » ſenſible que l'odeur des fleurs que » ſa maitreſſe a ſur le ſein, ne fit jamais palpiter «. Mais il convient qu'on ne peut tirer de ce ſens un uſage fort utile pour l'éducation.

Il eſt un ſixième ſens appellé le *ſens-commun*, moins, dit M. Rouſſeau, parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien reglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes les apparences. Ce ſixième ſens n'a point d'organe particulier ; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes, s'appellent perceptions ou idées. C'eſt l'art de les comparer entr'elles qu'on nomme raiſon humaine, & c'eſt la culture de cette raiſon qu'il réſerve pour la ſuite de cet ouvrage.

Avant d'entrer dans une carriere nouvelle, M. Rouſſeau jette un moment

les yeux ſur celle qu'il vient de parcourir. On a ſouvent ouï parler d'un homme fait ; il prétend conſidérer un enfant fait. Il amène en conſéquence ſon Emile au milieu d'une aſſemblée de ſages Spectateurs, & là, par une récapitulation vive qui eſt toute en action, il rappelle la marche qu'il a tenue, & les heureux effets qu'il en a vu naître : c'eſt une conſtitution vigoureuſe, un corps ſain, des ſens bien exercés, un eſprit fermé à l'erreur, un cœur échapé au vice, une ame où une innocente joie fait briller une continuelle ſérénité.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer un des derniers morceaux de ce volume où l'Auteur exprime le plaiſir qu'on a de voir un enfant qui donne de grandes eſpérances. Nos Lecteurs nous ſauront ſûrement gré de leur mettre ſous les yeux un tableau ſi gracieux & ſi riant. » L'exiſtence des êtres fi-
» nis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que,
» quand nous ne voyons que ce qui
» eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce
» ſont les chimères qui ornent les ob-
» jets réels, & ſi l'imagination n'ajoûte
» un charme à ce qui nous frappe, le

» ſtérile plaiſir qu'on y prend, ſe borne
» à l'organe, & laiſſe toujours le cœur
» froid. La terre, parée des tréſors de
» l'Automne, étale une richeſſe que
» l'œil admire; mais cette admiration
» n'eſt point touchante; elle vient
» plus de la réflexion que du ſenti-
» ment. Au Printems, la campagne
» preſque nue n'eſt encore couverte de
» rien; les bois n'offrent point d'om-
» bre; la verdure ne fait que poindre.
» Le cœur eſt touché à ſon aſpect. En
» voyant ainſi renaître la Nature, on
» ſe ſent ranimer ſoi-même, l'image
» du plaiſir nous environne; ces com-
» pagnes de la volupté, ces douces lar-
» mes toujours prêtes à ſe joindre à
» tout ſentiment délicieux, ſont déjà
» ſur le bord de nos paupieres; mais
» l'aſpect des vendanges a beau être
» animé, vivant, agréable, on le voit
» toujous d'un œil ſec ».

» Pourquoi cette différence? C'eſt
» qu'au ſpectacle du Printems, l'ima-
» gination joint celui des ſaiſons qui
» le doivent ſuivre; à ces tendres bour-
» geons que l'œil apperçoit, elle ajoûte
» les fleurs, les fruits, les ombrages,
» quelquefois les myſtères qu'ils peuvent

» couvrir. Elle réunit en un point des » tems qui se doivent succéder, & voit » moins les objets comme ils seront, » que comme elle les desire, parce » qu'il dépend d'elle de les choisir. En » Automne au contraire, on n'a plus » à voir que ce qui est. Si l'on veut » arriver au Printems, l'Hyver nous » arrête, & l'imagination glacée ex» pire sur la neige & sur les frimats «.

Emile est parvenu à sa treizième année. Il a passé les deux premières parties de son enfance. Son corps est sain, vigoureux; ses membres sont fléxibles & agiles; ses sens sont exercés; son imagination a reçu, par le moyen des sensations, beaucoup d'idées simples. Si son jugement a peu agi jusqu'à présent, il n'est en proie à aucune erreur; & il est en état de recevoir toutes les vérités. Ses facultés, qui n'ont point été surchargées, ne sont cependant pas restées oisives. Le sage Mentor les a préparées de loin; cependant Emile a encore peu de besoins. Il ne connoit point les préjugés & les fardeaux de la société; les passions n'ont point fait entendre encore leur cri dans son jeune cœur; ses

forces ſurpaſſent donc de beaucoup & ſes beſoins & ſes deſirs. Que fera-t-il de cet excédent ? » Il jettera dans » l'avenir, dit M. Rouſſeau, le ſuper- » flu de ſon être actuel. L'enfant ro- « buſte fera des proviſions pour l'hom- » me foible : mais il n'établira ſes » magaſins ni dans des coffres qu'on » peut lui voler, ni dans des granges » qui lui ſont étrangeres. Pour s'ap- » proprier véritablement ſon acquis, » c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, » c'eſt dans lui qu'il le logera : voilà » donc le tems des inſtructions & des » études «.

Mais quelles Sciences le Gouverneur montrera-t-il à ſon Elève ? M. Rouſſeau obſerve que des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, & les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être, lui paroît ſeul digne des recherches du Sage. Dans ce petit nombre il y a un ordre à mettre. Sera-ce celui que les Sciences peuvent avoir entr'elles, indépendamment de toute relation ? Non : ce ſera celui que la

Nature préſente dans les rapports que les Sciences ont avec nos ſens ; c'eſt-à-dire, que l'on commencera par les connoiſſances dont les objets affectent premièrement nos ſens. Qu'on tranſporte un homme dans un Iſle déſerte, la première connoiſſance que deſirera cet homme, ce ſera celle de ſon Iſle. Le monde eſt l'Iſle de l'enfant. La Terre qu'il habite, le Soleil qui l'éclaire ; voilà les premiers objets qui le frappent, & qu'il faut offrir à ſes réflexions. La Géographie & cette partie de l'Aſtronomie qui s'y trouve liée, ſont conſéquemment les premières Sciences qu'il faut lui faire entrevoir. Les livres, les ſphères, les figures, les cartes; tels ſont les inſtrumens dont ſe ſervent leurs Maîtres ; on les proſcrit ici. Emile n'aura point d'autres livres que les objets mêmes ; il ne verra les images, ni du Soleil, ni de la Terre : le Soleil même, la Terre même. Il devinera, ſans lecture, ſans leçons, le cours de l'aſtre du jour ; ſon Mentor n'aura d'autre ſoin que d'arrêter ſes ſens ſur les objets, de piquer ſa curioſité par quelques réflexions courtes & comme jettées au ha-

ſard, d'aider à ſes méditations par quelques mots échapés; & qui porteront à peine un demi-jour. En un mot Emile inventera la Science plûtôt qu'il ne l'apprendra. Voici quelques exemples de cette méthode. M. Rouſſeau veut faire comprendre à ſon Elève le tour que le Soleil fait ou paroît faire en vingt-quatre heures autour de la Terre. Il le mène dans un endroit découvert à l'heure où cet aſtre ſe lève. Après avoir laiſſé cauſer Emile ſur les montagnes & ſur les objets voiſins, il garde quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve; puis lui dit : *Je ſonge qu'hier au ſoir le Soleil s'eſt couché là, qu'il s'eſt levé là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire?* Il n'ajoûte rien de plus; il ne répond pas même aux queſtions que l'enfant pourroit lui faire là-deſſus; il l'abandonne à ſes réflexions, & à l'inquiétude qu'elles lui cauſeront; cette inquiétude ſera un moyen pour qu'il ſoit frappé plus ſenſiblement de l'objet, & qu'il le découvre avec plus de netteté.

Veut-on faire tomber les réflexions de l'Elève ſur la marche annuelle du

Soleil : pour le mettre ſur la route, il ſuffit de lui faire connoître la différence de l'Orient d'Été & de l'Orient d'Hyver. Qu'on ſe garde bien de lui dire le fait : mais qu'à la Saint-Jean on lui faſſe remarquer, comme en paſſant, le point de l'horiſon où le Soleil ſe lève par quelques objets faciles à reconnoître, comme un arbre, une montagne, un étang. Qu'à Noël on le mène dans le même lieu au point du jour : lorſque le Soleil paroîtra, pour peu qu'on ait préparé l'enfant, il ne manquera pas de crier : *Oh! voilà qui eſt plaiſant! le Soleil ne ſe lève plus à la même place! il y a donc un Orient d'Hyver.* Cette réflexion le met ſur la route, & pour peu qu'on l'aide, elle le conduira au but. » En » général, conclut notre Auteur, ne » ſubſtituez jamais le ſigne de la choſe, » que quand il vous eſt impoſſible de » la montrer : car le ſigne abſorbe » l'attention de l'enfant, & lui fait » oublier la choſe repréſentée «. Ici il indique en paſſant quelques vices de la ſphère armillaire, qui eſt en effet remplie de défauts, & très-propre à jetter dans l'eſprit des jeunes gens de

fauſſes notions dont la plûpart ne reviennent plus.

La méthode de M. ROUSSEAU donnera ſans doute moins de connoiſſances, & plus difficiles à acquérir ; mais en récompenſe elles ſeront nettes, ſolides, conſtantes, & habitueront l'homme au premier de tous les devoirs, celui de penſer par lui-même. Ces avantages ne valent-ils pas bien des idées en foule, mais entaſſées dans la mémoire, ſans ordre, ſans choix, ſans liaiſon ; ſemblables aux feuilles de la ſybille que le moindre ſouffle diſſipe ?
» Quand je vois un homme épris de
» l'amour des connoiſſances, dit l'Au-
» teur, ſe laiſſer ſéduire à leur char-
» me, & courir de l'une à l'autre, ſans
» ſavoir s'arrêter, je crois voir un
» enfant ſur le rivage amaſſant des
» coquilles, & commençant par s'en
» charger ; puis tenté par celles qu'il
» voit encore, en rejetter, en re-
» prendre, juſqu'à ce que, accablé de
» leur multitude, & ne ſachant plus
» que choiſir, il finiſſe par tout jetter,
» & retourner à vuide. Boileau, dit-
» il ailleurs, ſe vantoit d'avoir appris

» à Racine, à rimer difficilement :
» parmi tant d'admirables méthodes
» pour abréger l'étude des Sciences,
» nous aurions grand beſoin que quel-
» qu'un nous en donnât pour les ap-
» prendre avec effort ».

Toujours guidé par ſon principe, M. ROUSSEAU avoue qu'il hait les livres, parce qu'ils apprennent à parler de ce qu'on ne ſait pas. Mais il en faut un : il voudroit qu'il offrît une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montraſſent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développaſſent ſucceſſivement avec la même facilité. Ce livre merveilleux, il ſe flatte de l'avoir trouvé. Quel eſt-il? *Robinſon-Cruſoé.* Le Héros de ce Roman, ſeul dans ſon Iſle, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les Arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être; voilà, dit notre Philoſophe, un objet intéreſſant pour tout âge. Il veut que la tête en tourne à ſon Emile, qu'il

penſe être Robinſon, qu'il ſe figure être à ſa place, qu'il s'occupe de toutes les reſſources de ce Perſonnage imaginaire; qu'il examine les moyens qu'il prit pour s'aſſurer une vie commode; qu'il le contrôle; qu'il s'imagine pouvoir faire mieux. Ces rêves le feront réfléchir ſur le premier état des hommes & ſur les Arts naturels: ceux-ci le conduiront aux Arts inventés dans la Société.

Rien n'eſt ſi important que de donner à l'Elève des notions juſtes ſur tous les objets qu'on déploie à ſes regards. Il faut donc en lui parlant des Arts de la Société, les lui faire apprécier. L'inutilité eſt preſque toujours la meſure des degrés d'eſtime que l'on accorde: un marchand de colifichets eſt bien plus honoré qu'un laboureur. C'eſt ſur leur utilité & leur indépendance que notre Sage veut qu'on les conſidère: ainſi un agriculteur, un charpentier, ſeront bien plus reſpectables aux yeux d'Emile, que les artiſtes les plus fêtés de Paris. Il ne ſe bornera pas à une oiſive vénération. On le mènera dans les atteliers; on lui fera manier les outils: il partagera

les travaux : il s'inſtruira bien mieux dans des boutiques que dans tous les livres du monde. Ce n'eſt là qu'un pas ; ſon Mentor le mènera bien plus loin.

Il faut vivre ; c'eſt la premiere inſtruction qu'on doit donner à ſon Elève. La naiſſance, la fortune, le crédit ; fragiles reſſources ! Il faut donc ſe ménager des moyens qui ſoient au-deſſus des caprices des hommes & des revers de la fortune. Enſeigner les Sciences eſt, ſuivant M. ROUSSEAU, une reſſource incertaine & qui laiſſe dans la dépendance, dans la triſte néceſſité de flatter un riche orgueilleux ; & de former d'humiliantes intrigues. L'agriculture n'ôte pas les craintes de manquer. L'ennemi, un voiſin puiſſant, un procès peut enlever le champ que l'on cultive. Un métier eſt la ſeule reſſource qui aſſure une ſubſiſtance innocente & tranquille. M. ROUSSEAU enſeigne donc un métier & un métier méchanique à ſon Elève, fût-il le fils d'un Prince. Si on lui parle du choix, tous les métiers lui paroiſſent honnêtes & bons, pourvû qu'ils ne ſuppoſent pas des qualités odieuſes.

Cependant, comme la propreté eſt quelque choſe de réel, il n'enſeignera point à ſon Elève, des métiers où elle eſt bleſſée ; il voudra bien encore avoir égard à la ſanté, & écarter ceux qui ſont exceſſivement pénibles. Il préfèrera ceux qui peuvent s'accorder avec la propreté, & où l'induſtrie & l'adreſſe ſe joignent aux travaux du corps ; tel eſt, à ce qu'il prétend, celui de Menuiſier ; comme ſi celui qui dégroſſit, ſcie ou rabote une pièce de bois, n'étoit pas expoſé, par la fatigue de ce travail, à contracter une certaine mal-propreté. Il permet encore à ſon Elève d'être un faiſeur d'inſtrumens de Mathématiques, ſi ſon génie ſe dirige vers les Sciences ſpéculatives. Mais ce ne ſera pas en riant, ce ne ſera pas en faiſant venir des Maîtres chez eux, qu'Emile & ſon Gouverneur apprendront leur métier : *ils iront une ou deux fois la ſemaine paſſer la journée entiere chez le Maître ; ils ſe lèveront à ſon heure : ils ſeront à l'ouvrage avant lui ; ils travailleront ſous ſes ordres, & après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, ils retourneront coucher dans leurs lits durs.*

Telle eſt à-peu-près la maniere dont M. ROUSSEAU élève ſon pupille juſqu'à l'âge de 15 ans. Il a commencé par exercer ſon corps & ſes ſens. Enſuite il a exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin il a réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Il en fait un être agiſſant & penſant: il va préſentement, pour achever l'homme, en faire un être ſenſible; c'eſt-à-dire, perfectionner la raiſon par le ſentiment.

Emile eſt parvenu à ſon troiſième luſtre. C'eſt le tems critique de ſon Mentor. Les orages s'aprêtent; les paſſions vont ſe préſenter en foule. M. ROUSSEAU remonte à l'origine des paſſions. Il les croit un don de la Nature, qu'il eſt fou de vouloir anéantir. Leur principe eſt l'amour de ſoi, qui, tranſporté dans la Société, s'y change bientôt en amour-propre : celui-ci ſe nourrit de l'idée de comparaiſon ; il ſe préfère ; il veut être préféré ; il exige tyranniquement les prédilections. De-là l'amour, l'amitié, la reconnoiſſance ; mais auſſi de-là, l'envie, la haine, la vengeance. Notre Philoſophe en conclut que ce qui rend l'homme

eſſentiellement

eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins, & de ne pas ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, c'eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

La première paſſion, la plus dangereuſe peut-être, celle qui doit exercer les premiers ſoins du Gouverneur, c'eſt cette douce émotion que ſon Elève va éprouver à la vûe d'un ſexe différent.

M. ROUSSEAU a obſervé que ceux dont les voluptés avoient eté précoces, étoient durs & même cruels. Au contraire, les hommes qui avoient conſervé long-tems leur innocence, étoient chers à la Société par les plus touchantes vertus. Il conſeille donc, ſi l'on veut mettre l'ordre & la régle dans les paſſions naiſſantes, d'étendre l'eſpace durant lequel elles ſe développent. La pitié, cette vertu ſi douce pour ceux qui la ſentent, ſi chère à ceux qui en ſont les objets, doit être excitée la premiere. On la fera naître en préſentant à l'Elève des hommes qui ſouffrent, en lui montrant des malheureux qui ſoupirent. Qu'on ne

dise point que c'est le rendre malheureux lui-même ; la pitié est sans doute accompagnée d'un sentiment de douleur ; mais cette douleur a quelque chose de délicieux qui n'égale point toute cette gaieté qui souvent n'est que le masque du trouble de l'ame. Cette théorie de la pitié est exposée ici avec autant de force que de vérité, & recueillie dans les trois maximes suivantes, qui, au reste, sont assez connues. *Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous ; mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.... On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même .... La pitié qu'on a du mal d'autrui, ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.*

La Morale commence ; voici le tems d'apprendre à Emile à connoître les hommes auxquels il va s'attacher. Deux inconvéniens sont à craindre. Lui présenter la Société sous des couleurs favorables, c'est le tromper : la lui peindre telle qu'elle est, pleine d'impostures, de petitesses & d'injus-

tices, c'eſt riſquer de lui rendre ſes ſemblables odieux, & de faire de l'obſervateur un médiſant, un ſatyrique. Pour lever ce double obſtacle, montrons-lui les hommes au loin, montrons les dans d'autres tems, dans d'autres lieux, de ſorte qu'il puiſſe voir la ſcène, ſans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'hiſtoire, dont M. ROUSSEAU fait un magnifique éloge. Sublime Science qui, écrite comme elle devroit l'être, ſeroit un cours pratique de Politique & de Morale! Malheureuſement ceux qui nous ont tranſmis les faits des hommes illuſtres, les ont ſouvent altérés. L'Auteur indique ici les principaux vices qu'il trouve dans cette Science. D'abord les Hiſtoriens ont preſque toujours peint les hommes par leur mauvais côté: ils n'ont guères parlé que des Peuples illuſtrés par des vices. En ſecond lieu, les faits changent de forme dans la tête de l'Ecrivain; ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ſur ſes préjugés. Troiſièmement, l'Hiſtorien juge trop; il ne devroit que réciter. *Les faits! s'écrie notre Philoſophe: eh! que le Lecteur juge lui-même.* Thu-

cydide lui paroît le meilleur modèle dans cette partie. Quatrièmement, on ne tient régiſtre que des faits ſenſibles & marqués ; mais on laiſſe échaper les cauſes lentes & progreſſives de ces faits. Enfin l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes ; *elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade. Elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vû. C'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.* Plutarque eſt cité ſur ce point comme un modèle : cette derniere régle eſt confirmée par un trait du grand Turenne, bien propre en effet à dévoiler toute l'ame de ce Héros. Tels ſont les vices de l'Hiſtoire ; mais quels bien ne produira-t-elle pas, quand elle paroîtra avec ſes véritables caractères ! Les hommes ſeront montrés tels qu'ils ſont ; les paſſions dépouilleront leurs ſéduiſantes amorces ; & les tyrans les plus heureux en apparence, paroîtront tels qu'ils ſont, victimes infortunées de l'ambition ſatisfaite, & dévorés de noirs chagrins cauſés par leur propre grandeur.

Lorſqu'un jeune homme lit quelque

Histoire dont les événemens intéressent par le génie, les talens où les vertus de quelqu'éminent personnage, son ardente imagination le transporte dans le lieu, dans l'action; il veut être, il se persuade qu'il est le grand homme dont il médite les faits. M. ROUSSEAU défend à son Emile cette noble émulation » ; s'il arrive une seule fois, » dit-il, que dans ces paralleles il » aime mieux être un autre que lui, » cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué ; celui qui » commence à se rendre étranger à » lui-même, ne tarde pas à s'oublier » tout-à-fait ». Il faut avouer que ce systême suppose dans l'Elève un fond prodigieux d'orgueil ; mais pour le réfréner, notre Philosophe a des moyens; il emploiera l'expérience ; il exposera son Elève à devenir le jouet des gens habiles, la dupe des fripons, la victime des flatteurs. Ces épreuves mortifiantes réprimeront bien la vanité ; & pour la frapper encore davantage, il fera lire à son Emile l'Apologue du Corbeau & du Renard ; voilà le tems de montrer des fables ; c'est lorsqu'on est tombé dans la faute, qu'il

faut des images qui en fassent sentir les malheurs.

M. ROUSSEAU continue à développer les régles de conduite, & la maniere d'inspirer à la Jeunesse les vertus sociales. On ne peut qu'applaudir à la sagesse des méthodes qu'il indique, & à la vérité des principes qu'il établit: voici cependant un trait qui nous étonne. Il suppose qu'Emile reçoit un soufflet d'un brutal, ou même un démenti de la part d'un ivrogne : il prononce, en termes couverts à la vérité, qu'Emile doit tuer l'aggresseur, non en se battant avec lui ; ce seroit une folie : mais en l'assassinant. La raison qu'il apporte, c'est que l'honneur des Citoyens ne doit pas être à la merci d'un brutal. Premièrement, il est au moins très-douteux que l'homme ait le droit d'ôter jamais la vie à son semblable dans d'autres cas que celui d'une légitime défense. Mais la conservation de l'honneur lui donnât-elle ce funeste privilége, ce ne seroit jamais qu'en faveur de l'honneur réel, & jamais de l'honneur faux, factice, imaginé bisarrement par un stupide vulgaire. Or l'honneur réel peut-il être blessé par la bru-

talité d'un coquin, d'un ivrogne? Un ſoufflet, un démenti, peuvent-ils flétrir, dans l'eſprit des honnêtes gens, un Citoyen qui les ſouffre injuſtement? Certainement ils ne dèshonorent que celui qui les donne. Quelques miſérables pourront méſeſtimer celui qui reçoit cette injure; mais le triſte plaiſir de mériter l'eſtime de gens ſemblables, vaut-il que l'on commette le crime réel de tremper ſes mains dans le ſang d'un homme? Le mépriſable empire de l'opinion coûtera donc la vie aux hommes! Il eſt bien étonnant qu'une maxime ſi fauſſe & ſi cruelle ait échapé à un *ami de l'humanité*.

La Morale mène à la Métaphyſique: M. ROUSSEAU examine le ſentiment de Locke qui veut que l'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps: il regarde cette méthode comme celle de la ſuperſtition, des préjugés & de l'erreur. Il prouve que les enfans ne peuvent avoir aucune idée des eſprits, & que vouloir les leur faire entendre, c'eſt ou perdre ſon tems ou en faire des fous. Cette recherche le mène à une

queſtion plus importante où il s'agit de l'Etre ſuprême. Il veut qu'on en recule les notions fort tard ; il croit cette précaution l'unique moyen pour inſpirer le reſpect & l'amour dus à l'Auteur du monde. Enfin il ſe demande dans quelle Religion il élèvera Emile. *Nous ne l'aggrégerons*, répond-il, *ni à celle-ci, ni à celle-là ; nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de ſa raiſon doit le conduire.* Nous l'avons déjà dit, nous ne toucherons point à ce vénérable objet : nous laiſſons le ſoin de défendre la cauſe de la Religion au zèle de ces illuſtres Magiſtrats qui l'ont entrepris, & aux plus auguſtes loix à la venger : de reſpectables Miniſtres des Autels deſtinés à veiller ſur ſes droits, des Corps éclairés qu'on regarde comme les dépoſitaires de la pureté de la Doctrine, ont fait entendre leur voix ; ç'en eſt aſſez pour nous ; il eſt impoſſible de ne point adhérer à tout ce qu'ils ont dit. Heureux l'Auteur, ſi, lorſqu'il parle de la Religion, il ſe fût borné à nous préſenter des morceaux tels que celui que nous allons citer !

» Je vous avoue auſſi que la majeſté
» des Ecritures m'étonne, la ſainteté
» de l'Evangile parle à mon cœur.
» Voyez les livres des Philoſophes :
» avec toute leur pompe, qu'ils ſont
» petits près de celui-là ! Se peut-il
» qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi
» ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes ?
» Se peut-il que celui dont il fait l'hiſ-
» toire ne ſoit qu'un homme lui-même ?
» Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou
» d'un ambitieux Sectaire ? Quelle
» douceur, quelle pureté dans ſes
» mœurs ! Quelle grace touchante dans
» ſes inſtructions ! Quelle élévation
» dans ſes maximes ! Quelle profonde
» ſageſſe dans ſes diſcours ! Quelle pré-
» ſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle
» juſteſſe dans ſes réponſes ! Quel em-
» pire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'hom-
» me, où eſt le Sage qui ſait agir, ſouf-
» frir & mourir ſans foibleſſe & ſans
» oſtentation ? ... Quels préjugés, quel
» aveuglement ne faut-il point avoir
» pour oſer comparer le fils de Sophro-
» niſque au fils de Marie ! Quelle diſ-
» tance de l'un à l'autre ! Socrate mou-
» rant ſans douleur, ſans ignominie,

» ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon
» perſonnage, & ſi cette facile mort
» n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi
» Socrate, avec tout ſon eſprit, fut
» autre choſe qu'un Sophiſte. Il in-
» venta, dit-on, la Morale. D'autres,
» avant lui, l'avoient miſe en pratique;
» il ne fit que dire ce qu'ils avoient
» fait; il ne fit que mette en leçons
» leurs exemples. Ariſtide avoit été
» juſte avant que Socrate eût dit ce
» que c'étoit que Juſtice; Léonidas
» étoit mort pour ſon pays, avant que
» Socrate eût fait un devoir d'aimer la
» patrie; Sparte étoit ſobre avant que
» Socrate eût loué la ſobriété: avant
» qu'il eût défini la vertu, la Grèce
» abondoit en hommes vertueux. Mais
» où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens
» cette Morale élevée & pure, dont
» lui ſeul a donné les leçons & l'exem-
» ple? Du ſein du plus furieux Fana-
» tiſme la plus haute ſageſſe ſe fit en-
» tendre, & la ſimplicité des plus hé-
» roïques vertus honora le plus vil de
» tous les Peuples. La mort de Socrate
» philoſophant tranquillement avec ſes
» amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe

» desirer ; celle de Jésus expirant dans » les tourmens, injurié, raillé, maudit » de tout un Peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate » prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui » pleure ; Jésus au milieu d'un supplice » affreux prie pour ses bourreaux » acharnés. Oui, si la vie & la mort » de Socrate sont d'un Sage, la vie » & la mort de Jésus sont d'un Dieu ».

A côté des vérités les plus sublimes, on voit dans *Emile* des erreurs bien humiliantes pour l'esprit humain. Qui pourroit imaginer qu'une méme ame eût enfanté les unes & les autres ? L'analyse du Théisme dans cet Ouvrage, est peut-être, en ce genre, ce qu'il y a de plus éloquent & de plus fortement raisonné ; mais le coloris de ce beau tableau est défiguré par des ombres qu'on n'auroit pas dû attendre d'une main aussi savante que celle du Peintre qui l'a si fortement dessiné. Essayons d'abord de la présenter par son beau côté, pour l'examiner après dans ce qu'il y a de répréhensible.

On peut reprocher aux Philosophes anciens & modernes, d'avoir voulu

toujours exclure Dieu de la formation du Monde, & de l'avoir expliquée par les bifarres fyftêmes de force, de chances, de fatalité, de néceffité, d'atômes, de monde animé, de matière vivante, de matérialifme de toute efpèce. Toutes ces abfurdités que les anciens avoient épuifées, avant d'en venir à l'Etre des Etres, pour trouver en lui le dénouement de leurs difficultés fur l'origine du Monde, font encore répétées de nos jours, à la honte de la raifon, par de prétendus Philofophes, qui, croyant qu'eux feuls font éclairés, vrais, de bonne-foi, nous foumettent impérieufement à leurs décifions tranchantes, en nous les donnant pour les vrais principes des chofes. M. Rouffeau n'a pas donné dans cet écueil de l'incrédulité moderne; mais par une progreffion d'idées que la raifon avoue, il s'eft élevé à la connoiffance de l'Etre fuprême.

Comme le fcepticifme de nos jours à répandu des doutes fur les vérités les plus évidentes, notre Auteur a cru devoir defcendre jufques dans lui-même pour s'affurer de fon exiftence & de celle de l'Univers, afin que ces deux

vérités inconteftables lui ferviffent comme de dégrés pour arriver à Dieu. En fe repliant fur fes fenfations, qui le forcent d'acquiefcer à fon exiftence, & trouvant en lui la faculté de les comparer, il fe fent doué d'une force active qu'il ne favoit pas avoir auparavant : où commence fon activité, commence fon intelligence. La faculté diftinctive de l'être actif ou intelligent, eft de pouvoir donner un fens à ce mot *eft*. On chercheroit en vain cette force intelligente dans l'être purement fenfitif. Cet être fentira chaque objet féparément, ou même il fentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un fur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point. L'homme n'eft donc pas fimplement un être fenfitif & paffif; &, quoi qu'en dife un livre trop vanté, il peut prétendre à l'honneur de penfer.

C'eft encore une des rêveries de la Philofophie moderne de donner une forte de vie, je ne fais quelle fenfation fourde aux molécules. Elle eft venue à bout de fe former une idée de la

matière sentante, sans avoir des sens. Comme il n'y a qu'elle seule qui ait ce bonheur-là, il est impossible de la combattre sur cette idée, auprès de laquelle tous les mystères de la Religion ne sont rien pour l'incompréhensibilité, quoiqu'elle refuse de les adopter... Cet Univers visible est pour M. Rousseau une matière éparse & morte, qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous, qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout. Il en infère que le Monde n'est pas un grand animal qui se meuve de lui-même, mais qu'il a de ses mouvemens quelque cause étrangère à lui. Les loix constantes auxquelles il est assujetti, ne suffisent point pour expliquer la marche de l'Univers. » Descartes avec des dez » formoit le Ciel & la terre; mais il ne » put donner le premier bra'le à ces » dez, ni mettre en jeu sa force cen- » trifuge qu'à l'aide d'un mouvement » de rotation. Newton a trouvé la loi » de l'attraction; mais l'attraction seule

» réduiroit bientôt l'Univers en une » maſſe immobile ; à cette loi, il a » fallu joindre une force projectile » pour faire décrire des courbes aux » corps céleſtes. Que Deſcartes nous » diſe quelle loi phyſique a fait tour- » ner ſes tourbillons ; que Newton » nous montre la main qui lança les » planètes ſur la tangente de leurs » orbites ».

L'action & la réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, décèlent néceſſairement une volonté qui a imprimé le mouvement à cet Univers ; autrement on ſe perdroit dans une progreſſion de cauſes à l'infini, qui ſe réduit à n'en point ſuppoſer du tout. Voilà donc un premier dogme, ou un premier article de foi. Mais comment ma volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien ; mais j'éprouve en moi le même avantage du côté de la matière, que je ne ſaurois concevoir productrice du mouvement. D'ailleurs, le mouvement ne lui eſt point eſſentiel, puiſqu'il en ſeroit inſéparable, qu'il y ſeroit toujours en même dégré, toujours le même dans chaque portion

de matière, qu'il ſeroit incommunicable, & que ſe portant à la fois dans tous les ſens, il ſe détruiroit lui-même. Quel Monde pourroit réſulter d'une force aveugle répandue dans toute la Nature ?

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue ſelon de certaines loix, me montre une intelligence. Donc cet Etre exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire ? Non ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire ; non ſeulement dans moi-même, mais dans la brébis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent. On ne craint pas d'inſulter à notre raiſon en nous diſant que le haſard, avant de produire ce Monde, en a ébauché une infinité d'autres dans la durée infinie des tems ; que vraiſemblablement il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpèce, qui ont péri faute de pouvoir ſe conſerver. Mais pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards ? Quand nous nous récrions ſur l'impoſſibilité

l'impoſſibilité que l'harmonie frappante de cet Univers ſoit l'ouvrage du haſard, on nous répond que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité de jets. Nous ſommes ſi convaincus de l'ineptie de cette réponſe, que ſi l'on venoit nous dire que des caractères d'Imprimerie, jettés au haſard, ont donné l'*Enéide* toute arrangée, nous ne daignerions point faire un pas pour aller vérifier ce menſonge.
» Que d'abſurdes ſuppoſitions pour dé» duire toute cette harmonie de l'aveu» gle méchaniſme de la matiere mue for» tuitement ! Ceux qui nient l'unité » d'intention qui ſe manifeſte dans les » rapports de toutes les parties de » ce grand tout, ont beau couvrir leur » galimathias d'abſtractions, de coor» dinations, de principes généraux, » de termes emblématiques; quoi qu'ils » faſſent, il m'eſt impoſſible de con» cevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſ» tamment ordonné, que je ne con» çoive une intelligence qui l'ordonne.
» Il ne dépend pas de moi de croire » que la matiere paſſive & morte a pu » produire des êtres vivans & ſentans, » qu'une fatalité aveugle a pu pro-

» duire des êtres intelligens, que ce » qui ne penſe point a pu produire des » êtres qui penſent «.

Que conclure de tout ceci ? que le Monde eſt donc gouverné par une volonté puiſſante, ſage & conſéquemment bonne. Mais le déſordre moral qui nous préſente les hommes dans le cahos, tandis que le concert règne entre les élémens, ne ſemble-t-il pas contredire cette idée de *bonté* que nous donnons à l'Etre puiſſant & ſage ? Loin de conclure rien de pareil de ces contradictions apparentes, l'Auteur en tire au contraire les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de ſes recherches. Il ſe convainc, en méditant ſur la nature de l'homme, qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit un être ſimple; cet être ne pouvant rendre raiſon de ces mouvemens divers, qui tantôt l'élèvent à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, & tantôt le font deſcendre en lui-même, & l'aſſerviſſent à l'empire des paſſions : il y a donc en lui deux ſubſtances, l'une étendue & diviſible, l'autre immatérielle & penſante. » Il n'y a ni mouve-

» ment, ni figure qui produiſe la ré-
» flexion : quelque choſe en toi cher-
» che à briſer les liens qui le com-
» priment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure,
» l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand
» pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs,
» ton inquiétude, ton orgueil même,
» ont un autre principe que ce corps
» étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Si l'homme étoit libre de ne pas vouloir ſon propre bien, & de vouloir ſon mal, ſa liberté dégénereroit alors de ce qu'elle doit être. En quoi conſiſte-t-elle donc ? En cela même qu'il ne peut vouloir que ce qui lui eſt convenable, ou qu'il eſtime tel, ſans que rien d'étranger à lui le détermine. S'enſuit-il qu'il ne ſoit pas ſon maître, parce qu'il n'eſt pas le maître d'être un autre que lui ? L'homme, dites-vous, abuſe de ſa liberté : mais pour l'en empêcher, falloit-il l'en priver ? On eût ôté à ſes actions la moralité qui les annoblit, & à lui-même ſon droit à la vertu : on eût mis de la contradiction dans notre nature, & donné le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire. Quoi!

pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête ?

La vertu répand un certain charme délicieux ſur ce qu'il y a de bon & d'honnête dans nos actions ; mais ſi toute ſa récompenſe étoit en elle-même, elle ne pourroit ſe ſoutenir contre les attraits de la volupté, ni contre l'impétuoſité des paſſions ». La vertu, dit-» on, eſt l'amour de l'ordre : mais cet » amour peut-il donc, & doit-il l'em-» porter en moi ſur celui de mon bien-» être ? Qu'ils me donnent une raiſon » claire & ſuffiſante pour le préférer. » Dans le fond, leur prétendu principe » eſt un pur jeu de mots ; car je dis » auſſi moi, que le vice eſt l'amour de » l'ordre, pris dans un ſens différent. » Il y a quelque ordre moral par-tout » où il y a ſentiment & intelligence. » La différence eſt, que le bon ordon-» ne par rapport au tout, & que le » méchant ordonne tout par rapport à » lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes » choſes ; l'autre meſure ſon rayon, & » ſe tient à la circonférence. Alors il » eſt ordonné, par rapport au centre

» commun, qui eſt Dieu ; par rapport » à tous les cercles concentriques, qui » ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt » pas, il n'y a que le méchant qui rai- » ſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

» La loi naturelle eſt la régle in- » flexible à laquelle, ſi nous voulons » remplir notre deſtination ſur la terre, » nous devons plier toutes nos actions. » Mais quel en eſt l'interprète ? La conſ- » cience. Elle eſt la voix de l'ame, ainſi » que les paſſions ſont la voix du corps ; » ou plutôt elle eſt à l'ame ce que l'inſ- » tinct eſt au corps ; qui la ſuit, obéit » à la Nature, & ne craint point de » s'égarer ».

Pour ne pas nous tromper ici ſur le mot de *Conſcience*, il eſt bon d'obſer- ver que M. ROUSSEAU la confond avec le ſentiment moral, qui n'eſt autre qu'un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mau- vaiſes. Par cela même qu'il eſt inné, il eſt antérieur à nos idées acquiſes. Il nous eſt tout auſſi naturel que l'amour de nous-mêmes ». Jettez les yeux ſur

» toutes les Nations du monde ; parcou» rés toutes les hiſtoires : parmi tant de » cultes inhumains & biſarres, parmi » cette prodigieuſe diverſité de mœurs » & de caractères, vous trouverez par» tout les mêmes idées de juſtice & » d'honnêteté, par-tout les mêmes no» tions du bien & du mal. L'ancien pa» ganiſme enfanta des Dieux abomina» bles qu'on eût punis ici bas comme » des ſcélérats, & qui n'offroient pour » tableau du bonheur ſuprême, que des » forfaits à commettre, & des paſſions » à contenter. Mais le vice, armé d'une » autorité ſacrée, deſcendoit en vain » du ſéjour éternel : l'inſtinct moral le » repouſſoit du cœur des humains. En » célébrant les débauches de Jupiter, » on admiroit la continence de Xéno» crate ; la chaſte Lucrèce adoroit l'im» pudique Vénus ; l'intrépide Romain » ſacrifioit à la Peur : il invoquoit le » Dieu qui mutila ſon père, & mouroit » ſans murmure de la main du ſien : » les plus mépriſables Divinités furent » ſervies par les plus grands hommes. » La ſainte voix de la Nature, plus » forte que celle des Dieux, ſe faiſoit

» respecter sur la terre, & sembloit re-
» léguer dans le Ciel le crime avec les
» coupables ».

L'Auteur d'Emile s'étant proposé d'établir le Théisme sur la ruine de la Religion révélée, il est bien étonnant que, par rapport à ce même Théisme, il ait donné sur lui tant de prise à ses adversaires, tant du côté du dogme, que du côté de la morale. Il est un grand exemple de la nécessité de la révélation pour rétablir la Religion naturelle dans sa splendeur primitive, puisque, dans le sein du Christianisme, il a méconnu les vérités les plus importantes de cette même Religion dont il est le sectateur. Par ses doutes téméraires, il a donné atteinte à l'unité & à la puissance de Dieu; il a fait injure à sa Providence en lui faisant refuser aux hommes les lumières dont ils ont besoin pour le connoître; & à sa sainteté, en lui faisant récompenser en eux l'oubli où il les laisse de lui-même. Il a détruit en partie le droit de la Nature, en le fondant uniquement sur le besoin naturel au cœur humain, & en donnant pour base à la justice humaine l'amour des hommes dérivé de l'amour

de ſoi ; en tant que par cet amour la force d'une ame expanſive nous identifie avec nos ſemblables, & que nous ſentant, pour ainſi-dire, en eux, c'eſt pour ne pas ſouffrir nous-mêmes, que nous ne voulons pas qu'ils ſouffrent. Il fait de l'hypocriſie une vertu, & contre la défenſe de la loi naturelle, il récommande la vengeance ; & ce qui doit étonner, c'eſt qu'il ne la couvre pas même du faux point d'honneur ; il ne tient qu'à ſes Lecteurs d'entendre ce qu'il dit de la permiſſion que donne la loi de ſe défaire de ſon ennemi par un lâche aſſaſſinat.

Après tant d'erreurs en fait de dogme & de morale, comment a-t-il pû avancer qu'il ne peut tirer d'une doctrine poſitive aucun dogme utile à l'homme, & honorable à ſon Auteur, qu'il ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de ſes facultés? Comment a-t-il pû ſe perſuader que les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule ? Mais afin qu'on ne nous accuſe point de calomnier ici la doctrine de M. Rouſſeau, nous allons puiſer dans ſes propres écrits toute la preuve de nos accuſations, & nous nous ſervirons

contre lui de ſes armes pour le mieux combattre.

On lit Tome III. (pag. 61), ces mots : *je crois donc que le Monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage ; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même Monde eſt-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes ? Y en a-t-il deux, ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature ? Je n'en ſais rien, & que m'importe ?*

Ce ſcepticiſme par rapport à la création & à l'unité de Dieu, ne figure-t-il pas bien dans un traité de Religion naturelle ? Du principe que poſe M. Rouſſeau, qu'il ne ſait pas *ſi le Monde eſt éternel où créé*, il réſulte qu'il doit douter s'il n'exiſte point lui-même avec le Monde, néceſſairement & en vertu de ſon eſſence, & par conſéquent ſi l'éternité, l'indépendance, l'immenſité, l'infinité, toutes propriétés qui coulent de la néceſſité d'exiſter, ne lui ſont pas eſſentielles. Et comme tout être qui exiſte en vertu de ſa nature, ne reconnoît rien qui le limite dans ſes perfections, pas même ſa nature qui s'identifie avec l'exiſtence, il doit douter s'il ne poſſède pas dans un dégré

infini les attributs physiques & moraux qui constituent son essence. Si en vertu de son existence nécessaire, il est éternel, immense, indépendant, pourquoi ne seroit-il pas infiniment intelligent, sage & puissant ? Sur quoi peut être fondé le bel éloge que fait l'Auteur de l'illustre Clarke, qu'il nous représente comme éclairant le monde, après tant de Philosophes qui l'avoient aveuglé, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses, si ce n'est sur la vérité de son systême ? Or ce systême, selon lui, si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, établit de la maniere la plus solide la création & l'unité de Dieu.

On lit Tome II. (pag. 342), ce qui suit : *ce mot* Esprit *n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé ..... Voilà pourquoi tous les Peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes avec nos termes* d'Esprit, *de* Trinité, *de* Personnes, *sommes pour la plupart de vrais Anthropomorphites*, (ibid. pag. 344). *Le Po-*

lythéïsme a été la première Religion des hommes, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cause; de réunir le systême total des Etres sous une seule idée, & de donner un sens au mot substance, *lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu, est donc nécessairement Idolâtre, ou du moins Anthropomorphite*, (ibid. pag. 450). *Le Philosophe qui ne croit pas, a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la Religion Chrétienne, que croit-il?* (ibid. pag. 346.) *Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le Peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premières opé-*

rations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ?

Que prétend M. Rouſſeau en élevant ſur la connoiſſance du vrai Dieu des difficultés inacceſſibles à tous autres qu'à des Philoſophes qui ont cultivé leur raiſon ? Eſt-ce qu'on ne ſauroit croire en Dieu, ſi l'on n'a beaucoup d'eſprit? Néanmoins il bénit le Ciel de ce que, ſans l'appareil effrayant de la Philoſophie, nous avons des principes ſûrs pour régler nos mœurs, & des ſentimens convenables à notre nature; enfin de ce que, diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la Morale, nous avons à moindres fraix un guide plus aſſuré dans le dédale immenſe des opinions humaines.

Si nous ſommes tous, ainſi que le prétend M. Rouſſeau, de vrais Anthropomorphites, pourquoi, lorſque cette héréſie s'éleva au quatrième ſiècle, fit-elle une ſi grande ſenſation dans l'Egliſe, & fut-elle condamnée avec tant d'éclat ? Il aſſure que le Polythéiſme a été la première Religion des hommes. Si l'on conſulte la plus ancienne des Hiſtoires, on y voit l'origine du genre-

humain : on y trouve le Théiſme dicté aux premiers hommes par celui qui eſt l'objet du Théiſme : de-là, par une ſuite de générations bien liée, on paſſe aux Fondateurs d'une famille, d'une ſociété, d'une Nation Théiſte; d'une Nation, qui a tranſmis cette doctrine pure, qu'elle reçut de ſes ancêtres, juſqu'à ſa poſtérité la plus reculée, & dont les Annales ont été en tout tems dépoſitaires des principes du Théiſme, & inſéparables de ces principes. Hiſtoire pour Hiſtoire, celle de Moyſe mérite certainement la préférence ſur les écrits d'Hérodote, de Diodore de Sicile, en y joignant même *quidquid Græcia mendax audet in hiſtoriâ.* Nul de ces Ecrivains ne remonte dans la haute Antiquité : ils ſe perdent tous dans les tems fabuleux, vuide immenſe que les Grecs ont rempli d'une infinité de rêveries : ils y ont peint des Dieux, des Déeſſes, des Héros, Auteurs de leur race, faute d'y trouver des hommes dont ils puiſſent écrire l'Hiſtoire; mais ici nous voyons un heureux accord entre l'Hiſtoire & les enſeignemens de la raiſon : ces deux ſources de nos connoiſſances ſe réuniſſent ; au

lieu que chez M. Rousseau elles sont toujours en opposition.

En effet, si l'on pose pour principe que le Polythéisme a été la premiere Religion des hommes, & l'idolâtrie leur premier culte, c'est une conséquence nécessaire que l'homme n'est pas sorti des mains de Dieu ; & ainsi l'on ne sauroit éviter d'admettre la supposition absurde des Athées sur le progrés à l'infini des générations des hommes, ou sur la formation des premiers hommes & des premiers animaux qu'on prétendroit produits dans le tems, du limon de la terre échauffée par le Soleil. Cette cruelle alternative conduit directement à l'Athéisme dont elle est l'écueil.

En supposant que Dieu ait créé le premier homme, a-t-il pu le créer dans le même état où M. Rousseau considère les Sauvages dans son discours *sur l'inégalité des conditions*, c'est-à-dire, séquestrés de toute société dès leur enfance, & conséquemment privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes ? Or il est d'une impossibilité par lui-même démontrée, que de pareils Sauvages

puiſſent jamais élever leurs réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. Ce n'eſt donc pas un pareil homme que Dieu créera. Il le créera en ſociété, c'eſt-à-dire, avec une compagne. S'en repoſera-t-il ſur eux-mémes pour le développement de leurs facultés ? Il s'écoulera des ſiècles avant qu'ils parviennent à penſer quelque choſe de raiſonnable. On peut conſulter la premiere partie du diſcours déjà cité ſur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès. Comme l'eſprit humain n'arrive jamais à la vérité qu'à travers les erreurs ou les inconſéquences, on peut ſuppoſer qu'ils ſeront plongés long-tems dans la barbarie & dans la ſuperſtition la plus groſſière. Si la deſtination viſible de l'homme eſt de connoître & d'aimer l'Auteur de ſon exiſtence ; ſera-t-il expoſé à manquer cette deſtination, à reſſembler aux animaux brutes, ou à croupir éternellement dans l'ignorance & dans l'erreur ?

Le Déiſme doit ſa naiſſance aux révolutions arrivées dans la Religion par différentes ſectes. Les ſanguinaires Ana-

baptiſtes, pères de ces Quakers pacifiques dont la Religion a été tant tournée en ridicule, & dont on a été forcé de reſpecter les mœurs ; les Arméniens, les Sociniens, au nom près de Chrétiens, qu'ils ont conſervé, n'ont rien retenu des dogmes de Jéſus-Chriſt, qu'ils s'accordent tous à regarder comme un homme à qui Dieu a daigné donner des lumieres plus propres qu'à ſes contemporains. Si on les en croit, les dogmes qu'on a tirés de l'Ecriture ſont des ſubtilités de Philoſophie dont on a enveloppé des vérités ſimples & naturelles. Au milieu de tant de ſectes publiques, dans leſquelles le Chriſtianiſme eſt malheureuſement partagé, une multitude d'hommes plus attachés à Platon qu'à Jéſus-Chriſt, plus Philoſophes que Chrétiens, fatigués de tant de diſputes qui déshonorent la Religion, ont rejetté témérairement la révélation divine. Sans établir ni ſecte, ni ſociété, ſans s'élever contre aucune Puiſſance, ils s'étendent par-tout, & paroiſſent reſpecter dans tous les pays la Religion nationale ; ſemblables en cela aux Philo-

ſophes,

ſophes, qui ſe mêloient avec la foule dans les temples de Dieu, & autoriſoient par leur préſence les ſuperſtitions populaires. L'Angleterre, dit-on, eſt de tous les pays du Monde celui où cette Religion, ou plutôt cette Philoſophie, a jetté avec le tems les racines les plus profondes ; ce qu'il y a au moins de certain, c'eſt que cette Iſle a produit elle ſeule plus de livres en faveur du Déiſme, que tous les autres pays enſemble. Comme c'eſt la Religion de ceux qui ſe diſent Philoſophes, il n'eſt pas étonnant qu'on attache une certaine gloire à la profeſſer. Il eſt ſi beau de ne pas penſer comme le vulgaire, qu'il ſeroit étonnant que M. Rouſſeau, qui voudroit preſque ne pas penſer comme les Philoſophes, penſât comme ceux qui en ſont mépriſés. Voyons quelle tournure philoſophique il a donné à ſes idées ſur la Religion révélée.

Commençons par réduire à quelques articles les raiſonnemens par leſquels il a attaqué la révèlation ; nous examinerons enſuite ſi, dépouillés de l'éloquence qu'il leur prête, ils ont la

ſolidité qu'il a cru leur donner comme Philoſophe. Voici ces articles : *la poſſibilité & la néceſſité de la révélation ; les caractères de la révelation ; les moyens de connoître la révélation ; les miracles & les prophéties ; la doctrine révélée ; l'intolérantiſme que profeſſe la Religion Chrétienne.*

Poſſibilité & néceſſité de la révélation. Vous ne voyez, dit-il, dans mon expoſé que la Religion naturelle ; il eſt bien étrange qu'il en faille une autre. Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumières qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur ? Quelle pureté de Morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon Auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajoûter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la Société, & pour mon propre avantage aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte qui ne ſoit pas une

conſéquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule. Voyez le Spectacle de la Nature ; écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement ?

Non, ſans doute, ſi vous prétendez renfermer votre croyance dans le cercle étroit de vos lumières naturelles. Qui êtes vous, ô Philoſophe ! pour vous imaginer atteindre par la raiſon tout ce que Dieu peut vous enſeigner, ſoit ſur la nature divine & ſes perfections infinies, ſoit ſur l'état primitif, préſent ou futur du genre-humain, ſoit ſur les conſeils de la divine Providence à l'égard des hommes ? Concentré dans vous même, pouvez-vous, avec un inſtrument auſſi foible que votre eſprit, connoître toutes les vertus qui ſont poſſibles à l'homme avec le ſecours de Dieu, meſurer tous les dégrés de vertu auxquels ce même ſecours le peut élever, connoître tous les motifs qui peuvent lui inſpirer l'enthouſiaſme de la vertu, & toutes les manières de la faire paſſer dans ſes actions ? La Religion Chrétienne

offre à notre foi un ſyſtême de croyance bien ſupérieur à notre foible & tremblante lumière, un ſyſtême que l'homme n'auroit jamais inventé, & néceſſaire à la réparation du genre-humain, qui, par le péché, étoit déchu du premier état où il avoit été créé; ſyſtême qui ratifiant tout ce que la Religion & la loi naturelle diſent à nos eſprits, éléve ſur elles un ordre de vérités entièrement inconnues à la raiſon, par rapport aux objets les plus importans, tels que la nature incompréhenſible de Dieu, ſa Providence & ſon amour pour les hommes, & les forces ſurnaturelles dont ils ſont doués pour remplir leur ſublime deſtination. Pour avoir droit de mépriſer ce ſyſtême de croyance, il faudroit au moins pouvoir le renverſer.

Il eſt un ſeul livre, dit enſuite M. Rouſſeau, ouvert à tous les yeux; c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une Iſle déſerte,

quand je n'aurois pas vû d'autre homme que moi, que je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du Monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus? A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître.

Ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Quand M. Rouſſeau écrivoit ceci il n'avoit pas alors le même intérêt qui lui faiſoit dire dans un autre endroit, que l'eſprit des enfans, avant l'âge de quinze ans, étoit incapable des opérations néceſſaires pour connoître la Divinité, quelque inſtruction qu'il reçût d'ailleurs d'un ſage & ha-

bile Gouverneur. Une contradiction de plus ou de moins dans ſon livre n'eſt pas grand'choſe. Mais ce qu'il importe d'obſerver, c'eſt qu'il contredit l'expérience de tous les ſiècles, témoins irrécuſables des cultes odieux & inſenſés qu'ont ſuivi toutes les Nations, avant qu'elles marchaſſent à la lumière de la vraie révélation; l'exemple des Philoſophes même, qui, avec toute l'oſtentation de leur ſavoir, n'ont pas été plus ſages. Il lui eſt d'ailleurs impoſſible, dans ſon ſyſtême, de rendre raiſon de ce penchant par qui tous les Peuples ont été entraînés à adopter des révélations prétendues, qu'on leur préſentoit comme divines. Les Philoſophes Payens les plus diſtingués ont été bien éloignés de donner autant que lui à la raiſon : & quand ils ne le diroient pas, leurs erreurs monſtrueuſes le diſent aſſez pour eux. M. Rouſſeau nous préſente comme un ouvrage de la raiſon qui ne ſeroit pas même cultivée, comme le fruit des réflexions d'un homme né dans une Iſle déſerte, & qui n'auroit jamais vû d'autre homme que lui, un ſyſtême de Morale infiniment plus exact & plus complet

que tout ce que Socrate, Platon & tous les anciens Philosophes enseignèrent jamais là-dessus. A qui doit-il toutes ces belles découvertes, si ce n'est à la révélation ?

On me dit, ajoûte-t-il, qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bisarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les Peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien, mais ce point étoit-il donc si important, qu'il fallût tout l'appareil de la Puissance divine pour l'établir ? Ne confondons pas le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur ; & celui-là, quand il est sincère, est toujours uniforme.... Quant au culte extérieur, s'il doit être

uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police : il ne faut pas de révélation pour cela.

C'eſt préciſément parce qu'il y a tant de révélations fauſſes chez les divers Peuples, qu'il faut bien que chez quelques-uns il y en ait de véritables. Elles ont leur raiſon dans l'inſuffiſance de l'eſprit humain pour connoître la maniere dont Dieu veut être ſervi, & dans l'autorité divine dont il a beſoin pour être entraîné.

Si l'Auteur eût plus réfléchi ſur la conduite des anciens Légiſlateurs, qui ne preſcrivoient d'autre culte pour la Divinité, que celui que leur politique ſuppoſoit inſpiré par la Divinité même, & ſur la facilité de tant de Peuples à recevoir des cultes biſarres, quelque oppoſés qu'ils fuſſent à la raiſon & à la Religion naturelle, il auroit dû en conclure la néceſſité d'une révélation pour la foibleſſe de la raiſon humaine.

Il n'eſt point vrai, comme il le ſuppoſe, que la Religion naturelle chez les Théiſtes ſeroit uniforme quant aux ſentimens du cœur. Ceux qui philoſopheroient exactement, adoreroient Dieu Créateur, tandis que l'Auteur

& ſes Diſciples, ignorant s'il a créé l'Univers, ne lui rendroient point hommage en ſa qualité de Créateur. Ceux-là lui adreſſeroient des prières pour en obtenir des ſecours, des lumières, des dons : l'Auteur diroit : *je ne prie point Dieu ; que lui demanderois-je*? Il n'eſt pas néceſſaire de pouſſer plus loin cette induction.

Nul Légiſlateur juſqu'ici n'a tenté d'établir l'uniformité dans le culte ſans le ſecours d'une révélation vraie ou fauſſe : jamais cette uniformité ne s'eſt introduite ni ſoutenue chez aucun Peuple ſans l'appui de cette même révélation. Comment l'Auteur a-t-il donc pû avancer que c'eſt purement une affaire de police, d'établir & d'entretenir l'uniformité du culte extérieur ? Ignore-t-il que la Religion tient au culte chez le Peuple, & les loix à la Religion ? Il convient lui-même, dans ſon *Contract Social*, que les Légiſlateurs ont été forcés d'honorer les Dieux de leur propre ſageſſe, afin que les Peuples, ſoumis aux loix de l'Etat comme à celles de la Nature, obéiſſent avec liberté, & portaſſent doci-

lement le joug de la félicité publique.
Donc, pour enchaîner les Peuples au culte de la Religion, il a fallu que les Légiſlateurs miſſent leurs déciſions dans la bouche des immortels.

Caractères de la révélation. Nous avons, dit M. Rouſſeau, trois principales Religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, & l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons? Celle qui n'admet qu'une révélation, eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſûre; celle qui en admet trois, eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente; celle qui en admet deux, & rejette la troiſième, peut bien être la meilleure; mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

L'Auteur ayant tant fait que d'établir un parallele entre le Chriſtianiſme & le Mahométiſme, il étoit dans

ſa façon de penſer qu'il donnât à celui-ci la préférence ſur celui-là ; ce paradoxe étoit bien digne de lui. Le Chriſtianiſme eſt auſſi ancien que le Monde ; la révélation dont il ſe glorifie, eſt la même que celle par laquelle les premiers hommes, dès le commencement du Monde, les Patriarches & tous les hommes Religieux honorèrent Dieu avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt ; avec cette différence pourtant qu'elle eſt plus diſtincte, & qu'elle s'étend à plus d'objets : elle eſt la même que celle dont fut honorée la Religion Judaïque. Le Chriſtianiſme en ſuppoſe la vérité ; il en eſt la fin & la perfection, il eſt l'accompliſſement de ſes Prophéties & de ſes figures. Ainſi l'Auteur ne peut lui préférer la Religion des Juifs comme plus ancienne.

Si on l'enviſage en lui-même, il eſt encore ſupérieur, ſoit par la clarté & la ſublimité de ſa Morale, qui d'ailleurs s'accorde ſi parfaitement avec le ſens moral & les lumières naturelles ; ſoit par ſes préceptes poſitifs qui règlent & déterminent le culte exté-

rieur ; ſoit enfin par les motifs qu'il préſente, leſquels ſont plus forts & plus développés que dans l'économie Moſaïque.

Si l'on fait attention à ſon Auteur, Jéſus-Chriſt eſt un Dieu, & Moyſe n'eſt qu'un grand homme ſous la direction de la Divinité. Les miracles de Jéſus-Chriſt furent bien plus multipliés : annoblis par les Prophéties qui les avoit annoncés, ils portoient encore un caractère de bienfaiſance qui lui étoit propre. Quel prodige que celui de ſa réſurrection, dont un homme ſenſé ne peut douter, après cette foule de miracles par leſquels les Apôtres & les premiers Chrétiens l'ont conſtatée aux yeux de l'Univers ! En lui & dans l'établiſſement de ſa Religion ſainte, les Prophéties anciennes, conſignées dans des livres conſervés dans leur intégrité, & d'une date bien antérieure, ſe ſont accomplies d'une maniere ſenſible.

Si l'on jette les yeux ſur l'établiſſement du Chriſtianiſme, c'eſt un miracle qui confirme tous les autres, puiſqu'il en eſt une ſuite manifeſte,

qu'il les ſuppoſe évidemment, & que, s'il ſe fût fait ſans miracles, il ſeroit un miracle plus grand que tous les autres. Soulevement général de la part des Peuples Idolâtres, paſſionnés pour leurs folles, mais anciennes ſuperſtitions; attaques des Philoſophes enflés d'une ſçience faſtueuſe; inſultes & dédains des beaux eſprits dont l'Empire Romain étoit alors rempli; conſpiration violente des Empereurs, des Gouverneurs & des Magiſtrats armés contre le Chriſtianiſme, & déterminés à n'en pas laiſſer ſubſiſter la moindre trace : la Religion a ſurmonté tous ces obſtacles; & avec quelles armes? Par une patience invincible & par la ſeule force de la vérité.

Aux perſécutions des Idolâtres ont ſuccédé les héréſies, les ſchiſmes, les ſcandales ſouvent appuyés de l'autorité ſéculière; & la Religion a toujours triomphé. Or la durée perpétuelle de l'Egliſe Catholique depuis plus de 1700 ans, malgré les aſſauts de toute eſpèce qu'elle a eu à ſoutenir au-dedans & au-dehors, ſans qu'on puiſſe la convaincre d'inno-

vation, ou de variation ſur aucun de ſes dogmes, ni ſur aucun point de ſa Morale, n'eſt-elle pas toute ſeule une preuve complette de la divinité de ſon Auteur, un ſûr garant de la vérité de ſes promeſſes, & un gage certain de l'efficace toute-puiſſante de cette parole : *voilà que je ſuis avec vous tous les jours juſqu'à la conſommation des tems* ?

Mais un caractère de divinité qui ſe réfléchit d'une manière bien ſenſible ſur le Chriſtianiſme, c'eſt cet accord, cette liaiſon qui s'y voient non-ſeulement entre toutes ſes parties, ſes dogmes, ſes maximes, ſes préceptes, mais auſſi avec les diſpoſitions économiques de l'ancien Teſtament & de la loi de Nature ; en un mot, avec toutes les révélations divines qui avoient été faites auparavant, depuis le commencement du Monde.

Cette harmonie avec les révélations précédentes, ainſi que les autres caractères de vérité dont nous venons de parler, manquant à la Religion Mahométane, elle n'eſt appuyée ſur

aucun miracle, ni sur aucune prophétie : elle a contre elle le miracle & les prophéties des deux Testamens : Mahomet, en l'inventant, a eu soin de l'accommoder aux usages & aux inclinations des Arabes : elle s'est établie par la violence & par la force des armes. Comparez, si vous l'osez, Mahomet à Jésus-Christ ; & aux Apôtres de Jésus-Christ, les Othman, les Omar, les Moavia & autres, qui sont comme les Apôtres des Musulmans ; & lorsque vous aurez lu leurs débauches, leurs cruautés, leurs perfidies, & sur-tout la cruelle guerre qu'ils firent à la famille d'Ali, dites-nous, M. Rousseau, en faveur de qui les préjugés parlent, ou des Disciples de Jésus-Christ, ou des Sectateurs de Mahomet. Tracez-nous, si vous pouvez, un portrait aussi vrai & aussi magnifique du Législateur des Musulmans, que vous nous en avez ébauché un du Législateur des Chrétiens. Approchez des Livres saints l'Alcoran ; prouvez-nous, s'il est possible, que les mêmes traits de noblesse, de dignité, de sagesse, de

ſainteté, de magnificence qui les ſignalent à chaque page, caractèriſent cet écrit informe, ſoit dans la ſuite, l'ordre & la fin des évènemens; ſoit dans la pureté des maximes & *l'héroïcité* des ſentimens; ſoit dans la profondeur & l'exactitude des connoiſſances de toute eſpèce; ſoit dans la piété des prières; ſoit dans l'élévation & la ſublimité du langage, quand le ſujet les exige & les inſpire; ſoit dans la naïveté des traits & le naturel des couleurs, quand il eſt queſtion de raconter & de peindre; ſoit dans la beauté d'un Gouvernement, où Dieu ſe montre à découvert le Roi d'une Nation qu'il a choiſie; ſoit enfin dans la deſtination de ce Peuple, donné en ſpectacle à l'Univers, pour annoncer & pour préparer durant quatre mille ans, par ſa conſtitution même & par toutes ſes révolutions, un évènement plus inſigne & un dénouement unique, promis dès l'origine du Monde.

Moyens de connoître la révélation. Apôtre de la vérité, dit M. Rouſſeau, qu'avez-vous donc à me dire,

dont

dont je ne reſte pas le juge.... Dieu lui-même a parlé : écoutez ſa révélation.... C'eſt autre choſe. Dieu a parlé! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé?...Il a parlé aux hommes!... Pourquoi donc n'en ai je rien entendu?... Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole.... J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté d'avantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction.... Il vous en a garanti, en manifeſtant la miſſion de ſes Envoyés.... Comment cela...? Par des prodiges.... Et où ſont ces prodiges?... Dans des livres.... Et qui a fait ces livres?... Des hommes.... Et qui a vû ces prodiges?... Des hommes qui les atteſtent?... Quoi! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O! ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi moins de bon cœur? C'eſt ainſi que s'exprime M. Rouſſeau.

Trois choſes qu'il a diſſimulées détruiſent tout ce qu'il dit ici. 1°. La révélation particuliere faite à chaque homme lui donnant droit d'en abuſer, pour ſe faire à ſa mode des dogmes & des préceptes, il en auroit reſulté une infinité de maux, auxquels il eût été d'autant plus difficile de remédier, qu'ils auroient eu comme le ſceau de la Divinité. Que ſi l'on ſuppoſe qu'il y eût eu des ſignes certains auxquels on auroit connu la vérité de la révélation, tout l'ordre de la Nature eût été interverti par les miracles fréquens qui auroient été en oppoſition avec ſes loix. Donc les révélations particulières n'entroient point dans l'ordre de la Providence. 2°. C'eſt ſe plonger dans le pyrrhoniſme le plus extravagant, que de n'en vouloir pas croire des faits tranſmis à travers les ſiècles, par une multitude de témoins agités de paſſions trop différentes, pour avoir pû concerter enſemble de faire illuſion à leur poſtérité. 3°. L'eſpèce de certitude qui convient au vulgaire, c'eſt celle qui réſulte des faits, pour l'examen deſquels il a tou-

jours aſſez d'intelligence. L'organe des hommes a donc dû naturellement ſervir d'interprète à la volonté divine. Mais ils n'ont été capables de faire parler Dieu, qu'autant qu'ils ont légitimé leur miſſion par des miracles. Or ces miracles, qui nous ſont parvenus par le canal de la tradition orale & de la tradition écrite, exigent de nous la même foi que ſi nous en euſſions été les témoins oculaires.

Deux faits auxquels l'Auteur ne pourra ſe dérober, vont nous donner la ſolution d'une difficulté qu'il s'eſt plu à exagèrer. Il eſt certain que toutes les Sociétés Chrétiennes, ſoit de l'Orient, ſoit de l'Occident, quoique d'ailleurs diviſées entr'elles ſur beaucoup d'articles, s'accordent à reconnoître comme authentiques & exempts de toute altération pluſieurs monumens de la foi, pluſieurs pièces qui concernent la Religion Chrétienne, comme par exemple la plûpart des livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, le Symbole des Apôtres, celui du Concile de Nicée, &c. Il eſt encore conſtant que le même con-

cert règne entre les Juifs & les Chrétiens ſur les livres de l'Ancien Teſtament.

Mais pourquoi chercher ailleurs que dans l'Auteur même, la réponſe à ſes difficultés ? N'avoue-t-il pas que la majeſté des Ecritures l'étonne ; que la ſainteté de l'Evangile parle à ſon cœur ? Si on lui objecte que l'Hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ; il répond que ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & que les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt ; que d'ailleurs il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. *Jamais*, ajoûte-t-il, *des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette Morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le Héros.* Cet éloge magnifique, l'Auteur le termine par cette étrange réflexion : *avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt im-*

poſſible à tout homme ſenſé de concevoir, ni d'admettre.

S'il eſt vrai que Jéſus-Chriſt ait enſeigné des myſtères prétendus incroyables, les Evangéliſtes ont-ils dû omettre cette partie de ſon Hiſtoire? S'ils avoient écrit de génie, & qu'ils ſe fuſſent rendu les maîtres de leur matière, ils auroient pû ſupprimer ce qui choque ſi fort M. Rouſſeau; & en ce cas, ils nous auroient donné de Jéſus-Chriſt une Hiſtoire bien différente de celle que nous liſons. Mais en s'en tenant à ce qu'ils ont vu & entendu, que peut-on leur reprocher? L'Hiſtoire de Jéſus-Chriſt ſeroit-elle plus vraie, & ſes Hiſtoriens plus croyables, ſi leur Maître n'eût point apporté du Ciel des connoiſſances au-deſſus de l'intelligence des hommes; ou ſi les Diſcipes chargés de les répandre dans le Monde, ſe fuſſent bien gardés de les publier? Ils auroient écrit l'Hiſtoire d'un Philoſophe, & peut-être on les croiroit; mais ce n'eſt pas là ce qu'ils avoient promis. Ils s'engageoient d'écrire l'Hiſtoire du Fils de Dieu, chargé de la révélation du Ciel. Elle devoit con-

tenir des myſtères & des miracles. Ils ont entendu prêcher les myſtères; ils les ont appuyés par des miracles: ils ont écrit ce qu'ils ont vû & entendu; ils l'ont fait ſans réflexions, ſans commentaires, ſans controverſes; ils nous laiſſent à en tirer les conſéquences, Ils ont fait le devoir d'Hiſtoriens fidèles, & l'Antiquité ne nous en fournit point de plus ſages.

On diſpute ici aux Evangéliſtes d'avoir été les organes du Saint-Eſprit. L'idée qu'ils ont voulu nous donner de Jéſus-Chriſt, eſt celle d'un homme ſingulier, d'un grand homme, d'un homme irreprochable, toujours Sauveur, toujours Légiſlateur, toujours victime, toujours modèle, toujours homme, & cependant plus qu'un homme; toujours Dieu, mais tel que devoit ſe montrer un Dieu fait homme pour le ſalut des hommes. Dans la ſimplicité de leur narration, remarque-t-on quelque trait qui défigure le Héros qu'ils veulent peindre? Voit-on qu'ils aient oublié le Dieu dans le détail des humiliations & des foibleſſes dont ils ont chargé l'homme? Ont-ils, à l'imitation des

Rhèteurs & des Sophiſtes de la Grèce, prodigué les vains éloges à la place des faits qui louent toujours mieux; & comme s'ils euſſent craint pour la ſincérité de leurs témoignages, ſont-ils allés au-devant de ce qui pouvoit les infirmer, par des apologies étudiées? S'ils euſſent été abandonnés à eux-mêmes, & que d'ailleurs leur Hiſtoire n'eût été qu'un Roman, ils auroient pû écrire de cette manière, plus ou moins bien, avec plus ou moins d'art, ſelon qu'ils auroient eu plus ou moins de génie; mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'ils n'auroient pû, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à ſon apothéoſe, s'il eſt permis de parler ainſi, ſoutenir conſtamment le caractère de leur Héros, ſans ſe démentir, ſelon tous les attributs qu'on lui a donnés, & conformément à tous les miniſtères dont on le ſuppoſe revêtu. Ceci ſurpaſſe de beaucoup le génie humain, & l'on n'en voit aucun modèle dans les meilleurs Ecrivains, tant anciens que modèrnes.

En voilà bien aſſez pour faire voir

que, dans les endroits où l'Auteur s'eſt échapé contre la Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée, il n'a rien dit à quoi l'on ne puiſſe très-bien répondre. Si de ſes objections on retranche les ſuppoſitions fauſſes, les imputations calomnieuſes, les exagérations exceſſives, les faux expoſés de l'état de la queſtion, & autres adreſſes des Sophiſtes, les principes avancés ſans preuve, les concluſions contre les choſes claires & démontrées, tirées de choſes obſcures & ſupérieures à notre intelligence, les railleries, les défis de répondre rien qui puiſſe contenter un homme ſenſé, le ton hardi & déciſif; enfin ſi l'on retranche tout cela de ſes objections, il n'y reſtera plus rien.

Si nous voulons nous replier un moment ſur le plan d'éducation imaginé par M. Rouſſeau, nous verrons qu'Emile, ou ſon Elève, n'auroit, avant l'âge de 18 ans, aucune connoiſſance de Dieu, de ſon ame, ni des notions éternelles du juſte & de l'injuſte, & du beau moral. Les inſtructions qu'il recevroit enſuite ſur

ces grands objets lui inſpireroient le mépris & l'averſion de toutes les Religions ; il ſoutiendroit enſuite qu'elles ſont autant d'inſtitutions ſalutaires qui ont leur raiſon dans le climat, dans le génie des Peuples, dans le gouvernement ; & cependant il les mépriſeroit en lui-même, ſe contentant d'une idée abſtraite de la Divinité, dont-il lui importeroit peu de ſavoir ſi elle eſt une, ou multipliée, créatrice de l'Univers, ou ſeulement coéternelle à la matière. Il prétendroit que les plus grands crimes ſont permis pour ſe conſerver la vie : il n'iroit pas ſeulement ſe battre en duel, pour ſe venger d'une inſulte, mais ſans recourir aux Magiſtrats, deſquels, dans ce cas, il ſe croiroit indépendant, il prendroit un moyen fort ſimple d'empêcher l'aggreſſeur de ſe vanter long-tems de l'avoir offenſé. Enfin le fondement & la meſure de tous ſes devoirs à l'égard des autres ſeroit ſon ſeul amour-propre. Voilà, en peu de mots, ce que ſeroit Emile à l'égard de la Religion & la loi naturelles, & par rapport à la Religion révélée.

Emile, devenu majeur, & maître de lui-même, se regarderoit comme aussi libre de renoncer à sa Patrie qu'à la succession de son père. Il vivroit tellement pour lui-même, qu'il auroit en aversion tout emploi, toute charge utile, ou même nécessaire à l'Etat. Le commerce, la Finance, la Magistrature, l'état militaire, tous les emplois divers ne seroient pas de son goût. Il ne connoîtroit d'autre bonheur que de vivre indépendant avec sa Sophie, en gagnant tous les jours par son travail de l'appétit & de la santé. Après avoir examiné les différens Gouvernemens qui subsistent, il auroit un tel mépris pour le droit politique, qu'il diroit nettement que le droit politique est encore à naître, & qu'il ne sait pas s'il naîtra jamais. Sur cette question : ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caractères de la loi? il diroit : ce sujet est tout neuf, & la définition de la loi est encore à faire. La raison de ces étonnantes maximes est un principe qui n'est pas moins extraordinaire. Il ne connoîtroit en conséquence pour de vraies loix

que celles qui feroient portées par la volonté générale, parce que chaque sujet a droit d'influer par son suffrage dans leur rédaction, selon la part qu'il a à la Souveraineté. Il tiendroit pour impossible que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer ; & il auroit de son opinion des raisons particulières. Il décideroit que le premier bien qu'un Roi bienfaisant & sage voudroit faire aux autres & à lui-même, seroit d'abdiquer la Royauté. Il diroit que Jésus-Christ, en séparant le systême théologique du systême politique, fit que l'Etat cessa d'être un, & qu'il causa les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les Peuples Chrétiens. Il ne connoîtroit rien de plus contraire à l'esprit social que le Christianisme même; son vice destructeur seroit dans sa perfection. Tel seroit Emile à l'égard de la Patrie, du Droit politique, des loix, des Etats dans lesquels il vivroit, & de l'influence de la Religion sur les esprits. On voit que le Sauvage civilisé de M. Rousseau, aux connoissances près, est le même

que le Sauvage brute dont il a parlé dans ſon *diſcours ſur l'inégalité des conditions :* tant il eſt vrai que ce Philoſophe eſt conſtant dans ſes idées biſarres & ſingulières.



EXTRAIT
DE
L'EXAMEN
DE LA CONFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD
CONTENUE DANS EMILE;
Par M. BITAUBÉ.

APrès avoir loué les talens & le cœur de M. Rouſſeau, & gémi ſur l'aveuglement qui lui a fait employer contre la Religion une plume qui ſeroit ſi propre à la rendre victorieuſe, *M.* Bitaubé *commence par détruire l'idée où eſt l'Auteur d'Emile, que* le Public gagneroit à penſer comme lui & ſon Vicaire).

M. R. croit-il (dit M. B.) que ceux qui trouvent des difficultés dans la Religion Chrétienne n'en trouveroient pas dans le Déiſme? Ils y en rencon-

treroient de bien plus grandes encore, & j'ose prendre ici à témoin M. Rousseau & lui demander s'il ne voit pas des abîmes dans la Religion naturelle? Il convient lui-même qu'il n'a pas toujours été ferme dans ses principes; peut-il donc se flatter de ne vaciller plus désormais, & que ceux qui s'en tiendront à son systême n'éprouveront pas les mêmes incertitudes ? Qu'il prenne garde de n'en pas trop promettre au Public : car si une fois ce Public se bornoit à la Religion naturelle, il seroit sans doute curieux de connoître les divers sentimens des Philosophes, qu'il regarderoit comme ses guides ; & alors il y a toute apparence qu'il ne seroit pas fort édifié de leurs systêmes. Que diroit-il en voyant les uns rejetter & tourner même en ridicule des argumens, que M. Rousseau juge avec raison être incontestables ? Plusieurs ne seroient-ils pas au moins ébranlés à la vue d'un semblable combat? N'y auroit-il pas alors tout comme aujourd'hui un *Public* incrédule ? Je ne vois donc pas que l'on *gagnât* beaucoup à marcher sur les pas de M. Rousseau & de son

Vicaire. A Dieu ne plaiſe que je veuille jetter ſur quelqu'un mal à-propos des ſoupçons d'Athéiſme. Mais ſi dans d'autres ſiècles on a abuſé de cette accuſation, peut-être dans celui-ci ſeroit-il permis de demander, s'il y a beaucoup de vrais Déiſtes? En faiſant cette queſtion, je ſouhaite du fond de mon cœur, ô Philoſophes! d'avoir lieu de reconnoître que j'ai eu tort de la faire.

M. Rouſſeau continue ainſi : *vous ne voyez dans mon expoſé que la Religion naturelle ; il eſt bien étrange qu'il en faille une autre !* Cette réflexion tend-elle à blâmer Dieu, ou à mettre l'homme dans tout ſon tort? Je crois que le choix n'eſt pas douteux entre ces deux partis. Dieu auroit-il mieux fait de laiſſer l'homme dans l'abîme de ſuperſtition où il s'étoit plongé? S'il y a donc quelque choſe d'*étrange* dans la révélation, c'eſt la miſéricorde qui nous l'a donnée : mais quand je conſidère l'homme, j'avoue qu'il eſt *étrange* qu'il ait corrompu la pure lumière de la raiſon ; ſa brutalité m'étonne, mais elle me fait toujours mieux ſentir la *néceſſité* d'une révé-

lation. Il eſt donc étonnant que l'Auteur ajoûte : *par où connoîtrai-je cette néceſſité* ? Eſt-il bien poſſible que l'homme puiſſe faire cette queſtion, après avoir été éclairé de la lumière de l'Evangile ? C'eſt comme ſi un malade, miné depuis long-tems par la fièvre, refuſoit de prendre le quinquina, & diſoit : *par où connoîtrai-je la néceſſité de ce remède* ?

L'Auteur continue à vouloir établir le peu de néceſſité d'une révélation. *Montrez-moi*, dit-il, *ce qu'on peut ajoûter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la Société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle.* Mais ſi la Religion ne prétend rien ajoûter aux devoirs de la loi naturelle que de nouveaux motifs, ſi ſon principal but eſt de rétablir une loi que les hommes n'avoient pas reſpectée, ſa néceſſité ſera, par cela ſeul, aſſez évidente. A certains égards la révélation n'ajoûte preſque rien à la loi naturelle, & à d'autres elle y ajoûte beaucoup, en ce qu'elle lui donne comme une ſeconde naiſſance, & en renouvelle les traits effacés au fond des cœurs. C'eſt en vain que l'Auteur

teur ajoûte : *Voyez le ſpectacle de la Nature ; écoutez la voix intérieure.* Je réponds que les hommes *ont eu des yeux & qu'ils n'ont point vu, qu'ils ont eu des oreilles & qu'ils n'ont point entendu.*

L'Auteur paſſe à des objections d'une autre nature. *La révélation*, ſelon lui, *a enfanté des contradictions abſurdes, & a produit l'intolérance.* Quant à l'article des *contradictions abſurdes*, on a déjà avec raiſon reproché à l'Auteur d'avoir de très-fauſſes idées de la Religion Chrétienne (*a*). Selon le tableau qu'il en fait, il faut qu'il n'ait conſulté que des Théologiens qui ont plus de zèle que de lumières. Que s'il s'étoit adreſſé à des Théologiens raiſonnables, s'il avoit lu l'expoſition que M. Vernet, par exemple, fait de nos dogmes, expoſition ſi conforme à la raiſon & à l'Ecriture; ou s'il avoit attentivement médité cette Ecriture, ſans recourir aux commentaires humains, il n'eût pas rencontré les con-

(*a*) Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts, *Tome XVII. Part.* 2.

traditions qui le choquent ; il eût ſans doute été contraint de ſuſpendre quelquefois ſon jugement ; il eût trouvé quelques difficultés, mais non des dogmes abſurdes.

(Pour ce qui eſt du reproche que M. Rouſſeau fait à la Religion de rendre l'homme intolérant, M. Bitaubé met pour un moment les Philoſophes à la place des Théologiens, & fait voir que la Religion révélée n'eſt pas plus coupable des diſſenſions théologiques que la Religion naturelle ne le ſeroit des diſſenſions des Philoſophes. Il s'appuie ſur l'exemple de Julien, *qu'il prouve n'avoir été qu'un perſécuteur, & il réfute tout ce qu'on pourroit dire au contraire. Il rapporte ici les cauſes qui, contre l'eſprit de l'Evangile, introduiſent dans l'Egliſe l'eſprit de perſécution.)*

Voici, *continue M. Bitaubé*, un petit dialogue que je ſuis obligé de tranſcrire. *Conſidérant cette diverſité de ſectes, je demandois quelle eſt la bonne ? Chacun me répondoit : c'eſt la mienne ...... Et d'où le ſavez-vous ? .. Parce que Dieu l'a dit ... Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? .. Mon Paſteur qui le ſait bien.* Il y a apparence que ce dialogue s'eſt tenu

entre M. Rouſſeau & quelques payſans du village qu'il habitoit en ce tems-là, & il n'eſt pas douteux que dans les plus grandes Villes pluſieurs Chrétiens ne lui euſſent fait les mêmes réponſes. Mais qu'en réſulte-t-il ? C'eſt qu'il y à des Chrétiens mal-inſtruits, qui ne ſont pas en état de rendre raiſon de leur foi ; nous en convenons : mais peut-on en tirer une concluſion auſſi générale que fait l'Auteur, lorſqu'il dit, que *la méthode de celui qui ſuit la bonne route, & celle de celui qui s'égare ſont la même* ? Il y a différentes preuves des vérités de la Religion ; les unes ſont de ſentiment & les autres de raiſonnement ; ces preuves ſont en ſi grand nombre qu'à parler en général elles ſont propres à frapper toutes ſortes d'eſprits ; elles ſont ſimples & claires ; mais elles ne ſauroient donner du ſentiment à ceux qui en manquent, ni contraindre des eſprits légers à en faire l'objet de leur méditation, ni enfin ſe rendre palpables à une ſtupidité parfaite. On peut diſtinguer trois Claſſes parmi les Chrétiens. La premiere eſt compoſée de gens éclairés,

qui non-ſeulement connoiſſent les preuves de la Religion, mais qui ſont encore en état de rendre raiſon de leur foi. La ſeconde Claſſe comprend ceux qui ſont moins frappés de chaque preuve particuliere que de ces preuves réunies : ils ont une conviction parfaite, mais ils ne ſeront pas en état, autant que les premiers, de rendre raiſon de leur croyance, parce qu'il faudroit entrer dans le détail des preuves, & que ce n'eſt que leur réunion qui les a perſuadés. Enfin la derniere Claſſe contient des perſonnes ſemblables à celles que l'Auteur introduit dans ſon dialogue, des perſonnes très-capables de répondre, *qu'elles croient, parce que Dieu l'a dit ; & qu'elles ſavent que Dieu l'a dit, parce que leur Paſteur le leur a appris ainſi.* Je crois n'en pas trop dire en avançant que les deux premières Claſſes réunies l'emportent ſur la derniere dans les pays éclairés par la réformation ; car il n'eſt pas étonnant que l'ignorance prédomine dans les autres, puiſque l'on ne permet pas que le Peuple s'y inſtruiſe, & que tout tend

à y établir une ſoi aveugle. J'ajoûte ici une réflexion au ſujet de cette derniere Claſſe de Chrétiens, c'eſt qu'en ſuppoſant que les circonſtances où ils ſe trouvent ne leur permiſſent pas de s'éclairer, qu'ils fuſſent arrêtés par une incapacité naturelle, il eſt encore heureux qu'ils tiennent par quelque endroit à la Religion, quoique ce ne ſoit que par le lien de l'autorité. Il vaudroit mieux ſans doute que leur foi fût plus éclairée, mais du moins ne ſont-ils pas dans l'erreur; leur état eſt infiniment préférable à celui de ces perſonnes qui, par un ſemblable préjugé, reçoivent une fauſſe Religion. De quelque maniere qu'ils admettent les principes du Chriſtianiſme, toujours ſentent-ils qu'ils ſont obligés d'en pratiquer les devoirs. Mais l'Auteur remarque, que *leur choix eſt l'effet du haſard, & qu'il y auroit de l'iniquité à le leur imputer.* Il faut obſerver ici d'abord que ſi, comme je le ſuppoſe, leur ignorance étoit invincible, Dieu ne ſauroit la punir : mais rien n'oblige à croire qu'il récompenſera en eux cette foi aveugle : au contraire, ſuivant les déciſions de

l'Ecriture, ils ne ſeront jugés que ſur l'uſage qu'ils auront fait de leurs lumières. Quant à ceux qui ſont l'unique cauſe de l'ignorance où ils vivent, bien loin que Dieu leur prépare des récompenſes, ils ne doivent s'attendre qu'à des châtimens.

(*A ces exclamations de M Rouſſeau contre la révélation* : quoi ! toujours des témoignages humains ! que d'hommes entre Dieu & moi ! *voici ce que répond l'Auteur de cet examen.*) Je ne pourrois que répéter ici tout ce qu'on a dit de ſolide ſur la nature de ces témoignages. L'Auteur, qui ſe glorifie d'être Citoyen de Genève, ne ſauroit mieux faire que de lire ce que M. Vernet, ſon illuſtre compatriote, a écrit ſur le caractère de Jéſus-Chriſt & des Apôtres (*b*) ; ou, s'il craint de multiplier le nombre *des hommes qu'il place entre Dieu & lui*, qu'il jette un œil attentif ſur ces témoins eux-mêmes ; que, dans cette cauſe, il ſoit *juge* en effet, puiſqu'il deſire de l'être ; qu'il

(*b*) Il peut auſſi relire ce qu'il a lui-même écrit ſur ce ſujet.

eſſaye de rendre ces témoins ſuſpects de fanatiſme ou d'impoſture. Il verra que de tels hommes ne ſauroient intercepter les rayons de la Divinité ; & qu'en employant de ſemblables organes elle ſe montre preſque elle-même. Sans doute que Dieu auroit pu nous faire entendre directement ſa voix : mais n'y a-t-il pas beaucoup d'orgueil & de nonchalance à former de telles prétentions ? C'eſt preſcrire à Dieu la maniere dont il doit nous communiquer ſes graces ; c'eſt exiger que, par une ſucceſſion continuelle de miracles, il dérange le cours de la Nature ; c'eſt en même tems vouloir rendre l'homme pareſſeux & inattentif : chacun attendra patiemment pour adorer l'Etre ſuprême qu'il ſe manifeſte par des révélations immédiates : la conſcience, la Nature, la Religion nous parleront en vain, il faudra que Dieu lui-même nous parle. Il eſt clair, par toute la conduite de Dieu envers l'homme, qu'il ſe propoſe ſeulement de le réveiller & de le mettre en action, afin qu'il concoure à ſon bonheur : c'eſt même le traiter avec une ſorte de diſtinction, que de lui laiſſer

quelque chose à faire. L'homme est si hardi que, ne se contentant pas d'une seule révélation, il pourroit demander des manifestations plus claires & plus fréquentes : il pourroit de même demeurer dans l'inaction, & exiger que Dieu, par des miracles continuels, fléchît sa volonté au bien. Qu'est-ce qui empêcheroit que quelque incrédule ne vînt nous dire, que ces révélations sont l'effet de quelque illusion de l'esprit, & que, pour s'assurer de leur vérité, elles doivent être répétées ? au lieu que, s'il s'élève quelque doute au sujet de la révélation écrite, on est toujours à portée de réitérer l'examen. Je demande encore à quel âge l'homme devroit être honoré de cette révélation ? (Car à moins que M. Rousseau ne croye mériter des priviléges, je puis supposer, d'après ses principes, que chacun ne doit s'en rapporter à cet égard qu'à soi-même). Seroit-ce dans la jeunesse ? Mais on pourroit ensuite se défier de soi : ce ne seroit donc guères que dans l'âge mûr ; mais combien d'années, où l'homme a un si grand besoin de frein, ne se seront pas alors écoulées !

Les incrédules ſont dans le cas de ceux, qui, au milieu des ſignes éclatans que faiſoit Jéſus-Chriſt, venoient encore lui demander quelque miracle. La charité ne me permet pas de leur appliquer dans toute ſon étendue la réponſe du Sauveur, qui, comme maître des cœurs, connoiſſoit les plus ſecrets ſentimens : c'eſt à eux-mêmes à s'appliquer ce qu'ils trouveront de vrai dans cette réponſe. *La nation méchante & adultère*, dit-il, *demande un miracle : mais il ne lui en ſera point donné d'autre que celui de Jonas. Car comme Jonas fut dans le ventre de la Balène trois jours & trois nuits, de même le fils de l'homme ſera dans le ſein de la terre trois jours & trois nuits.* Mais ſi le Sauveur croyoit pouvoir renvoyer les incrédules d'alors à un miracle qui ne devoit arriver que dans la ſuite, à plus forte raiſon renverroit-il les incrédules de nos jours à un miracle déjà arrivé. Car on voit, par la réponſe de Jéſus-Chriſt, que, dédaignant de leur rappeller tant d'autres ſignes, il leur met comme devant les yeux ſa réſurrection, qui pouvoit ſeule déſormais triompher de leur endurciſſement : mais que diroit-

il à des incrédules, qui, après cette réſurrection, lui demanderoient encore quelque nouveau ſigne; après cette réſurrection atteſtée, au milieu des tourmens, par les plus ſages & les plus vertueux de tous les hommes? (Atteſtation ſi bien fondée qu'elle met une ſorte d'égalité entre nous & ceux qui furent témoins des miracles du Sauveur.) La réponſe feroit ſans doute plus foudroyante encore que celle qu'il fit aux incrédules de ſon tems.

Mais M. Rouſſeau oublie-t-il qu'une des principales preuves de la vérité de la révélation eſt ſa conformité avec la loi naturelle, conformité qu'il a lui-même reconnue? La révélation rappelle à l'homme les grands principes qu'il avoit mis en oubli, elle renforce la voix de ſa conſcience: à cet égard il n'y a pas plus de diſtance entre Dieu & le Chrétien, qu'il n'y en a entre cet Etre ſuprême & le Déiſte; cette multitude d'hommes qui allarmoient l'Auteur diſparoiſſent ici pour céder la place au langage de la conſcience & de la Nature.

Enfin je ferai encore une conſidération, c'eſt qu'avant la venue de Jéſus-

Christ les Philosophes du Paganisme se plaignoient souvent des nuages qui leur interceptoient la Divinité. Plaçons M. Rousseau au milieu de ces Philosophes; eût-il été plus éclairé qu'eux ? Ne se fût-il pas plus d'une fois écrié : *quel éloignement entre Dieu & moi* ! Aujourd'hui, aidé plus qu'il ne croit des lumières de la révélation, il voit clairement Dieu dans la Nature; mais il tourne en quelque sorte ces lumières contre Dieu même; content de l'avoir vu dans ses Ouvrages, il refuse de le voir lorsqu'il se montre de plus près : *que d'hommes*, dit-il, *entre Dieu & moi !*

Je conclus de toutes ces réflexions que, de quelque maniere que l'on envisage ces objections de l'Auteur, elles posent sur des principes faux & conduisent au Pyrrhonisme le plus outré. Je l'ai déjà dit : si l'on veut absolument recuser tout témoignage humain, il ne seroit peut-être pas impossible que, dans le cas d'une révélation immédiate, il n'y eût des incrédules qui en vinssent à recuser leur propre témoignage : car ce seroit toujours à certains égards *un témoignage humain*. Quand donc M.

Rouſſeau s'écrie : *que d'hommes entre Dieu & moi !* on convient que nous ne ſommes pas honorés d'une révélation immédiate ; mais ce n'eſt point là proprement le voile qui lui dérobe la Divinité : on pourroit lui dire à plus juſte titre ; *que de préjugés entre Dieu & vous !* Voilà le ſeul mur qui vous ſépare de l'Etre ſuprême, & qu'il vous faut abattre.

(*Après avoir ſuivi M. Rouſſeau dans l'examen où, pour diſſiper ces préjugés, cet Ecrivain paroît vouloir entrer :*) Voyons, *dit M. Bitaubé ſur les miracles*, quels ſeroient ceux qui triompheroient de ſon incrédulité. *Il reconnoîtra*, dit-il, *l'Auteur de la Nature, ſi quelqu'un ordonne au Soleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect.* C'eſt-à-dire que, pour opérer en lui la foi, il faudroit que Dieu bouleverſât toute la Nature, que le Soleil & les étoiles priſſent des routes entièrement oppoſées, que la terre changeât de forme : c'eſt-à-dire que, pour convaincre quelques incrédules, qui cependant ne ſont que des

hommes, (êtres que M. Rouſſeau ne fait pas profeſſion d'eſtimer beaucoup, & pour leſquels il vient de témoigner tant de mépris, en les jugeant indignes d'être les organes des volontés divines), pour les convaincre, dis-je, il faudra renverſer le Ciel & la terre, cauſer un ébranlement général, au riſque de tout détruire. Voilà en vérité des prétentions bien modeſtes, & les incrédules donnent de belles leçons à la Divinité ! Ses miracles ſont pour l'ordinaire des miracles d'amour & de bienfaiſance : mais malheureuſement ils ſont de nature à ne pas influer ſur les étoiles, à ne pas confondre tous les élémens; par conſéquent ils s'opèrent ici-bas, quelquefois ſans doute *dans des chambres*, lorſque les circonſtances le demandent, mais ſouvent auſſi à la vue de la plus grande partie des habitans d'une Ville : de tels miracles, dis-je, ne ſauroient frapper les prétendus eſprits-forts. Si Dieu les avoit conſultés, il auroit opèré des prodiges d'une toute autre eſpèce, des prodiges qui, ſans doute, auroient annoncé le plus cruel tyran, mais qui du moins auroient triomphé de l'endur-

cissement des incrédules. C'est ce qu'ils prétendent : mais supposons que Dieu eût fait de tels prodiges, je demande s'ils en croiroient le témoignage humain, & s'ils ne s'écrieroient pas toujours : *que d'hommes entre Dieu & moi !* Car quelque grandes que soient leurs prétentions, je ne pense pas qu'ils aient le front d'exiger que Dieu répète à chaque instant de semblables miracles, & que la Nature entière soit sans cesse bouleversée. Il faudroit donc, bien que cette condition leur paroisse fort dure, qu'ils s'en rapportassent au témoignage humain. Mais c'est bien alors qu'ils trouveroient des raisons propres à renverser ce témoignage. De quelles apostrophes n'accableroient-ils pas l'homme dont ils font si peu de cas ? » Quoi ! diroient-ils, est-il vrai-
» semblable que Dieu ait fait jouer de
» si grands ressorts pour opérer le salut
» d'une si chétive créature ? Homme
» foible ! connois ton néant, rentre
» dans la poussière ; laisse en repos les
» étoiles, & ne t'ingère pas à troubler
» leur cours. Combien ne se recrie-
» roient-ils pas encore sur la cruauté
» de l'Etre qui auroit opéré de tels

» prodiges »! Eſt-ce là, diroient-ils, ce maître qu'on nous peint ſi miſéricordieux? Il briſe & détruit ſans pitié ſon Ouvrage. *Je crois trop en lui pour croire à des miracles ſi peu dignes de ſes perfections.* N'avoit-il pas quelque moyen plus doux pour faire naître la foi ſur la terre? Ses miracles doivent être des miracles de charité. » C'eſt ce que vous diriez alors, ô Incrédules! & c'eſt ce que vous dit en vain notre bouche ».

(Nous terminons cet extrait, par une inconſéquence que M. Bitaubé relève, à la fin de ſon examen, dans la conduite du Gouverneur d'Emile.).... M. R. a beau recommander à ſon Elève d'examiner tout par lui-même. Emile l'auroit peut-être fait avec ſuccès, ſi on avoit laiſſé à ſa raiſon la même liberté qu'on lui avoit accordée dans des occaſions beaucoup moins importantes : mais il eſt aſſez naturel qu'Emile penſe que ce n'eſt pas ſans fondement que ſon maître a changé de méthode, & que ne lui ayant pas inſinué, dans d'autres cas, le parti qu'il devoit embraſſer, il falloit qu'il fût ici bien ſûr de ſon fait pour réfléchir à ſa place : ainſi en ſuppoſant qu'Emile entre dans

l'examen des différentes Religions, M. R. a déja mis plusieurs poids dans la balance qui fera pencher la raison de son Elève vers le Pyrrhonisme. Voilà donc encore une petite inconséquence dans la conduite du Gouverneur, inconséquence qui semble trahir le dessein secret de gagner un Prosélyte. Ce seroit en vain qu'il diroit qu'Emile, élevé comme il l'est, ne se conduira pas dans cette occasion comme d'autres feroient à sa place: car avec cet échapatoire M. Rousseau pourroit justifier toutes les fautes qu'il auroit commises dans le cours de cette éducation, & il a en effet allégué cette raison en plusieurs rencontres. Il seroit fort commode pour le Gouverneur de faire des faux-pas, & de se reposer ensuite sur la vertu de son Elève. Seroit-ce là le moyen de produire une éducation parfaite? & si le disciple remédie si surement à tous les inconvéniens où l'expose son Gouverneur, ne pourroit-il pas alors se passer de lui, & achever seul son éducation, avec plus de succès que si l'imprudent Gouverneur continuoit d'y présider?

Fin du Tome Sixième




RB49721
Library
of the
University of Toronto

